



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

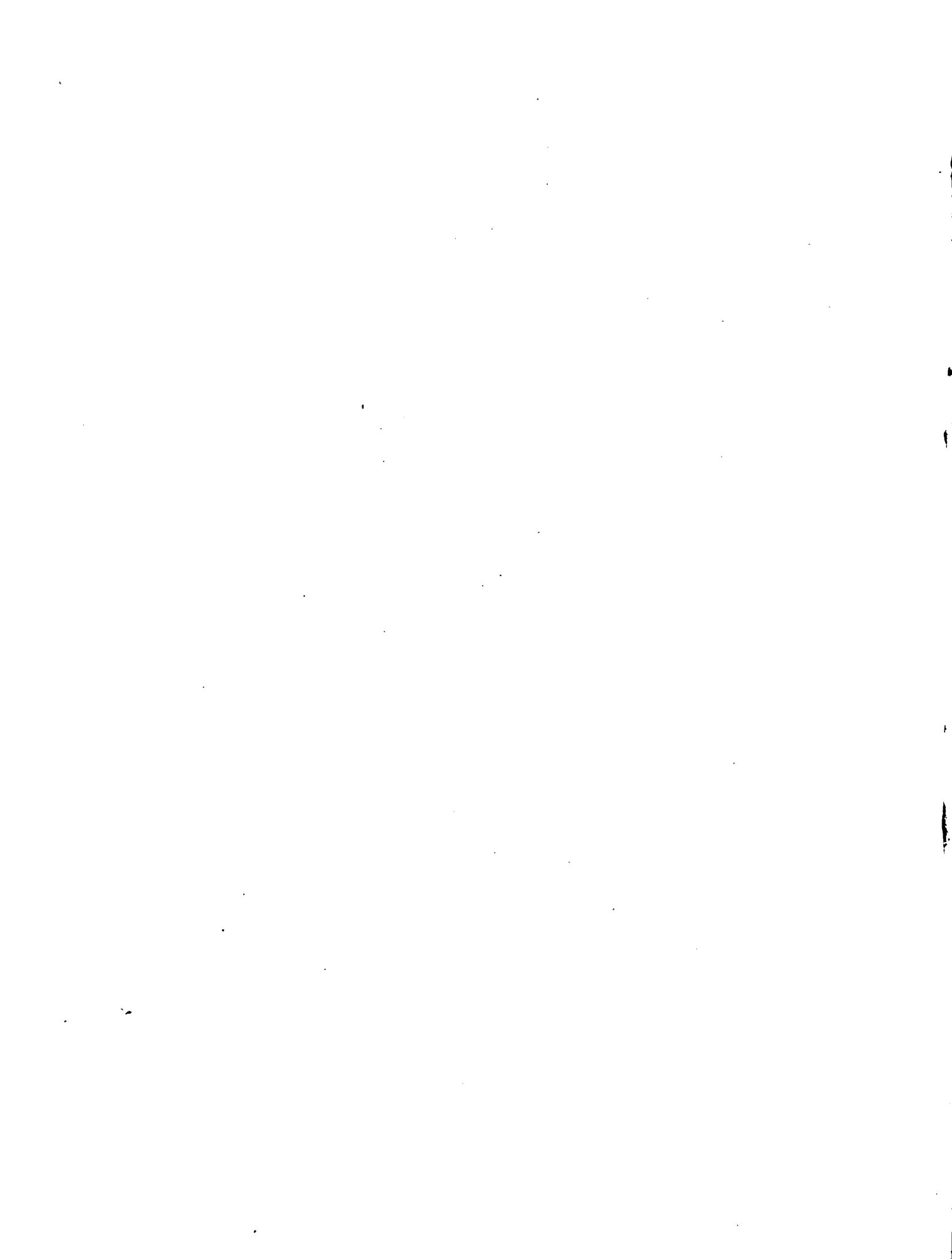
SOURCE DES IMAGES
Google Livres

L U C R È C E ,

D E

LA NATURE DES CHOSES.

TOME TROISIÈME.



LUCRÈCE,
DE
LA NATURE DES CHOSES,
TRADUIT
Par LA GRANGE.

TOME TROISIÈME.

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE.

A PARIS,

Chez BLEUET père, Libraire, pont S. Michel.

L'an deuxième de la République.

1812/2-D

3



L U C R È C E ,

D E L A

N A T U R E D E S C H O S E S ,

L I V R E C I N Q U I È M E .

S U J E T

D U C I N Q U I È M E L I V R E .

• **A**PRÈS l'éloge d'Épicure, que Lucrèce non-seulement regarde comme un dieu, mais élève même au dessus des divinités dont les découvertes utiles au genre humain ont mérité l'apothéose ; il énonce le sujet de ce livre qu'il consacre à expliquer la formation de notre monde par le concours fortuit des atomes. Mais avant d'entrer en matière, il est obligé d'établir contre certains philosophes, à la tête desquels est Aristote, que le monde a eu un commencement, et qu'il aura une fin. Pour prouver cette vérité, il commence par combattre trois opinions contraires à sa doctrine ; la première, que les corps célestes et la terre elle-même sont autant de divinités ; la seconde, que notre monde étant la demeure des dieux, doit être indestructible ; la troisième, que ce même monde doit subsister éternellement, parcequ'il est l'ouvrage de la divinité même. Après avoir ainsi tâché de renverser les systèmes de ses adversaires, il s'efforce d'établir le sien, et de prouver que notre monde a eu un commencement et aura une fin. D'abord parceque la terre, l'eau, le feu et l'air, qu'on appelle communément du nom d'*éléments*, sont sujets à des altérations et des vicissitudes continuelles ; secondement, parceque les corps mêmes qui nous paraissent les plus solides s'épuisent à la longue, et tombent en ruines ; troisièmement, parcequ'il y a un grand nombre de causes, soit intérieures, soit extérieures, qui travaillent sans cesse à la destruction du monde ; quatrièmement, parceque l'origine des arts et des sciences ne date pas de fort loin ; cinquièmement enfin, parceque la discorde qui règne entre les éléments ennemis, tels que le feu et l'eau, ne peut finir que par la ruine totale du monde. Les embrâsements, les inondations, les déluges, les tremblements de terre, sont des espèces de maladies du globe, qui nous avertissent de sa mortalité.

S U J E T D U L I V R E V. 5

Ces préliminaires ainsi établis, le poète entre en matière, et explique la formation du monde par le concours fortuit des atomes. Au commencement, les principes de tous les corps étaient confondus en une seule masse. Le chaos se débrouilla insensiblement, les molécules hétérogènes se dégagèrent les unes des autres ; les molécules homogènes se rapprochèrent, se réunirent, s'élevèrent ou s'abaissèrent selon leurs différentes pesanteurs. La terre se plaça au centre de notre système, l'air au dessus de la terre ; et la matière éthérée avec ses feux déploya sa vaste enceinte autour du monde. La formation de la mer, des montagnes et des fleuves suivit de près ce premier développement. Les astres commencèrent à se mouvoir ; et Lucrèce donne plusieurs causes à leurs mouvements, selon la méthode d'Épicure son maître, qui n'adopte et ne rejette aucun système : mais il prononce plus hardiment sur la cause qui tient la terre suspendue au milieu des airs, et sur la grandeur réelle du soleil, de la lune et des étoiles, qu'il prétend être la même que leur grandeur apparente, quoique cette petitesse n'empêche point, selon lui, le soleil d'éclairer et d'échauffer le monde. Il reprend ensuite sa marche sceptique, et expose historiquement toutes les opinions des anciens philosophes sur les révolutions annuelle et journalière du soleil, sur l'accroissement et le décroissement successif et périodique des jours et des nuits, sur les différentes phases de la lune, et sur les éclipses de soleil et de lune.

Après ces détails astronomiques, Lucrèce revient à la terre, dont il suit les diverses productions dès le premier instant de son origine. Elle fit croître d'abord les plantes, les fleurs et les arbres : ensuite elle enfanta les animaux et les hommes eux-mêmes, à l'aide des particules de feu et d'humidité qu'elle conservait encore de son ancien mélange avec les autres éléments. Il y eut dans ces premiers temps des animaux monstrueux qui périrent, ne pouvant subsister ni se propager, à cause du vice de leur confor-

6 S U J E T D U L I V R E V.

mation : il y eut des races entières qui s'éteignirent aussi , parce-
qu'elles n'avaient pas les qualités nécessaires pour vivre indépen-
dantes , ni pour mériter notre protection. Mais , jamais la terre
n'a produit de Centaures ni d'animaux pareils , composés de deux
natures incompatibles. Après avoir enfanté les premières géné-
rations de chaque espèce , et avoir pourvu les animaux d'organes
propres à la propagation , la terre épuisée se reposa , et abandonna
aux individus le soin de se reproduire eux-mêmes , et de suivre
la première impulsion donnée.

Cependant les hommes , enfants de la terre , habitants des forêts ,
se nourrissaient de glands et d'autres fruits sauvages , se désalté-
raient au bord des fontaines et des fleuves , faisaient la guerre
aux bêtes féroces ; et , quoique souvent ils leur servissent de pâture ,
ils ne mouraient pas en plus grand nombre qu'aujourd'hui. Les
mariages s'introduisirent bientôt : il se forma de petites sociétés
particulières , dont l'union fut encore resserrée par la naissance
du langage , que Lucrèce prétend être dû à la Nature et au be-
soin , et non pas au caprice d'un Législateur qui , de son propre
mouvement , ait distribué des noms aux objets. Mais la décou-
verte du feu , qui fut ou apporté sur la terre par la foudre , ou
allumé dans les forêts par le frottement des arbres que les vents
agitaient , acheva de dissiper la barbarie. Les besoins naturels
satisfaits , les besoins factices s'introduisirent. Il y eut des ambi-
tieux qui se firent rois , et partagèrent les champs : mais les hom-
mes qui se rappelaient d'être tous frères , tous enfants de la même
mère , tuèrent leurs tyrans , et vécurent long-temps dans l'anar-
chie , dont ils sentirent enfin les désavantages. On créa donc alors
des magistrats : on fit des lois auxquelles on convint de se sou-
mettre. Bientôt la religion vint prêter un nouvel appui à l'auto-
rité. L'idée des dieux est due , selon Lucrèce , à des simulacres
illusoires qui se présentaient la nuit , et que la peur réalisa. Le
bruit du tonnerre , les effets de la foudre , les tremblements de

S U J E T D U L I V R E V. 7

terre , les inondations glacèrent d'effroi tous les cœurs : on éleva des autels : on se prosterna contre terre : on institua ces cérémonies religieuses qui subsistent encore aujourd'hui , et qui subsisteront toujours.

Cependant les arts s'enrichissaient tous les jours par de nouvelles découvertes. De grands incendies , excités dans les forêts , occasionnèrent la fonte des métaux que l'homme trouva dans le sein de la terre , et dont il se fit des instruments et des armes. Les guerres devinrent alors plus sanglantes ; et , pour surcroît d'horreur , on fit combattre dans les armées les animaux les plus féroces. L'homme se perfectionnait dans les arts utiles comme dans les arts destructeurs. Les étoffes succédèrent à la dépouille des bêtes. L'agriculture devint une science. Enfin la musique , l'astronomie , la navigation , l'architecture , la jurisprudence , la poésie , la peinture , la sculpture , furent les fruits d'un travail opiniâtre , suggéré par le besoin , et dirigé par l'expérience.

T. LUCRETII

CARI

DE RERUM NATURA,

LIBER QUINTUS.

QUIS potis est dignum pollenti pectore carmen
Condere, pro rerum majestate hisque repertis?
Quisve valet verbis tantùm, qui fundere laudes
Pro meritis ejus possit, qui talia nobis
Pectore parta suo quæsitaque præmia liquit?
Nemo, ut opinor, erit mortali corpore cretus;
Nam si, ut ipsa petit majestas cognita rerum,
Dicendum est: deus ille fuit, deus, inclute Memmî,
Qui¹ princeps vitæ rationem invenit eam, quæ
Nunc appellatur *Sapientia*, quique per artem
Fluctibus è tantis vitam, tantisque tenebris,
In tam tranquillo, et tam clarâ luce locavit.

CONFER enim divina aliorum antiqua reperta:
Namque Ceres fertur fruges, Liberque liquoris
Vitigeni laticem mortalibus instituisse;
Cùm tamen his posset sine rebus vita manere,
Ut fama est aliquas etiam nunc vivere gentes;
At bene non poterat sine puro pectore vivi:





LUCRÈCE,
DE LA
NATURE DES CHOSES,
LIVRE CINQUIÈME.

QUEL génie peut chanter dignement un si noble sujet, de si grandes découvertes ? Quelle voix assez éloquente peut célébrer les louanges de ce sage dont l'esprit créateur nous a transmis de si riches présents ? Cette tâche est sans doute au dessus des efforts d'un mortel : car, s'il faut en parler d'une façon qui réponde au caractère de grandeur empreint sur ses ouvrages, ce fut sans doute un dieu. Oui, Memmius, un dieu seul a pu trouver le premier cet admirable plan de conduite auquel on donne aujourd'hui le nom de *Sagesse*, et par cet art vraiment divin faire succéder le calme et la lumière à l'orage et aux ténèbres.

COMPAREZ en effet les anciennes découvertes des autres divinités. On dit que Cérès fit connaître aux hommes les moissons, et Bacchus le jus de la vigne, deux présents sans lesquels on peut subsister, et dont on rapporte que plusieurs nations savent encore aujourd'hui se passer : mais on ne pouvait vivre heureux sans la vertu ;

Quò magis hic meritò nobis deus esse videtur,
 Ex quo nunc etiam per magnas didita gentes
 Dulcia permulcent animos solatia vitæ.

HERCULIS antistare autem si facta putabis,
 Longiùs à verâ multò ratione ferère:
 Quid Nemeæus enim nobis nunc magnus hiatus
 Ille leonis obsesset, et horrens Arcadius sus?
 Denique quid Cretæ taurus Lernæaque pestis
 Hydra venenatis posset vallata colubris?
 Quidve tripectora tergemini vis Geryonai?
 Et Diomedis equi spirantes naribus ignem,
 Thracen, Bistoniasque plagas, atque Ismara propter,
 Tantoperè officerent nobis? uncisque timendæ
 Unguibus Arcadiæ volucres Stymphala colentes?
 Aureaque Hesperidum servans fulgentia mala
 Asper, acerba tuens, immani corpore serpens,
 Arboris amplexus stirpem, quid denique obsesset,
 Propter Atlantæum litus, pelageque severa,
 Quò neque noster adit quisquam, neque Barbarus audet?
 Cætera de genere hoc quæ sunt portenta perempta,
 Si non victa forent, quid tandem viva nocerent?
 Nil, ut opinor; ita ad satiatem terra ferarum
 Nunc etiam scatit, et trepido terrore repleta est

et nous avons raison de placer au rang des dieux celui dont les préceptes, répandus chez tous les peuples de la terre, servent à soutenir et consoler les esprits dans les amertumes de la vie.

Si vous croyez que les travaux d'Hercule méritent la préférence, vous êtes dans l'erreur. Qu'aurions-nous à craindre aujourd'hui de la gueule béante du lion de Némée, ou des soies hérissées du sanglier arcadien? Que pourraient maintenant ou le taureau de Crète, ou le fléau de Lerne, cette hydre armée de serpents venimeux? Que nous importerait les trois corps de l'énorme Géryon, et les chevaux de Diomède, dont les narines soufflaient la flamme dans la Thrace, sur les côtes bisonniennes, près de l'Ismare; ou la griffe recourbée des redoutables hôtes du lac Stymphale? Et le cruel gardien du jardin des Hespérides et de ses pommes d'or, ce dragon furieux, au regard menaçant, dont l'énorme corps embrassait à plusieurs replis le tronc précieux? quel mal pourrait-il nous faire, près des rives de l'océan atlantique, de cette mer inaccessible sur laquelle ni Romains ni Barbares n'osent jamais s'exposer? Les autres monstres de cette nature, s'ils vivaient encore, si le monde n'en avait pas été purgé, pourraient-ils nous nuire? non, sans doute. La terre est encore aujourd'hui peuplée d'animaux féroces; et l'effroi règne dans les bois, sur les montagnes et au fond des forêts,

Per nemora ac montes magnos sylvasque profundas ;
 Quæ loca vitandi plerumque est nostra potestas.

AT nisi purgatum est pectus , quæ prælia nobis ,
 Atque pericula tunc ingratis insinuandum ?
 Quantæ conscindunt hominem cuppedinis acres
 Sollicitum curæ ? quantique perinde timores ?
 Quidve superbia , spurcities , petulantia quantas
 Efficiunt clades ? quid luxus desidiesque ?
 Hæc igitur qui cuncta subegerit , ex animoque
 Expulerit dictis , non armis , nonne decebit
 Hunc hominem numero divûm dignarier esse ?
 Cùm bene præsertim multa , ac divinitûs ipsis
 Immortalibu' de divis dare dicta sûerit ,
 Atque omnem rerum naturam pandere dictis.

QUOJUS ego ingressus vestigia , nunc rationes
 Persequor , ac doceo dictis , quo quæque creata
 Fœdere sint , in eo quàm sit durare necessum ;
 Nec validas ævi valeant rescindere leges :
 Quo genere imprimis animi natura reperta est ,
 Nativo primùm consistere corpore creta ,
 Nec posse incolumis magnum durare per ævum ;
 Sed simulacra solere in somnis fallere mentem ,
 Cernere cùm videamur eum quem vita reliquit :
 Quod superest , nunc me huc rationis detulit ordo ,
 Ut mihi , mortali consistere corpore mundum ,
 Nativumque simul , ratio reddunda sit , esse :

lieux terribles qu'il est presque toujours en notre pouvoir d'éviter.

MAIS si nos cœurs ne sont délivrés des vices, que de combats intérieurs à soutenir ! que de périls à vaincre ! De quels soucis, de quelles inquiétudes, de quelles craintes n'est pas déchiré l'homme en proie à ses passions ! Quels ravages ne font pas dans son ame l'orgueil, la débauche, l'emportement, le luxe et l'oisiveté ! Avoir dompté ces ennemis, les avoir chassés des cœurs avec les seules armes de la raison, n'est-ce pas un titre suffisant pour être mis au nombre des dieux ? Que sera-ce, si le même sage a parlé des immortels en termes divins, et dévoilé à nos yeux tous les secrets de la Nature ?

C'EST en marchant sur les traces de ce guide infail-
lible, que je continuerai de vous enseigner combien il est nécessaire que tous les êtres subsistent pendant un temps limité, selon les lois de leur formation, sans pouvoir jamais franchir les bornes prescrites à leur durée. Ainsi, après avoir établi que l'ame naît avec nous, qu'elle ne peut subsister pendant l'éternité, et que ces phantômes, ces images des morts que nous croyons voir en songe, ne sont que de vains simulacres ; l'ordre de mon sujet me conduit à traiter de la naissance et de la ruine future du monde ; à vous expliquer de quelle manière les atomes, par leur assemblage, ont formé la

Et quibus ille modis congressus materiai
Fundârit terram , cœlum , mare , sidera , solem ,
Lunaïque globum : tum quæ tellure animantes
Exstiterint , et quæ nullo sint tempore natæ ;
Quove modo genus humanum variante loquelâ
Cœperit inter se vesci per nomina rerum ;
Et quibus ille modis divûm metus insinuârit
Pectora , terrarum qui in orbi sancta tuetur
Fana , lacus , lucos , aras , simulacraque divûm.

PRÆTEREA solis cursus , lunæque meatus
Expediam , quâ vi flectat Natura gubernans ;
Nè fortè hæc inter cœlum terramque reamur
Libera sponte suâ cursus lustrare perennes ,
Morigera ad fruges augendas atque animantes ;
Nève aliquâ divûm volvi ratione putemus :
Nam , bene qui didicêre deos securum agere ævum ,
Si tamen interea mirantur , quâ ratione
Quæque geri possint , præsertim rebus in illis
Quæ superâ caput ætheriis cernuntur in oris ;
Rursus in antiquas referuntur relligiones ,
Et dominos acres adsiscunt , omnia posse
Quos miseri credunt , ignari quid queat esse ,
Quid nequeat , finita potestas denique quoique
Quânam sit ratione , atque altè terminus hærens.

QUOD superest , nè te in promissis plura moremur ,

terre, le ciel, la mer, les astres, le soleil et le globe de la lune; quels animaux a enfantés la terre; quels animaux n'ont jamais existé; par quelle magie les hommes, à l'aide de sons divers, ont établi entre eux un commerce d'idées; comment s'est introduite dans les ames humaines la crainte des dieux, qui, dans toutes les régions du monde, veille à la conservation des temples, des lacs, des bois sacrés, des autels et des images divines.

JE vous expliquerai encore les lois que la Nature a prescrites au cours du soleil et aux révolutions de la lune, pour vous empêcher de croire que, par un mouvement spontané, ces astres officieux roulent de toute éternité entre le ciel et la terre pour l'accroissement des grains et des animaux, ou que leurs révolutions périodiques soient dues à la volonté des dieux. En effet, ceux mêmes qui sont persuadés que les dieux vivent dans une incurie totale, en réfléchissant avec admiration aux causes des phénomènes naturels, et sur-tout de ceux qu'ils aperçoivent au dessus de leurs têtes, dans les régions éthérées, retombent dans leurs anciens préjugés religieux, et font intervenir des tyrans inflexibles auxquels, pour comble de malheur, ils attribuent un pouvoir suprême, parcequ'ils ignorent ce qui peut ou ne peut point exister, et les limites invariables que la Nature a prescrites à l'énergie de chaque être.

MAIS, pour ne pas vous arrêter plus long-temps par

Principiò maria ac terras , cœlumque tuere :
 Horum naturam triplicem , tria corpora , Memmî ,
 Tres species tam dissimiles , tria talia texta ,
 Una dies dabit exitio , multosque per annos
 Sustentata ruet moles et machina mundi.

NEC me animi fallit , quàm res nova miraque menti
 Accidat , exitium cœli terræque futurum ;
 Et quàm difficile id mihi sit pervincere dictis ,
 Ut fit ubi insolitam rem adportes auribus ante ,
 Nec tamen hanc possis oculorum subdere visu ,
 Nec jacere indu manus , via quâ munita fidei
 Proxima fert humanum in pectus templaque mentis.
 Sed tamen effabor : dictis dabit ipsa fidem res
 Forsitan , et graviter terrarum motibus orbis
 Omnia conquassari in parvo tempore cernes ,
 Quod procul à nobis flectat fortuna gubernans ,
 Et ratio potiùs , quàm res persuadeat ipsa ,
 Succidere horrisono posse omnia victa fragore.

QUA priùs aggrediar quàm de re fundere fata
 Sanctiùs , et multò certâ ratione magis , quàm
 Pythia quæ tripode è Phœbi lauroque profatur ,
 Multa tibi expediam doctis solatia dictis :
 Relligione refrænatus nè fortè rearis
 Terras et solem , cœlum , mare , sidera , lunam ,
 Corpore divino debere æterna manere ;

de simples promesses, considérez la mer, la terre et le ciel, ces trois substances, ces trois masses dont l'aspect est si différent, dont le tissu est si solide; un seul jour les verra périr, et la machine du monde, après s'être soutenue pendant un grand nombre de siècles, s'écroulera en un moment.

JE n'ignore pas combien c'est une opinion nouvelle et incroyable que la ruine future du ciel et de la terre, et combien il m'est difficile de convaincre les hommes d'une vérité qui n'a pas encore frappé leurs oreilles, et qui de plus n'est soumise ni à la vue ni au tact, les deux seules voies qui portent l'évidence jusques dans le sanctuaire de l'esprit humain : je parlerai cependant; peut-être l'expérience viendra-t-elle à l'appui de mes discours; peut-être verrez-vous avant peu le globe succomber sous d'affreux tremblements. Puisse la destinée détourner de nos jours un pareil désastre, et le raisonnement plutôt que l'effet même, vous convaincre de la possibilité d'une destruction générale!

MAIS, avant de vous révéler ces arrêts du destin, plus sacrés et plus surs que les oracles de la Pythie couronnée de lauriers sur le trépied d'Apollon, je veux prémunir votre courage par quelques vérités consolantes, et détruire une erreur dont la superstition vous a peut-être imbu : c'est que la terre et le soleil, le ciel et la mer, les astres et la lune sont des substances divines dont

Proptereaque putes ritu par esse gigantum,
Pendere eos pœnas immani pro scelere omnes,
Qui ratione suâ disturbent mœnia mundi,
Præclarumque velint cœli restinguere solem,
Immortalia mortali sermone notantes.

QUÆ procul usque adeo divino ab numine distant,
Inque deûm numero sic sunt indigna videri,
Notitiam potiùs præbere ut posse putentur,
Quid sit vitali motu sensuque remotum:
Quippe etenim non est, cum quovis corpore ut esse
Posse animi natura putetur consiliumque:
Sicut in æthere non arbor, nec in æquore salso
Nubes esse queunt, neque pisces vivere in arvis,
Nec cruor in lignis, nec saxis succus inesse;
Certum ac dispositum est ubi quidquid crescat et insit:
Sic animi natura nequit sine corpore oriri
Sola, neque à nervis et sanguine longiter esse:
Hoc si posset enim, multò priùs ipsa animi vis
In capite, aut humeris, aut imis calcibus esse
Posset, et innasci quâvis in parte soleret;
Tandem in eodem homine, atque in eodem vase maneret;
Quod quoniam nostro quoque constat corpore certum,
Dispositumque videtur, ubi esse et crescere possit
Seorsum anima atque animus; tantò magis inficiandum
Totum posse extrâ corpus formamque animalem,
Putribus in glebis terrarum, aut solis in igni,

l'éternité est le partage ; qu'ainsi c'est une impiété semblable à celle des géants , et digne des châtimens les plus terribles , d'oser par de vains arguments ébranler les voûtes du monde , éteindre ce soleil qui brille dans les cieux , et soumettre à la destruction des êtres immortels.

MAIS tous ces corps sont si éloignés d'avoir rien de commun avec la nature divine , et si indignes d'être placés au rang des dieux , qu'ils sont propres au contraire à nous donner l'idée d'une matière brute et inanimée ; car il ne faut pas croire que le sentiment et l'intelligence soient la propriété de tous les corps indifféremment. De même qu'on ne voit point d'arbres dans l'air , de nuages dans l'océan , de poissons dans les plaines , de sang dans le bois , de sucs dans les pierres , parceque la Nature a prescrit à chaque être le lieu de sa naissance et de son développement ; de même l'ame ne peut naître isolée , sans un corps , des nerfs et du sang. Si cela était possible , elle pourrait à plus forte raison se former dans la tête , dans les épaules , dans les talons ou dans toute autre partie du corps , puisqu'enfin elle resterait toujours dans le même homme , dans le même vase. Or , comme nous sommes certains que dans notre corps même l'esprit et l'ame ont un lieu fixe pour naître et s'accroître séparément , ne sommes-nous pas encore plus en droit de nier qu'elle puisse subsister sans un corps , sans une forme animale , dans les glèbes putréfiées de la terre , dans les

Aut in aqua durare , aut altis ætheris oris.
 Haud igitur constant divino prædita sensu ,
 Quandoquidem nequeunt vitaliter esse animata.

ILLUD item non est ut possis credere , sedes
 Esse deûm sanctas in mundi partibus ullis ;
 Tenuis enim natura deûm , longèque remota
 Sensibus à nostris , animi vix mente videtur ;
 Quæ quoniam manuum tactum suffugit et ictum ,
 Tactile nil nobis quod sit , contingere debet ;
 Tangere enim non quit , quod tangi non licet ipsum.
 Quare etiam sedes quoque nostris sedibus esse
 Dissimiles debent , tenues de corpore eorum :
 Quæ tibi ³ posterius largo sermone probabo.

DICERE porrò , hominum causâ ⁴ voluisse parare
 Præclaram mundi naturam , proptereaque
 Id laudabile opus divûm laudare decere ,
 Æternumque putare atque immortale futurum ,
 Nec fas esse , deûm quod sit ratione vetustâ
 Gentibus humanis fundatum perpetuo ævo ,
 Sollicitare suis ullum de sedibus unquam ,
 Nec verbis vexare et ab imo evertere summam ,
 Cætera de genere hoc adfingere et addere , Memmî ,
 Desipere est. Quid enim immortalibus atque beatis
 Gratia nostra queat largiri emolumentum ,
 Ut nostrâ quidquam causâ gerere adgrediantur ?

feux du soleil, dans les eaux de l'océan, dans les plaines de l'air? Ainsi, bien loin d'être douées d'une ame divine, ces masses ne jouissent pas même du mouvement de la vie.

Vous ne pouvez pas croire non plus que les dieux habitent aucune des régions du monde. Les dieux sont des substances déliées que les sens ne peuvent apercevoir, que l'ame elle-même saisit à peine. Si donc ils se dérobent au contact de nos mains, ils ne doivent toucher aucun des objets soumis à notre tact, puisqu'il est interdit de toucher à ce qui est intangible de sa nature. Leur séjour doit donc être bien différent du nôtre, et aussi subtil que leurs corps; vérité que je prouverai dans la suite avec plus d'étendue.

DIRE que les dieux ont établi en notre faveur le bel ordre de la Nature, que par conséquent nous devons bénir et croire immortel l'ouvrage de leurs mains, et que c'est un crime de sapper, par des discours audacieux, les fondements de cet édifice indestructible que la sagesse divine a construit pour l'espèce humaine : de pareilles fables, ô Memmius, sont le comble de la folie. Quel bien notre reconnaissance pouvait-elle procurer à ces êtres immortels et fortunés, pour les déterminer à faire de nos plaisirs communs la fin de leurs travaux? Tranquilles de toute éternité, quel nouvel intérêt au bout d'un si grand nombre de siècles aurait pu leur faire sou-

Quidve novi potuit tantò post ante quietos
 Inlicere , ut cuperent vitam mutare priorem ?
 Nam gaudere novis rebus debere videtur ,
 Cui veteres obsunt ; sed cui nil accidit ægri
 Tempore in anteacto , cùm pulchrè degeret ævum ,
 Quid potuit novitatis amorem accendere tali ?
 An , credo , in tenebris vita ac mœrore jacebat ,
 Donec diluxit rerum genitalis origo ?
 Quidve mali fuerat nobis non esse creatis ?
 Natus enim debet quicumque est , velle manere
 In vita , donec retinebit blanda voluptas :
 Qui nunquam verò vitæ gustavit amorem ,
 Nec fuit in numero , quid obest non esse creatum ?

EXEMPLUM porrò ⁵ gignundis rebus , et ipsa
 Notities hominum , divis unde insita primum ,
 Quid vellent facere ut scirent , animoque viderent ?
 Quove modo est unquam vis cognita principiorum ,
 Quidnam inter sese permutato ordine possent ,
 Si non ipsa dedit specimen Natura creandi ?
 Namque ita multa , modis multis , primordia rerum ,
 Ex infinito jam tempore , percita plagis ,
 Ponderibusque suis consuêrunt concita ferri ,
 Omnimodisque coire , atque omnia pertentare ,
 Quæcunque inter se possint congressa creare ,

haïr de changer d'état ? Le changement n'est desirable que pour ceux dont le sort est malheureux ; mais dans des êtres qui durant les siècles précédents n'avaient jamais connu l'infortune , et dont la vie coulait dans une sérénité continuelle , qui aurait pu allumer le desir de la nouveauté ? Dira-t-on qu'ils languissaient dans les ténèbres et dans l'abattement , jusqu'au moment où l'on vit briller l'éclat de la Nature naissante ? Et nous-mêmes , était-ce un malheur pour nous de n'être pas nés ? Quiconque est entré dans le séjour de la vie , doit desirer d'y rester tant que la douce volupté l'y retient : mais à qui n'a jamais goûté le plaisir d'exister , qu'importe de n'être point venu au monde ?

D'AILLEURS, d'où les dieux ont-ils tiré le modèle de la création de l'univers , et l'idée même de l'homme , sans lesquels ils ne pouvaient concevoir clairement le projet qu'ils voulaient exécuter ? Qui leur a fait connaître les qualités des atomes , et ce que peuvent leurs différentes combinaisons , sinon la marche même de la Nature ? car, depuis une infinité de siècles , les éléments innombrables de la matière, frappés par des chocs étrangers , entraînés par leur propre poids , se sont mus avec rapidité , se sont assemblés de mille façons diverses , ont enfin tenté toutes les combinaisons propres à former des

Ut non sit mirum , si in tales disposituras
Deciderunt quoque , et in tales venêre meatus ,
Qualibus hæc rerum genitur nunc summa novando.

QUOD si jam rerum ignorem primordia quæ sint ,
Hoc tamen ex ipsis cœli rationibus ausim
Confirmare , aliisque ex rebus reddere multis ,
Nequaquam nobis divinitiùs esse paratam
Naturam rerum , tantâ stat prædita culpâ.

PRINCIPIO , quantùm cœli tegit impetus ingens ,
Inde avidam partem montes silvæque ferarum
Possedêre , tenent rupes , vastæque paludes ,
Et mare quod latè terrarum distinet oras :
Inde⁶ duas porrò prope partes fervidus ardor ,
Assiduusque geli casus mortalibus aufert :
Quod superest arvi , tamen id Natura suâ vi
Sentibus obducat , nî vis humana resistat ,
Vitai causâ valido consueta bidenti
Ingemere , et terram pressis proscindere aratris :
Si non fœcundas vertentes vomere glebas ,
Terraïque solum subigentes cimus ad ortus ,
Sponte suâ nequeant liquidas existere in auras ;
Et tamen interdum magno quæsita labore ,
Cùm jam per terras frondent , atque omnia florent ;
Aut nimiis torret fervoribus ætherius sol ,
Aut subiti perimunt imbres gelidæque pruinae ,
Flabraque ventorum violento turbine vexant :

êtres, de sorte qu'il n'est pas surprenant qu'à la fin ils aient rencontré l'ordre et les mouvements dont notre monde est le résultat, et qui le renouvellent tous les jours.

MAIS, quand même je ne connaîtrais pas la nature des éléments, j'oserais assurer, à la simple vue du ciel et de la Nature entière, qu'un tout aussi défectueux n'est point l'ouvrage de la divinité.

D'ABORD ce globe qu'environne la voûte céleste, est en grande partie occupé par des montagnes et des forêts abandonnées aux bêtes féroces, par des rochers stériles, d'immenses marais, et la mer dont les vastes circuits resserrent les continents. Presque deux parties de ce même globe nous sont interdites par des ardeurs brûlantes, et les glaces continuelles qui les couvrent. Ce qui reste de terrain, la Nature abandonnée à elle-même le hérissierait de ronces, si l'industrie humaine ne luttait sans cesse contre elle, si le besoin de vivre ne nous forçait à gémir sous de pénibles travaux, à déchirer la terre par l'empreinte du soc, à féconder la glèbe et à dompter le sol ingrat, pour exciter les germes qui ne peuvent d'eux-mêmes se développer et se montrer au jour. Encore trop souvent ces fruits que la terre accorde si difficilement à nos travaux, à peine en herbe ou en fleurs, sont brûlés par des chaleurs excessives, emportés par des orages subits, détruits par des gelées fréquentes,

Præterea genus horrifera Natura ferarum ,
 Humanæ genti infestum , terræque marique ,
 Cur alit atque auget ? cur anni tempora morbos
 Adportant ? quare mors immatura vagatur ?

TUM porrò ⁷ puer , ut sævis projectus ab undis
 Navita , nudus humi jacet , infans , indigus omni
 Vitaï auxilio , cum primùm in luminis oras
 Nixibus ex alvo matris Natura profudit ;
 Vagituque locum lugubri complet , ut æquum est ,
 Cui tantum in vita restet transire malorum :
 At variæ crescunt pecudes , armenta feræque ;
 Nec crepitacula eis opus est , nec cuiquam adhibenda est
 Almæ nutricis blanda atque infracta loquela ;
 Nec varias quærunt vestes pro tempore cæli :
 Denique non armis opus est , non mœnibus altis ,
 Queis sua tutentur , quandò omnibus omnia largè
 Tellus ipsa parit , Naturaque dædala rerum .

PRINCIPIO , quoniam ⁸ terrai corpus et humor ,
 Aurarumque leves animæ calidique vapores ,
 È quibus hæc rerum consistere summa videtur ,
 Omnia nativo ac mortali corpore constant ;
 Debet tota eadem mundi Natura putari :
 Quippe etenim quorum partes et membra videmus

ou tourmentés par le souffle violent des aquilons. Et les bêtes féroces, ces cruels ennemis du genre humain, pourquoi la Nature se plaît-elle à les multiplier et à les nourrir sur la terre et dans les ondes ? pourquoi chaque saison nous apporte-t-elle ses maladies ? pourquoi tant de funérailles prématurées ?

EN un mot, l'enfant qui vient de naître, semblable au nautonnier que la tempête a jeté sur le rivage, est étendu à terre, nu, sans parler, dénué de tous les secours de la vie, dès le moment que la Nature l'a arraché avec effort du sein maternel pour lui faire voir la lumière : il remplit de ses cris plaintifs le lieu de sa naissance ; et il a raison, sans doute, le malheureux à qui il reste une si vaste carrière de maux à traverser. Au contraire, les troupeaux de toute espèce et les bêtes féroces croissent sans peine : ils n'ont besoin ni du hochet bruyant, ni du langage enfantin d'une nourrice caressante ; la différence des saisons n'en exige pas dans leurs vêtements ; il ne leur faut ni armes pour défendre leurs biens, ni forteresses pour les mettre à couvert, puisque la terre et la Nature fournissent à chacun d'eux toutes choses en abondance.

Si la terre et l'eau, le souffle léger de l'air et la brûlante vapeur du feu sont soumis à la naissance et à la mort, le monde, qui est le résultat de ces quatre éléments, doit avoir la même destinée, puisque les parties ne peuvent naître et mourir sans que le tout partage le

Corpore nātivo et mortalibus esse figuris ,
 Hæc eadem fermè mortalia cernimus esse ,
 Et nativa simul : quapropter maxima mundi
 Cùm videam membra ac partes consumpta regigni ,
 Scire licet cœli quoque idem terræque fuisse
 Principiale aliquod tempus , clademque futuram .

ILLUD in his rebus nè me arripuisse rearis ,
 Memmî , quòd terram atque ignem mortalia sumpsi
 Esse , neque humorem dubitavi aurasque perire ,
 Atque eadem gigni rursusque augescere dixi .
 Principiò , pars terrai nonnulla perusta
 Solibus assiduis , multâ pulsata pedum vi ,
 Pulveris exhalat nebulam nubesque volantes ,
 Quas validi toto dispergunt aëre venti :
 Pars etiam glebarum ad diluviem revocatur
 Imbribus , et ripas radentia flumina rodunt :
 Præterea pro parte sua quodcunque alið auget ,
 Roditur ; et quoniam dubio procul esse videtur
 Omniparens , eadem rerum commune sepulcrum ;
 Ergo terra tibi limatur et aucta recrescit .

QUOD superest , humore novo mare , flumina , fontes
 Semper abundare , et latices manare perennes ,
 Nil opus est verbis ; magnus decursus aquarum
 Undique declarat : sed primùm quidquid aquai
 Tollitur , in summaque fit , ut nihil humor abundet ;
 Partim quòd validi verrentes æquora venti

même sort. Ainsi, quand je vois les vastes membres du monde s'épuiser et se reproduire alternativement, je ne puis douter que le ciel et la terre n'aient eu un premier instant, et ne doivent finir un jour.

NE regardez pas, ô Memmius, comme une prétention hasardée d'avancer, comme je l'ai fait, que la terre et le feu soient mortels, l'air et l'eau sujets à périr, pour renaître et s'accroître de nouveau. D'abord, une partie de la terre, brûlée par l'ardeur continuelle du soleil, et foulée sans cesse aux pieds, se dissipe en tourbillons de poussière que le souffle des vents disperse comme des nuages légers dans les airs. La pluie résout en eau une partie des glèbes, et les rivages des fleuves sont sans cesse minés par le courant. Enfin, tout corps qui en nourrit un autre de sa propre substance, essuie des pertes nécessaires. Puis donc que la terre est à la fois la mère commune et le tombeau de tous les êtres, il faut que tour-à-tour elle s'épuise et se répare.

QUE la mer, les fleuves et les fontaines se remplissent toujours de nouvelles ondes, et se perpétuent par ce moyen, c'est ce que prouve l'immense quantité d'eau qui s'y précipite de toutes parts. Mais les pertes continues que fait l'eau l'empêchent d'être trop abondante. Les vents, en la balayant de leur souffle, le soleil, en la

Deminuunt, radiisque retexens ætherius sol;
 Partim quòd subter per terras diditur omnes:
 Percolatur enim virus, retroque remanat
 Materies humoris, et ad caput amnibus omnis
 Convenit; inde super terras fluit agmine dulci,
 Quâ via secta semel liquido pede detulit undas.

AERA nunc igitur dicam, qui corpore toto
 Innumerabiliter privas mutatur in horas:
 Semper enim quodcunque fluit de rebus, id omne
 Aëris in magnum fertur mare; qui nisi contrâ
 Corpora retribuat rebus, recreetque fluentes,
 Omnia jam resoluta forent, et in aëra versa:
 Haud igitur cessat gigni de rebus, et in res
 Recidere assiduè, quoniam fluere omnia constat.

LARGUS item liquidi fons luminis, ætherius sol
 Inrigat assiduè cœlum candore recenti,
 Suppeditatque novo confestim lumine lumen:
 Nam primum quidquid fulgoris, disperit eii,
 Quòcunque accidit: id licet hinc cognoscere possis,
 Quòd simul ac primùm nubes succedere soli
 Cœpère, et radios inter quasi rumpere lucis,
 Extemplò inferior pars horum disperit omnis,
 Terraque inumbratur, quâ nimbi cunque feruntur;
 Ut noscas splendore novo res semper egere,
 Et primum jactum fulgoris quemque perire;

pompant de ses rayons , diminuent son volume. Une autre partie se répand dans l'intérieur de la terre où elle se filtre , se dégage de ses sels , se replie sur elle-même , se rassemble à la source des fleuves , et , ainsi purifiée , coule sur la surface du globe dans les endroits où la terre entr'ouverte facilite la trace liquide de ses pas.

PASSONS donc maintenant à l'air , qui éprouve à chaque instant des vicissitudes innombrables. C'est dans ce vaste océan que vont se perdre toutes les émanations des corps ; et , s'il ne leur restituait à son tour de nouvelles parties pour réparer leurs pertes , tout se dissoudrait et se changerait en air. Il ne cesse donc point d'être engendré par les corps , et de s'y résoudre , puisque tous les êtres sont sujets à des émanations continues.

ENFIN le soleil , cette source féconde de lumière , baigne sans cesse le ciel d'un éclat renaissant , et alimente la lumière d'une lumière toujours nouvelle : car ses rayons se perdent aussitôt qu'ils arrivent à leur destination. Vous en serez convaincu si vous remarquez que lorsqu'un nuage se place devant le soleil , et semble par son interposition couper ses rayons , leur partie inférieure est sur le champ perdue pour nous , et la terre se couvre d'ombre par-tout où se porte la nue : d'où vous devez conclure que les corps ont toujours besoin d'un éclat nouveau , que chaque rayon meurt en même

Nec ratione aliâ res posse in sole videri ,
Perpetuò nî suppeditet lucis caput ipsum.

QUIN etiam nocturna tibi, terrestria quæ sunt
Lumina, pendentes lychni, claræque coruscis
Fulguribus pingues multâ caligine tædæ,
Consimili properant ratione, ardore ministro,
Suppeditare novum lumen, tremere ignibus instant;
Instant, nec loca lux inter quasi rupta relinquit:
Usque adeo properanter ab omnibus ignibus ejus
Exitium celeri toleratur origine flammæ.
Sic igitur solem, lunam, stellasque putandum
Ex alio atque alio lucem jactare subortu,
Et primum quidquid flammaï perdere semper,
Inviolabilia hæc nè credas fortè vigere.

DENIQUE non lapides quoque vinci cernis ab ævo?
Non altas turres ruere, et putrescere saxa?
Non delubra deûm simulacraque fessa fatisci?
Nec sanctum numen Fati protollere fines
Posse, neque adversùs Naturæ fœdera niti?
Denique non monumenta virûm dilapsa videmus
Cedere proporrò, subitoque senescere casu?
Non ruere avolsos silices à montibus altis,
Nec validas ævi vires perferre patique

temps qu'il naît , et qu'il serait impossible d'apercevoir les objets sans les écoulements continuels de la source du jour.

Nos flambeaux artificiels , eux-mêmes, ces lampes suspendues, ces torches résineuses d'où s'échappent des tourbillons de flamme et de fumée , s'empressent de même , à l'aide de leurs feux tremblants , de fournir toujours une nouvelle lumière : leurs émissions ne sont jamais interrompues , tant est grande la rapidité avec laquelle tous leurs feux remplacent la lumière qui s'éteint par la formation subite d'une lumière nouvelle. Ainsi, bien loin de regarder le soleil , la lune et les étoiles , comme des corps inaltérables , vous devez croire qu'ils ne nous éclairent que par des émissions successives , toujours perdues et toujours réitérées.

ENFIN , ne voyez-vous pas le temps triompher des pierres mêmes , les tours les plus hautes s'écrouler, les rochers se réduire en poudre, les temples et les statues des dieux s'affaisser et tomber en ruines , sans que la divinité puisse leur faire franchir les bornes fixées par le Destin, ni lutter elle-même contre les lois immuables de la Nature ? En un mot , ne voyons-nous pas tous les monuments humains céder à la destruction, et tomber tout-à-coup , comme un corps miné par la vieillesse ? Ne voyons-nous pas rouler les cailloux arrachés de la cime des monts , et incapables de résister aux efforts

Finiti ? neque enim caderent avolsa repente ,
Ex infinito quæ tempore pertolerâssent
Omnia tormenta ætatis , privata fragore.

DENIQUE jam tuere hoc , circum supraque quod omnem
Continet amplexu terram , quod procreat ex se
Omnia (quod quidam memorant) recipitque perempta :
Totum nativum mortali corpore constat ;
Nam quodcunque alias ex se res auget alitque ,
Deminui debet ; recreari , cum recipit res.

PRÆTEREA , si nulla fuit genitæ origo
Terræ et cæli , semperque æterna fuere ,
Cur superâ bellum Thebanum ⁹ et funera Trojæ ,
Non alias alii quoque res cecinere poëtæ ?
Quò tot facta virum toties cecidere , nec usquam
Æternis famæ monumentis insita florent ?
Verum , ut opinor , habet novitatem summa , recensque
Natura est mundi , neque pridem exordia cepit :
Quare etiam quædam nunc artes expoliuntur ,
Nunc etiam augescunt ; nunc addita navigiis sunt
Multa ; modò organici melicos peperere sonores ;
Denique Natura hæc rerum ratioque reperta est
Nuper , et hanc primus cum primis ipse repertus
Nunc ego sum , in patrias qui possim vertere voces.

violents d'une durée limitée ? car ils ne se détacheraient pas tout-à-coup , et ne tomberaient pas en un moment , si depuis un nombre infini de siècles ils avaient soutenu tous les assauts du temps sans y avoir succombé.

ENFIN , considérez cette vaste enceinte qui embrasse de tous côtés la terre , ce ciel qui , (suivant certains philosophes ,) enfante tous les êtres , et les reçoit après leur dissolution ; tout immense qu'il est , il a commencé et finira un jour , puisqu'un être ne peut en nourrir d'autres sans s'épuiser , ni les réunir à lui-même sans se réparer.

D'AILLEURS , si le ciel et la terre n'ont pas eu d'origine , s'ils subsistent de toute éternité , pourquoi ne s'est-il trouvé aucun poète pour chanter les événements antérieurs à la guerre de Thèbes et à la ruine de Troie ? pourquoi tant de faits héroïques ensevelis dans l'oubli , et exclus pour jamais des fastes éternels de la renommée ? Je n'en doute pas , notre monde est nouveau ; il est encore dans l'enfance , et son origine ne date pas de fort loin. Voilà pourquoi il y a des arts qu'on ne perfectionne et d'autres qu'on n'invente que d'aujourd'hui. C'est d'aujourd'hui que la navigation fait des progrès considérables. La science de l'harmonie est une découverte de nos jours. Enfin , cette philosophie dont j'expose les principes , n'est connue que depuis peu ; et je suis le premier qui aie pu traiter ces matières dans la langue de ma patrie.

QUOD si fortè fuisse antehac eadem omnia credis;
 Sed periisse hominum torrenti sæcla vapore,
 Aut cecidisse urbes ^{1º} magno vexamine mundi,
 Aut ex imbribus assiduis exisse rapaces
 Per terras amnes, atque oppida cooperuisse;
 Tantò quippe magis victus fateare necesse est,
 Exitium quoque terrai cœlique futurum;
 Nam, cùm res tantis morbis tantisque periclis
 Tentarentur, ibi si tristior incubisset
 Causa, darent latè cladem magnasque ruinas:
 Nec ratione aliâ mortales esse videmur
 Inter nos, nisi quòd morbis ægriscimus isdem,
 Atque illi, quos à vita Natura removit.

PRÆTEREA quæcunque manent æterna, necesse est,
 Aut quia sunt solido cum corpore, respuere ictus,
 Nec penetrare pati sibi quidquam, quod queat arctas
 Dissociare intùs partes, ut materiai
 Corpora sunt, quorum naturam ostendimus ante;
 Aut ideo durare ætatem posse per omnem,
 Plagarum quia sunt expertia, sicut inane est,
 Quod manet intactum, neque ab ictu fungitur hilum;
 Aut etiam quia nulla loci sit copia circùm,
 Quò quasi res possint discedere dissolvique,
 Sicut summarum summa est æterna, neque extrà
 Quis locus est quò dissiliant, neque corpora sunt quæ
 Possint incidere et validâ dissolvere plagâ:

SI vous croyez que le monde jouissait autrefois de ces mêmes avantages , mais que toutes les générations humaines ont péri par des feux dévorants ; que les villes ont été renversées par les grandes révolutions du monde ; que des torrents destructeurs , formés par des pluies continuelles , se sont déchainés sur le globe et l'ont submergé ; vous êtes obligé , à plus forte raison , de convenir de la destruction future du ciel et de la terre. Assailli par de tels fléaux , exposé à de si grands périls , le monde entier s'écroulait , ce vaste édifice tombait en ruines si l'attaque eût été plus violente ; et nous-mêmes nous n'avons d'autre preuve de notre mortalité réciproque , que d'être sujets aux mêmes maladies qui ont ôté la vie à nos semblables.

ENFIN un corps subsiste éternellement , ou parceque sa solidité résiste au choc , à la pénétration , à la dissolution , comme les principes de la matière dont nous avons ci-dessus fait connaître la nature ; ou parcequ'il ne donne point de prise au choc , comme le vide , cet espace impalpable , dans lequel se perd toute action destructive ; ou enfin parcequ'il n'est point environné d'un espace qui puisse recevoir ses débris après la dissolution , comme le grand tout , hors duquel il n'y a ni lieu où se dissipent ses parties , ni corps pour les heurter et les séparer. Or, le monde n'est pas immortel en tant que solide, puisqu'il y a du vide dans la Nature : il ne l'est

At neque, uti docui, solido cum corpore mundi
 Natura est, quoniam admistum est in rebus inane;
 Nec tamen est ut inane, neque autem corpora desunt,
 Ex infinito quæ possint fortè coorta,
 Proruere hanc rerum violento turbine summam,
 Aut aliam quamvis cladem importare pericli;
 Nec porrò natura loci spatiumque profundi
 Deficit, exspergi quò possint mœnia mundi,
 Aut aliâ quâvis possint vi pulsa perire:
 Haud igitur lethi præclusa est janua cœlo,
 Nec soli terræque, nec altis æquoris undis,
 Sed patet immani et vasto respectat hiatu.
 Quare etiam nativa necessum est confiteare
 Hæc eadem; neque enim mortali corpore quæ sunt
 Ex infinito jam tempore adhuc potuissent
 Immensi validas ævi contemnere vires.

DENIQUE tantoperè inter se cùm maxima mundi
 Pugnent membra, pio nequaquam concita bello,
 Nonne vides aliquam longi certaminis ollis
 Posse dari finem? vel cùm sol et vapor omnis,
 Omnibus epotis humoribus, exsuperârint,
 Quod facere intendunt, neque adhuc conata patrantur;
 Tantùm suppeditant amnes, ultròque minantur
 Omnia diluviare ex alto gurgite ponti:
 Nequicquam, quoniam verrentes æquora venti

pas non plus comme vide ; il n'y a que trop de corps dans cet univers infini dont l'irruption soudaine ébranle notre monde et l'expose au danger de périr. Il existe aussi des espaces immenses où ses parties élémentaires peuvent se disperser, et sa substance périr de quelque manière que ce soit. Ainsi les portes du trépas, bien loin d'être fermées pour le ciel, le soleil, la terre et les ondes de l'océan, leur présentent au contraire une vaste ouverture. Vous êtes obligé d'avouer, pour la même raison, que tous les corps ont eu un commencement ; car, puisqu'ils sont destructibles, ils n'auraient pu depuis une infinité de siècles résister aux assauts redoutables d'une durée immense.

EN un mot, la discorde qui règne entre les vastes membres du monde, cette guerre intestine dont ils sont la proie, ne vous fait-elle pas soupçonner que cette longue querelle peut avoir une fin ? quand le soleil, par exemple, et les autres feux se seront abreuvés de toutes les eaux, et auront remporté une victoire à laquelle tous leurs efforts ont tendu jusqu'ici sans succès ; car les fleuves fournissent tant d'eau à l'océan, que du sein de ce gouffre profond ils menacent le globe d'une inondation universelle. Mais en vain les vents qui balaient les mers, le soleil qui les pompe du haut des cieux, en diminuent le volume

Deminuunt, radiisque retexens ætherius sol ;
Et siccare priùs confidunt omnia posse ,
Quàm liquor incœpti possit contingere finem :
Tantum spirantes æquo certamine bellum
Magnis de rebus inter se cernere certant ;
Cum semel in terra fuerit superantior ignis ,
Et semel , ut fama est , humor regnârit in arvis ;
Ignis enim superavit et ambens multa perussit ,
Avia cum Phaëthonta rapax vis solis equorum ,
Æthere raptavit toto terrasque per omnes :
At Pater omnipotens irâ tum percitus acri ,
Magnanimum Phaëthonta , repenti fulminis ictu ,
Deturbavit equis in terram , solque cadenti
Obvius , æternam suscepit lampada mundi ,
Disjectosque redegit equos junxitque trementes ;
Inde , suum per iter , recreavit cuncta gubernans :
Scilicet ut veteres Graïum cecinere poëtæ ;
Quod procul à vera est animi ratione repulsum :
Ignis ¹¹ enim superare potest , ubi materiai
Ex infinito sunt corpora plura coorta ;
Inde cadunt vires aliquâ ratione revictæ ,
Aut pereunt res exustæ torrentibus auris :
Humor item quondam cœpit superare coortus ,
Ut fama est hominum , multas quando obruit urbes ;
Inde ubi vis aliquâ ratione aversa , recessit
Ex infinito fuerat quæcunque coorta ,
Constiterunt imbres et flumina vim minuerunt.

et causeraient un dessèchement général avant que l'onde pût parvenir à son but. Animés par ces grands intérêts, ces deux éléments se font la guerre avec des forces égales. Néanmoins (s'il faut en croire la fable) le feu a déjà remporté une fois la victoire; une fois aussi les eaux ont dominé sur les continents. Le feu triompha et consuma une partie du monde quand Phaéton fut emporté par les coursiers égarés du soleil dans toutes les régions de l'air et dans tous les climats de la terre : mais le maître de l'Olympe, transporté de courroux, d'un coup de foudre précipita de son char sur le globe cet illustre téméraire. Son père, après sa chute, se présenta pour reprendre la conduite de l'éternel flambeau; il attela ses coursiers épars, encore essoufflés; et, rentrant dans sa route ordinaire, il rétablit l'ordre, et rendit le calme à la Nature. Ces fables qu'ont chantées les anciens poètes grecs, la raison les rejette avec mépris: elle sait que le feu peut avoir l'avantage, quand un grand nombre de molécules ignées se sont rendues de cet univers infini dans notre monde, parcequ'alors il faut, ou qu'une puissance contraire surmonte l'action du feu, ou que tout périsse par les flammes dévorantes. On raconte encore que jadis les ondes victorieuses submergèrent un grand nombre de villes; mais, quand une force opposée eut fait disparaître ces amas d'eau rassemblés de toutes les régions de l'univers immense, les pluies s'arrêtèrent, et l'impétuosité des fleuves se ralentit.

SED quibus ille modis conjectus materiai
 Fundârit cœlum ac terram pontique profunda,
 Solisque et lunæ cursus, ex ordine ponam :
 Nam certè neque consilio primordia rerum,
 Ordine se quæque atque sagaci mente locârunt ;
 Nec quos quæque darent motus, pepigère profectò ;
 Sed quia multa, modis multis, primordia rerum,
 Ex infinito jam tempore, percita plagis,
 Ponderibusque suis consuêrunt concita ferri,
 Omnimodisque coire, atque omnia pertentare
 Quæcumque inter se possent congressa creare ;
 Propterea fit uti magnum volgata per ævum,
 Omnigenos cœtus et motus experiundo,
 Tandem ea convenient, quæ ut convenère repentè,
 Magnarum rerum fiant exordia sæpe,
 Terrai, maris et cœli, generisque animantûm.

HIC neque tum solis rota cerni, lumine largo
 Altivolans poterat, neque magni sidera mundi,
 Nec mare, nec cœlum, nec denique terra, neque aër,
 Nec similis nostris rebus res ulla videri ;
 Sed nova ¹² tempestas quædam molesque coorta :
 Diffugere inde loci partes cœpère, paresque
 Cum paribus jungi res et discludere mundum,
 Membraque dividere et magnas disponere partes

MAINTENANT, comment le concours fortuit des atomes a-t-il posé les fondements du ciel et de la terre, creusé l'abyme de l'océan, réglé le cours du soleil et de la lune; c'est, ô Memmius, ce que je vais vous expliquer: car (je le répète) ce n'est point par un effet de leur intelligence, ni par réflexion, que les éléments du monde se sont placés dans l'ordre où nous les voyons; ils n'ont point concerté entre eux les mouvements qu'ils voulaient se communiquer: mais, infinis en nombre, mus de mille façons diverses, soumis depuis des siècles innombrables à des impulsions étrangères, entraînés par leur propre pesanteur, après s'être rapprochés et réunis de toutes manières, après avoir tenté toutes les combinaisons possibles, à force de temps, d'assemblages et de mouvements, ils se sont coordonnés, et ont formé de grandes masses qui sont devenues (pour ainsi dire) la première ébauche de la terre, des mers, du ciel et des êtres animés.

ON ne voyait pas encore dans les airs le char éclatant du soleil, ni les flambeaux du monde, ni la mer, ni le ciel, ni l'air, ni rien de semblable aux objets qui nous environnent; mais un assemblage orageux d'éléments confondus: ensuite quelques parties commencèrent à se dégager de cette masse: les atomes homogènes se rapprochèrent, le monde se développa, ses vastes membres se formèrent, et ses immenses parties furent composées

Omnigenis è principiis , discordia quorum
 Intervalla , vias , connexus , pondera , plagas ,
 Concursus , motus turbabat , prælia miscens ,
 Propter dissimiles formas variasque figuras ;
 Quòd non omnia sic poterant conjuncta manere ,
 Nec motus inter sese dare convenientes :
 Hoc est à terris altum secernere cœlum ,
 Et seorsum mare uti secreto humore pateret ,
 Seorsus item puri secretique ætheris ignes .

QUIPPE etenim primùm terrai corpora quæque ,
 Propterea quòd erant gravia et perplexa , coibant ,
 In medioque imas capiebant omnia sedes :
 Quæ quantò magis inter se perplexa coibant ,
 Tam magis expressere ea quæ mare , sidera , solem
 Lunamque efficerent , et magni mœnia mundi :
 Omnia enim magis hæc è lævibus atque rotundis
 Seminibus , multòque minoribu' sunt elementis ,
 Quàm tellus , ideo per rara foramina , terræ
 Partibus erumpens , primus se sustulit æther
 Signifer , et multos secum levis abstulit ignes :
 Non aliâ longè ratione ac sæpe videmus ,
 Aurea cùm primùm gemmantes rore per herbas
 Matutina rubent radiati lumina solis ,
 Exhalantque lacus nebulam fluviique perennes ,

d'atomes de toute espèce. En effet, la discorde des éléments jetait trop de trouble et de confusion entre les intervalles, les directions, les liens, les pesanteurs, les forces impulsives, les combinaisons et les mouvements. La diversité de leurs formes, la variété de leurs figures les empêchait de rester ainsi unis, et de se communiquer des mouvements convenables : ainsi le ciel se sépara de la terre, la mer attira toutes les eaux dans ses réservoirs, et les feux éthérés allèrent briller à part dans toute leur pureté.

D'ABORD les éléments de la terre, plus pesants et plus embarrassés, se joignirent sans peine, et s'établirent tous au centre vers les régions inférieures. Plus leur union fut étroite, plus ils exprimèrent abondamment la matière propre à former les mers, les astres, le soleil, la lune et la vaste enceinte du monde. En effet, comme les éléments de tous ces corps sont plus lisses, plus sphériques et plus déliés que ceux de la terre, la matière éthérée se dégagea la première des pores de la terre, s'éleva dans la partie supérieure, et emporta avec elle un grand nombre de feux. Ainsi, quand les premiers rayons du soleil levant se teignent de pourpre sur le gazon au milieu des perles de la rosée, on voit souvent des vapeurs sortir du sein des lacs et des fleuves, et quelquefois une espèce de fumée s'exhaler de la terre même; émanations subtiles qui, après s'être élevées et réunies dans l'atmosphère,

Ipsa quoque interdum tellus fumare videtur;
 Omnia quæ sursum cùm conciliantur in alto,
 Corpore concreto subtexunt nubila cælum:
 Sic igitur tum se levis ac diffusilis æther,
 Corpore concreto, circumdatus undique sepsit,
 Et latè diffusus in omnes undique partes,
 Omnia sic avido complexu cætera sepsit.

HUNC exordia sunt solis lunæque secuta,
 Inter utrosque globi quorum vertuntur in auris:
 Quæ neque terra sibi adscivit, neque maximus æther,
 Quòd nec tam fuerint gravia ut depressa sederent,
 Nec levia ut possent per summas labier oras:
 Et tamen inter utrosque ita sunt, ut corpora viva
 Versent, et partes ut mundi totius extent:
 Quod genus, in nobis quædam licet in statione
 Membra manere, tamen cùm sint ea quæ moveantur.

HIS igitur rebus retractis, terra repentè,
 Maxima quà nunc se ponti plaga cærula tendit,
 Succidit et salso subfodit gurgite fossas;
 Inque dies quantò circùm magis ætheris æstus
 Et radii solis cogebant undique terram,
 Verberibus crebris extrema ad limina apertam,
 In medio ut propulsa suo condensa coiret,
 Tam magis expressus salsus de corpore sudor
 Augebat mare manando camposque natantes;
 Et tantò magis illa foràs elapsa volabant

forment un tissu opaque sous la voûte du firmament. De même la matière éthérée, quoique légère et fluide, après s'être condensée, forma une vaste enceinte, et, répandue au loin en tout sens, elle embrassa dans son immense circuit la machine entière du monde.

ALORS se formèrent le soleil et la lune, ces deux corps qui roulent dans l'air, entre le ciel et la terre. Leurs éléments ne purent s'incorporer ni à ceux de notre globe, ni à ceux de la matière éthérée, parcequ'ils n'étaient ni assez pesants pour se déposer dans la partie inférieure, ni assez légers pour s'élever à l'extrémité supérieure. Suspendus dans l'espace intermédiaire, ils se meuvent comme des corps vivants, comme les parties les plus actives de la Nature. C'est ainsi que quelques-uns de nos membres demeurent immobiles dans leur poste, tandis que d'autres sont destinés à se mouvoir.

APRÈS ce premier débrouillement, tout-à-coup la partie de la terre où s'étendent les plaines azurées de l'océan s'éroula, et ouvrit un vaste bassin pour l'élément salé. Et plus la terre fendue à la surface était resserrée, condensée et rapprochée du centre par l'action réitérée des feux du ciel et des rayons du soleil dont elle était frappée en tout sens, plus la sueur salée exprimée de son vaste corps accrut par ses écoulements les plaines liquides de la mer. Par une suite de la même compression, des molécules sans nombre de feu et d'air, dégagées de la

Corpora multa vaporis et aëris, altaque cœli
 Densebant procul à terris fulgentia templa:
 Sidebant campi, crescebant montibus altis
 Ascensus; neque enim poterant subsidere saxa,
 Nec pariter tantundem omnes succumbere partes.

Sic igitur terræ, concreto corpore, pondus
 Constitit, atque omnis mundi quasi limus in imum
 Confluxit gravis et subsedit funditus, ut fæx:
 Inde mare, inde aër, inde æther ignifer ipse:
 Corporibus liquidis sunt omnia pura relictæ,
 Et leviora aliis alia, et liquidissimus æther
 Atque levissimus aërias super influit auras,
 Nec liquidum corpus turbantibus aëris auris
 Commiscet; sinit hæc violentis omnia verti
 Turbinibus, sinit incertis turbare procellis;
 Ipse suos ignes certo fert impete labens:
 Nam modicè fluere atque uno posse æthera nisu,
 Significat ponti mare certo quod fluit æstu,
 Unum labendi conservans usque tenorem.

MOTIBUS¹³ astrorum nunc quæ sit causa canamus.
 Principiò, magnus cœli si vertitur orbis,
 Ex utrâque polum parti premere aëra nobis
 Dicendum est, extrâque tenere et claudere utrinque:
 Inde alium superà fluere atque intendere eòdem,

masse terrestre, s'élevèrent dans les régions supérieures. Ainsi la voûte éclatante du ciel, si éloignée de notre globe, acquit une nouvelle densité. Les plaines s'abaissèrent pour la même raison, la cime des monts s'éleva; car les rochers ne pouvaient s'affaisser ni la terre s'applanir également sur toute sa surface.

LE globe ainsi condensé acquit à-la-fois de la pesanteur et de la consistance. Toute la vase du monde (s'il est permis de parler ainsi) se précipita en bas, et y forma un dépôt comme la lie. Au dessus de la terre se placèrent d'abord l'eau, ensuite l'air, enfin le ciel et ses feux; car ces fluides, quoique formés des éléments les plus purs, n'ont pas tous la même légèreté. Le fluide éthéré, le plus transparent et le moins grave de tous, circule au dessus de l'air, sans jamais se mêler avec ce fluide orangeux; il le laisse en proie aux tourbillons rapides et à l'inconstance des tempêtes: pour lui, mu d'un mouvement réglé, il transporte avec lui ses feux étincelants. Que le fluide éthéré puisse ainsi se mouvoir uniformément, c'est ce que nous montre la mer, dont le flux et reflux périodique suit constamment les mêmes lois.

LA cause du mouvement des astres sera l'objet actuel de mes chants. D'abord, si c'est la vaste enceinte du ciel qui roule, il faut supposer les deux poles du monde pressés, environnés et enfermés par deux courants d'air; l'un supérieur, qui pousse le ciel dans la même direction

Quò volvenda micant æterni sidera mundi ;
 Ast alium subter , contrà qui subvehat orbem ,
 Ut fluvios versare rotas atque haustra videmus.

EST etiam quoque uti possit cœlum omne manere
 In statione , tamen cùm lucida signa ferantur :
 Sive quòd inclusi rapidi sunt ætheris æstus ,
 Quærentesque viam circumversantur , et ignes
 Passim per cœli volvunt se immania templa ;
 Sive aliunde fluens alicunde extrinsecùs aër
 Versat agens ignes ; sive ipsi serpere possunt ,
 Quò cujusque cibus vocat atque invitat euntes ,
 Flammea per cœlum pascentes corpora passim ;
 Nam quid in hoc mundo sit eorum , ponere certum
 Difficile est : sed quid possit fiatque per omne ,
 In variis mundis variâ ratione creatis ,
 Id doceo : pluresque sequor disponere causas
 Motibus astrorum , quæ possint esse per omne ;
 È quibus una tamen sit et hæc quoque causa necesse est ,
 Quæ vegeat motum signis ; sed quæ sit earum
 Præcipere , haud quaquam est pedetentim progredientis.

TERRAQUE ¹⁴ ut in media mundi regione quiescat ,
 Evanescere paulatim et decrescere pondus
 Convenit , atque aliam naturam subter habere ,
 Ex ineunte ævo conjunctam atque uniter aptam

que suivent les brillants flambeaux du monde ; l'autre inférieur, qui les transporte en sens contraire, à peu près comme nous voyons les fleuves faire tourner les roues et les seaux.

IL se pourrait aussi que le firmament restant immobile, ses flambeaux lumineux décrivissent un cercle autour de nous ; soit que la matière éthérée, trop à l'étroit dans l'enceinte du ciel, et roulant sans cesse autour du firmament pour y trouver une issue, occasionne ainsi la révolution des astres ; soit que l'air extérieur les meuve circulairement ; soit qu'ils puissent eux-mêmes se traîner où leur aliment les appelle, et recueillir dans leur route la matière ignée répandue par-tout le ciel : car il n'est pas aisé d'assigner au juste de laquelle de ces manières la chose se passe dans notre monde : je me contente d'exposer tous les moyens que la Nature peut employer et emploie réellement dans le grand tout, dans ces mondes innombrables qu'elle a différemment constitués. Je me borne à vous faire connaître toutes les causes possibles du mouvement des astres, dont une seule a lieu nécessairement dans notre monde. Quelle est-elle ? C'est ce que ne décidera jamais le philosophe qui suit pas à pas la Nature.

POUR que la terre demeure immobile au centre du monde, il faut que sa pesanteur décroisse et s'évanouisse insensiblement ; que ses parties inférieures aient contracté une nouvelle nature par leur union intime avec

Partibus aëriis mundi, quibus insita sidit ;
Propterea non est oneri, neque deprimit auras :
Ut sua cuique homini nullo sunt pondere membra ,
Nec caput est oneri collo, nec denique totum
Corporis in pedibus pondus sentimus inesse ;
At quaecumque foris veniunt, impostaque nobis
Pondera sunt, lædunt, permulto sæpe minora :
Usque adeo magni refert, cui quæ adjaceat res :
Sic igitur tellus non est aliena repentè
Adlata, atque auris aliunde objecta alienis ;
Sed pariter primâ concepta ab origine mundi,
Certaque pars ejus, quasi nobis membra, videtur.

PRÆTEREA grandi tonitru concussa, repentè
Terra, suprâ se quæ sunt, concutit omnia motu ;
Quod facere haud ullâ posset ratione, nisi esset
Partibus aëriis mundi cœloque revincta :
Nam communibus inter se radicibus hærent,
Ex ineunte ævo conjuncta atque uniter apta.
Nonne vides etiam, quàm magno pondere nobis
Sustineat corpus tenuissima vis animæ,
Propterea quia tam conjuncta atque uniter apta est ?
Denique jam saltu pernici tollere corpus
Quis potis est, nisi vis animæ quæ membra gubernat ?

le fluide aérien sur lequel elles se reposent , et auquel elles sont comme incorporées dès le commencement. Voilà pourquoi notre globe ne charge point l'air et ne s'y enfonce pas. Ainsi l'homme ne sent point le poids de ses membres. La tête ne pèse pas sur le cou , et les pieds soutiennent sans fatigue le faix du corps entier ; au lieu que l'imposition d'un fardeau étranger nous incommode , quoique souvent beaucoup moins considérable : tant il est essentiel d'avoir égard à la nature des objets unis ensemble ! De même la terre n'est pas un corps étranger lancé tout-à-coup dans un fluide étranger ; mais elle a été conçue en même temps que l'air , dès l'origine du monde dont elle est une partie distincte , comme nos membres font partie de nos corps.

D'AILLEURS la secousse qu'un tonnerre violent cause à la terre est telle , qu'elle se communique soudain à tous les corps placés à sa surface ; ce qui n'arriverait pas si elle n'était liée aux parties aériennes du monde et à la matière éthérée ; car ces trois substances tiennent entre elles par des racines communes , ayant été unies étroitement , et comme incorporées ensemble dès le premier instant de leur formation. Ne voyez-vous pas aussi combien le corps est un énorme fardeau pour une substance aussi déliée que l'ame ? Elle le soutient néanmoins , parcequ'elle lui est intimement unie. Que dis-je ? elle seule peut le soulever dans les airs par des sauts rapides , le

Jamne vides quantùm tenuis Natura valere
Possit, ubi est conjuncta gravi cum corpore, ut aër
Conjunctus terris, et nobis est animi vis ?

NEC nimio solis major rota, nec minor ardor
Esse potest, nostris quàm sensibus esse videtur ;
Nam quibus è spatiis cunque ignes lumina possunt
Adjicere, et calidum membris adflare vaporem,
Illa ipsa intervalla nihil de corpore libant
Flammarum, nihilo ad speciem est contractior ignis :
Proinde calor quoniam solis lumenque profusum
Perveniunt nostros ad sensus et loca tingunt ;
Forma quoque hinc solis debet filumque videri,
Nil adeo ut possis plus aut minus addere verè.

LUNAQUE, sive notho fertur loca lumine lustrans,
Sive suam proprio jactat de corpore lucem,
(Quidquid id est) nihilo fertur majore figurâ,
Quàm, nostris oculis quam cernimus esse videtur ;
Nam priùs, omnia quæ longè remota tuemur
Aëra per multum, specie confusa videntur :
Quàm minimum filum : quapropter luna necesse est,
Quandoquidem claram speciem certamque figuram
Præbet, ut est oris extremis cunque notata,
Quanta hæc cunque fuat, tanta hinc videatur in alto.

mouvoir, le gouverner à son gré. Vous voyez donc combien la substance la plus légère acquiert de force quand elle est jointe à une substance pesante, comme l'air à la terre, et l'ame au corps.

LE disque du soleil n'est guère plus grand ni plus petit qu'il ne le paraît à nos sens ; car, toutes les fois qu'un corps de feu peut nous éclairer de sa lumière et nous échauffer de sa flamme, quelque éloigné qu'il soit, cette distance ne nous dérobe rien de sa grandeur, et ne rétrécit point à nos yeux ses dimensions apparentes. Puis donc que la chaleur et la lumière du soleil frappent nos sens, et colorent les objets qui nous environnent, l'apparence de sa forme et de sa figure est donc telle, qu'on ne peut les supposer plus grandes ni plus petites dans la réalité.

DE même la lune (soit qu'elle ne nous réfléchisse qu'un éclat emprunté, soit qu'elle tire sa lumière de sa propre nature) ne parcourt point le ciel sous un volume plus considérable que celui qui frappe nos yeux ; car les objets vus de fort loin, au travers d'un air très-dense, ne présentent qu'un aspect confus, bien loin de laisser distinguer leurs contours les plus déliés. Puis donc que la lune nous offre une apparence claire, une figure distincte, et jusqu'aux limites déterminées de sa surface, il faut qu'elle soit telle dans les cieux, qu'elle nous paraît d'ici bas.

POSTREMO, quoscunque vides hinc ætheris ignes,
(Quandoquidem, quoscunque in terris cernimus ignes,
Dum tremor est clarus, dum cernitur ardor eorum,
Perparvum quiddam interdum mutare videntur,
Alterutram in partem, filum, cùm longiùs absint)
Scire licet, perquàm pauxillò posse minores
Esse, vel exiguâ majores parte brevique.

ILLUD item non est mirandum, quâ ratione
Tantulus ille queat tantum sol mittere lumen,
Quod maria ac terras omnes cœlumque rigando
Compleat, et calido perfundat cuncta vapore;
Nam licet hinc mundi patefactum totius unum
Largifluum fontem scatere, atque erumpere lumen
Ex omni mundo, quò sic elementa vaporis
Undique conveniunt, et sic coniectus eorum
Confluit, ex uno capite hic ut profluat ardor:
Nonne vides etiam quàm latè parvus aquaï
Prata riget fons interdum, campisque redundet?
Est etiam quoque uti, non magno solis ab igni,
Aëra percipiat calidis fervoribus ardor,
Opportunus ita est si fortè et idoneus aër,
Ut queat accendi parvis ardoribus ictus:
Quod genus interdum segetes stipulamque videmus
Accipere ex una scintilla incendia passim:
Forsitan et roseâ sol altè lampade lucens,
Possideat multum cæcis fervoribus ignem

ENFIN , puisque tous les feux que nous voyons sur la terre , à quelque distance qu'ils soient placés , ne nous paraissent subir aucune altération dans leur grandeur apparente , tant que nous distinguons leur lumière et leur agitation , il faut en conclure que les feux étherés ne sont guère plus grands ni plus petits qu'ils ne le paraissent à nos yeux.

NE soyez pas surpris non plus que le soleil , avec une circonférence aussi étroite , puisse baigner la mer , la terre et le ciel des flots de sa lumière , et répandre sa chaleur dans toute la Nature. Il se peut qu'il n'y ait que ce canal d'ouvert , par où toute la lumière du monde puisse trouver un libre écoulement ; qu'il n'y ait que ce foyer où les éléments de feu puissent se rassembler de toutes parts , pour se répandre de là dans l'univers entier. Ainsi , quelquefois une faible source arrose les prairies et inonde les campagnes. Il se peut encore que les feux du soleil , sans être fort abondants , échauffent et enflamment l'air voisin , en supposant toutefois ce fluide capable de s'allumer à la moindre ardeur , comme on voit quelquefois les moissons et le chaume aride consumés par une seule étincelle. Peut-être enfin ce soleil , ce flambeau si brillant , est-il environné d'une grande quantité de feux invisibles et sans éclat , destinés

Circùm se, nullo qui sit fulgore notatus;
 Æstiferum ut tantùm radiorum exaugeat ictum.

NEC ratio solis simplex, nec certa patescit,
 Quo pacto æstivis è partibus Ægocerotis
 Brumales adeat flexus, atque inde revertens
 Canceris ut vertat metas se ad solstitiales;
 Lunaque mensibus id spatium videatur obire,
 Annua sol in quo consumit tempora cursu:
 Non, inquam, simplex his rebus reddita causa est;
 Nam fieri vel cum primis id posse videtur,
 Democriti quod sancta viri sententia ponit,
 Quantò quæque magis sint terram sidera propter,
 Tantò posse minùs cum cœli turbine ferri;
 Evanescere enim rapidas illius et acres
 Imminui subter vires, ideòque relinqui
 Paulatim solem cum posterioribu' signis,
 Inferior multò quòd sit, quàm fervida signa,
 Et magis hoc lunam, et quantò demissior ejus
 Cursus abest procul à cœlo, terrisque propinquat,
 Tantò posse minùs cum signis tendere cursum;
 Flaccidiore etiam quantò jam turbine fertur
 Inferior quàm sol, tantò magis omnia signa
 Hanc adipiscuntur, circùm præterque feruntur:
 Propterea fit, ut hæc ad signum quodque reverti
 Mobiliùs videatur, ad hanc quia signa revisunt.

FIT quoque ut è mundi transversis partibus aër

uniquement à augmenter la force et la chaleur de ses rayons.

MAIS comment le soleil, des régions brûlantes de l'écrevisse, se transporte-t-il au signe glacé du capricorne, pour retourner de nouveau vers le solstice d'été? Pourquoi voyons-nous la lune franchir en un mois le même espace que le soleil emploie un an à parcourir? C'est un problème qui a plusieurs solutions, un phénomène dont il est impossible d'assigner l'unique et véritable cause. Celle qu'en donne le sage Démocrite paraît assez vraisemblable : il prétend que les astres peuvent d'autant moins être emportés par le tourbillon éthéré, qu'ils sont plus voisins de la terre, parceque la vitesse et l'action du firmament s'affaiblissent peu à peu vers l'extrémité inférieure; que pour cette raison le soleil, placé bien au dessous des constellations ardentes, doit être insensiblement laissé sur la route avec les autres corps inférieurs; que la lune, plus éloignée du ciel et plus voisine de la terre, doit avoir encore plus de peine à suivre la marche des astres; qu'ainsi, plus le tourbillon qui l'emporte le cède en rapidité à celui du soleil, plus les signes doivent fréquemment l'atteindre et la devancer; et que c'est la raison pour laquelle elle paraît rejoindre avec plus de promptitude les signes du zodiaque, tandis qu'en effet ce sont ces signes eux-mêmes qui vont à elle.

IL se peut encore que des régions du monde diamé-

Alternis certo fluere alter tempore possit,
Qui queat æstivis solem detrudere signis
Brumales usque ad flexus gelidumque rigorem,
Et qui rejiciat gelidis à frigoris umbris
Æstiferas usque in partes et fervida signa;
Et ratione pari lunam stellasque putandum est,
Quæ volvunt ¹⁵ magnos in magnis orbibus annos,
Aëribus posse alternis à partibus ire.
Nonne vides etiam diversis nubila ventis
Diversas ire in partes, inferna supernis?
Qui minùs illa queant per magnos ætheris orbis,
Æstibus inter se diversis sidera ferri?

AT nox obruit ingenti caligine terras;
Aut ubi de longo cursu sol extrema cœli
Impulit, atque suos efflavit languidus ignes
Concussos itere, et labefactos aëre multo;
Aut quia sub terras cursum convertere cogit
Vis eadem, superà terras quæ pertulit orbem.

TEMPORE item certo roseam matuta per oras
Ætheris auroram defert, et lumina pandit;
Aut quia sol idem sub terras ille revertens
Anticipat cœlum radiis, accendere tentans;
Aut quia conveniunt ¹⁶ ignes, et semina multa
Confluere ardoris consuêrunt tempore certo,

tralement opposées, s'élancent des courants d'air périodiques qui puissent alternativement transporter le soleil des signes de l'été dans les froides contrées du septentrion, et les rejeter de ces climats glacés et ténébreux dans le brûlant séjour de l'écrevisse. Il faudrait alors expliquer, par de pareils courants d'air alternatifs, le mouvement de la lune et celui des étoiles dont la grande révolution ne s'achève qu'en un grand nombre d'années. Ne voyez-vous pas les nuages eux-mêmes, poussés par des vents contraires, suivre, les uns en bas, les autres en haut, des directions opposées ? Pourquoi les astres ne seraient-ils pas transportés de même dans les vastes plaines des cieux par des courants d'air différents ?

LA nuit couvre la terre de ses ténèbres épaisses, ou parceque le soleil, arrivé aux extrémités du firmament, et fatigué de sa course immense, laisse expirer ses feux déjà amortis par la longueur de la route et les torrents d'air qu'ils ont pénétrés, ou parceque la même action qui a transporté son disque au dessus de nos têtes, le force à rouler sous nos pieds dans une direction contraire.

LEUCOTHÉE, dans un temps fixe, promène au milieu des airs l'aurore aux doigts de rose pour ouvrir les portes de la lumière; ou parceque le même soleil qui était caché sous la terre, devancé à son retour par ses rayons, s'efforce d'échauffer le firmament; ou parcequ'à des heures réglées, un grand nombre de feux et de corpuscules

Quæ faciunt solis nova semper lumina gigni :
Quod genus Idæis fama est è montibus altis
Dispersos ignes orienti lumine cerni,
Inde coire globum quasi in unum et conficere orbem.

NEC tamen illud in his rebus mirabile debet
Esse, quòd hæc ignis tam certo tempore possint
Semina confluere, et solis reparare nitorem ;
Multa videmus enim, certo quæ tempore fiunt
Omnibus in rebus : florescunt tempore certo
Arbusta, et certo dimittunt tempore florem :
Nec minùs in certo dentes cadere imperat ætas
Tempore, et impubem molli pubescere veste,
Et pariter mollem malis demittere barbam :
Fulmina postremò, nix, imbres, nubila, venti,
Non nimis incertis fiunt in partibus anni ;
Namque ubi sic fuerunt causarum exordia prima,
Atque uti res mundi cecidère ab origine prima,
Consequa Natura est jam rerum ex ordine certo.

CRESCERE itemque dies licet et tabescere noctes,
Et minui luces, cùm sumant augmina noctes ;
Aut quia sol idem sub terras atque supernè,
Imparibus currens anfractibus ætheris oras
Partit, et in partes non æquas dividit ¹⁷ orbem ;
Et quod ab alterutra detraxit parte, reponit

ignées se rassemblent périodiquement, et forment tous les jours un nouveau soleil. Ainsi l'on raconte que du sommet du mont Ida l'on voit, dès l'aube du jour, des feux épars se réunir sous la forme d'un globe éclatant, et parcourir les cieux.

AU reste, vous ne devez pas être surpris que ces éléments de feu se rassemblent ainsi à des heures marquées pour réparer l'éclat du soleil. Nous voyons dans l'univers un grand nombre de phénomènes soumis à la même régularité. C'est dans des temps fixes que les arbres se couvrent et se dépouillent de fleurs: c'est dans des temps fixes que l'âge ébranle les dents de la vieillesse, et couvre d'un léger duvet les membres et les joues de l'adolescence. Enfin la foudre, la neige, la pluie, les vents et les nuages suivent sans trop d'irrégularité le cours des saisons. En effet, l'énergie de chaque cause ayant été déterminée, et la première impulsion une fois donnée à l'univers, lors de la formation du monde, toute la suite des phénomènes est assujettie à cet ordre invariable.

Nous voyons les jours croître et les nuits diminuer, et réciproquement, parce que le soleil restant toujours le même, et décrivant sur nos têtes et sous nos pieds des arcs inégaux, coupe le ciel et divise son orbe en parties de différente grandeur, mais avec une telle compensation, qu'il restitue toujours à celle vers laquelle il s'approche, la portion de lumière qu'il a retranchée de

Ejus in adversa tantò plus parte relatus ,
Donicum ad id signum cœli pervenit , ubi anni ¹⁸
Nodus nocturnas exæquat lucibus umbras :
Nam medio cursu flatûs aquilonis et austri ,
Distinet æquato cœlum discrimine metas ,
Propter signiferi posituram totius orbis ,
Annua sol in quo contundit tempora serpens ,
Obliquo terras et cœlum lumine lustrans ;
Ut ratio declarat eorum , qui loca cœli ¹⁹
Omnia dispositis signis ornata notârunt :

AUT quia crassior est certis in partibus aër ;
Sub terris ideò tremulum jubar hæsitat ignis ,
Nec penetrare potest facilè atque emergere ad ortus :
Propterea noctes hyberno tempore longæ
Cessant , dum veniat radiatum insigne diei :
Aut etiam , quia sic alternis partibus anni
Tardiùs et citiùs consuêrunt confluere ignes ,
Qui faciant solem certâ de surgere parte.

LUNA potest solis radiis percussa nitere ,
Inque dies majus lumen convertere nobis
Ad speciem , quantùm solis secedit ab orbe ,
Donicum eum contrâ pleno bene lumine fulsit ,
Atque oriens obitus ejus super edita vidit :
Inde minutatim retro quasi condere lumen
Debet item , quantò propiùs jam solis ad ignem

l'hémisphère opposé, jusqu'à ce qu'enfin il arrive au signe du ciel qui, placé dans l'intersection de l'écliptique et de l'équateur, rend les jours égaux aux nuits sur tout le globe : car alors la partie du ciel qu'il décrit se trouve à égale distance de l'aquilon et du midi, par la position oblique du zodiaque où le soleil décrit sa révolution annuelle, et d'où il répand ses feux vers le ciel et la terre. C'est ainsi que l'enseignent ces savants hommes dont les cartes ornées d'images sensibles nous représentent fidèlement toutes les régions du ciel.

IL se peut encore que l'air, plus grossier en quelques endroits, arrête et retienne sous terre les feux tremblants du soleil, qui ne peut sans peine traverser ce fluide épais pour s'élever à l'orient; et que ce soit-là la raison pour laquelle on attende, pendant de si longues nuits d'hiver, le retour tardif du jour. Il se peut enfin que les feux dont la réunion fait lever le soleil à des points fixes de l'horizon, se rassemblent alternativement plus ou moins vite, selon la différence des saisons.

QUANT à la lune, elle peut emprunter son éclat du soleil, et nous présenter de jour en jour une face lumineuse d'autant plus considérable, qu'elle s'éloigne davantage du disque solaire, jusqu'à ce qu'en opposition avec lui, elle brille d'une lumière pleine, et voie le coucher du soleil de l'endroit exhaussé où elle se lève; ensuite elle doit peu à peu cacher, pour ainsi dire, sa lu-

Labitur ex alia signorum parte per orbem :
 Ut faciunt, lunam ²⁰ qui fingunt esse pilai
 Consimilem, cursusque viam sub sole tenere ;
 Propterea fit uti videantur dicere verum.

EST etiam quoque uti proprio cum lumine possit
 Volvier, et varias splendoris reddere formas ;
 Corpus enim licet esse aliud, quod fertur et unà
 Labitur, omnimodis occursans officiensque ;
 Nec potis est cerni, quia cassum lumine fertur.
 Versarique potest, globus ut si fortè pilai,
 Dimidia ex parti candenti lumine tinctus,
 Versandoque globum variantes edere formas ;
 Domicum eam partem, quæcumque est ignibus aucta,
 Ad speciem vertit nobis oculosque patentes ;
 Inde minutatim retro contorquet, et aufert
 Luciferam partem glomeraminis atque pilai :
 Ut babylonica ²¹ chaldæam doctrina refutans
 Astrologorum artem contrà convincere tendit :
 Proinde quasi fieri nequeat quod pugnat uterque,
 Aut minùs hoc illo sit cur amplectier ausis.

DENIQUE, cur nequeat semper nova luna creari,
 Ordine formarum certo certisque figuris,
 Inque dies privos abolescere quæque creata,
 Atque aliâ illius reparari in parte locoque,

mière derrière elle, à mesure qu'elle s'approche du soleil, en parcourant l'autre moitié du cercle des signes. Telle est l'explication de ceux qui regardent la lune comme une boule qui roule sans cesse au dessous du soleil ; et cette explication n'est pas dénuée de vraisemblance.

ON pourrait encore concevoir ses différentes phases, même en lui attribuant une lumière propre. Il suffirait pour cela de supposer un autre corps, mu d'un mouvement parallèle à celui de la lune dans son orbite, et qui s'opposât sans cesse à son disque sous toutes sortes d'aspects ; mais qui fût lui-même invisible, étant dépourvu de lumière. Elle peut encore rouler sur elle-même, comme un ballon teint de lumière dans une de ses moitiés, et au moyen de cette rotation centrale développer successivement ses différentes phases, jusqu'à ce que sa partie éclairée toute entière frappe nos yeux : ensuite elle nous dérobe par degrés sa partie lumineuse qu'elle reporte derrière elle. Tel est le système que la doctrine chaldéenne s'efforce d'établir sur les ruines de l'astrologie grecque : comme si ces deux explications n'étaient pas également vraisemblables ! comme s'il y avait des motifs d'exclusion pour l'une ou pour l'autre !

ENFIN la Nature ne pourrait-elle pas produire une lune pour chaque jour, avec une suite régulière de formes et d'aspects différents, détruire la lune de la veille, et mettre la nouvelle à sa place ? Il n'est pas aisé

Difficile est ratione docere et vincere verbis
 Ordine cùm videas tam certo multa creari :
 It ver et Venus , et Veneris prænuntius ante
 Pinnatus graditur Zephyrus vestigia propter ;
 Flora , quibus mater , præspergens ante viaï
 Cuncta coloribus egregiis et odoribus opplet :
 Inde loci sequitur calor aridus , et comes unà
 Pulverulenta Ceres , et etesia flabra Aquilonum :
 Inde Autumnus adit ; graditur simul evius Evan ;
 Inde aliæ tempestates ventique sequuntur ,
 Altitonans Vultur et Auster fulmine pollens :
 Tandem bruma nives adfert , pigrumque rigorem
 Reddit ; Hyems sequitur , crepitans ac dentibus algus :
 Quò minùs est mirum ; si certo tempore luna
 Gignitur , et certo deletur tempore rursus ,
 Cùm fieri possint tam certo tempore multa .

SOLIS item quoque defectus , lunæque latebras ,
 Pluribus è causis fieri tibi posse putandum est ;
 Nam cur luna queat terram secludere solis
 Lumine , et à terris altum caput obstruere eii ,
 Objiciens cæcum radiis ardentibus orbem ;
 Tempore eodem aliud facere id non posse putetur
 Corpus , quod cassum labatur lumine semper ?
 Solque suos etiam dimittere languidus ignes
 Tempore cur certo nequeat , recreareque lumen ,
 Cùm loca præteriit flammis infesta per auras ,

de démontrer l'impossibilité de cette supposition , surtout ayant l'expérience journalière d'une infinité de pareilles productions périodiques. Le printemps paraît, et l'Amour naît avec lui ; et le Zéphyre, avant-coureur de l'Amour , bat de l'aile à ses côtés , tandis que Flore sa mère lui prépare une route de fleurs et de parfums. Vient ensuite la chaleur et l'aridité , la poudreuse Cérés , et le souffle dévorant des vents étésiens. L'Automne prend leur place , accompagné du dieu de la vigne , suivi des orages , des tempêtes , du Vulture grondant , et du vent du midi qui prépare la foudre. Enfin les frimats , les neiges et le froid engourdissent la Nature , et traînent à leur suite l'Hiver , vieillard transi dont les dents se heurtent. Après tant d'exemples de productions réglées , êtes-vous surpris que la lune soit engendrée et détruite dans des temps marqués ?

LES éclipses de soleil et de lune sont aussi susceptibles de plusieurs explications ; car , si d'un côté la lune peut ravir à la terre la lumière du soleil , nous cacher son front brillant , et par l'interposition de sa masse opaque en intercepter tous les rayons , un autre corps doué de mouvement , et privé sans cesse de lumière , ne peut-il pas dans le même temps produire le même effet ? Le soleil lui-même ne peut-il pas , dans un certain temps , languir et perdre son éclat qu'il reprend après avoir traversé les régions de l'air ennemies de sa flamme , et qui

Quæ faciunt ignes interstingui atque perire ?
Et cur terra queat lunam spoliare vicissim
Lumine , et oppressum solem super ipsa tenere
Menstrua dum rigidas coni perlabitur ²² umbras ;
Tempore eodem , aliud nequeat succurrere lunæ
Corpus , vel superà solis perlabier orbem ,
Quod radios interrumpat lumenque profusum ?
Et tamen ipsa suo si fulgit luna nitore ,
Cur nequeat certâ mundi languescere parte ,
Dum loca luminibus propriis inimica pererrat ?

QUOD superest , quoniam magni per cærule mundi
Quâ fieri quidquid posset ratione , resolvi ;
Solis uti varios cursus lunæque meatus
Noscere possemus quæ vis et causa cieret ,
Quove modo soleant offecto lumine obire ,
Et nec-opinantes tenebris obducere terras ,
Cùm quasi connivent , et apèrto lumine rursùm ,
Omnia convisunt clarâ loca candida luce.
Nunc redeo ad mundi novitatem et mollia terræ
Arva , novo fœtù quid primùm in luminis oras
Tollere , et incertis tentârit credere ventis.

PRINCIPIO , genus herbarum viridemque nitorem
Terra dedit circùm colles , camposque per omnes ;

occasionnent l'extinction de sa lumière ? Si la terre peut à son tour dépouiller la lune de sa clarté, et, placée au dessus du soleil, tenir tous ses rayons captifs pendant que l'astre des mois se plonge dans l'ombre épaisse et conique de notre globe, un autre corps ne peut-il pas dans le même temps rouler sous le globe de la lune et au dessus du disque solaire, et par cette interposition fermer le passage à la lumière ? Et si la lune brille d'un éclat qui lui soit propre, ne peut-elle pas languir dans certaines régions du monde, en traversant un fluide capable d'éteindre ses feux ?

ENFIN, cher Memmius, je vous ai expliqué comment tous les corps de notre monde ont pu se former dans l'enceinte azurée du firmament : vous connaissez les diverses révolutions du soleil et de la lune ; la cause et l'énergie qui fait mouvoir ces deux astres ; la raison pour laquelle ils perdent leur lumière et paraissent s'éteindre quelquefois ; comment ces grands yeux de la Nature, en se fermant et se rouvrant tour à tour, répandent tout-à-coup sur la terre une nuit inattendue, ou colorent sa surface d'une lumière brillante. Maintenant je reviens à l'enfance du monde, et j'examine quels ont été les premiers essais de la terre naissante, les premières productions qu'elle hasarda d'exposer à l'inconstance des airs et des vents.

D'ABORD la terre revêtit les collines et les campagnes d'herbes et de verdure de toute espèce. L'on vit l'émail

Florida fulserunt viridanti prata colore ;
 Arboribusque datum est variis exinde per auras
 Crescendi magnum immissis certamen habenis :
 Ut pluma atque pili primùm setæque creantur
 Quadrupedum in membris et corpore pennipotentùm ;
 Sic nova tum tellus herbas virgultaque primùm
 Sustulit ; inde loci mortalia sæcla creavit
 Multa , modis multis , variâ ratione coorta :
 Nam neque de cœlo cecidisse animalia possunt ,
 Nec terrestria de salsis exisse lacunis.
 Linqitur ut meritò *maternum* nomen adepta
 Terra sit , è terra quoniam sunt cuncta creata :
 Multaque ²³ nunc etiam existunt animalia terris ,
 Imbribus et calido solis concreta vapore :
 Quò minùs est mirum , si tum sunt plura coorta
 Et majora , novâ tellure atque æthere adulto .

PRINCIPIO, genus alituum , variæque volucres
 Ova relinquebant , exclusæ tempore ²⁴ verno :
 Folliculos ut nunc teretes æstate cicadæ
 Linqunt , sponte suâ victum vitamque petentes.
 Tum tibi terra dedit primùm ²⁵ mortalia sæcla ;
 Multus enim calor atque humor superabat in arvis :
 Hinc ubi quæque loci regio opportuna dabatur ,
 Crescebant uteri terræ radicibus apti :

des fleurs et le gazon briller dans les prairies : ensuite les arbres , animés par une sève abondante , s'empressèrent à l'envi d'élever leurs rameaux dans les airs. De même que les plumes , les poils et la soie sont les premières parties qui naissent aux volatiles et aux quadrupèdes : de même la terre encore nouvelle commença par la production des plantes et des arbrisseaux ; ensuite elle créa toutes les espèces mortelles avec une variété et des combinaisons infinies ; car il est impossible que les animaux soient tombés du ciel , et que de l'abyme salé soient sortis les habitants de la terre. Il faut donc que la terre ait reçu avec raison le nom de *mère* , puisque tout a été tiré de son sein ; et si l'on voit encore aujourd'hui beaucoup d'êtres vivants se former dans la terre à l'aide des pluies et de la chaleur du soleil , est-il surprenant qu'un plus grand nombre d'animaux plus robustes en soient sortis dans le temps où la terre et l'air jouissaient de la vigueur du jeune âge ?

D'ABORD on vit éclore de leurs œufs les volatiles et les oiseaux de toute espèce que la chaleur du printemps mettait en liberté ; telles encore aujourd'hui les cigales pendant l'été quittent d'elles-mêmes leur frêle enveloppe pour se procurer la nourriture qui les soutient : alors la terre produisit la première génération des hommes. Le grand nombre de particules de feu et d'eau que les plaines conservaient , firent croître dans les lieux les plus

Quos ubi tempore maturo patefecerat ætas
 Infantûm , fugiens humorem aurasque petissens ,
 Convertibat ibi Natura foramina terræ ,
 Et succum venis cogebat fundere apertis
 Consimilem lactis ; sicut nunc fœmina quæque
 Cùm peperit , dulci repletur lacte , quòd omnis
 Impetus in mammas convertitur ille alimenti.
 Terra cibum pueris , vestem vapor , herba cubile
 Præbebat , multâ et molli lanugine abundans.

AT novitas mundi nec frigora dura ciebat ,
 Nec nimios æstus , nec magnis viribus auras :
 Omnia enim pariter crescunt , et robora sumunt ;
 Quare etiam atque etiam *maternum* nomen adepta
 Terra tenet meritò , quoniam genus ipsa creavit
 Humanum , atque animal propè certo tempore fudit
 Omne , quod in magnis bacchatur montibu' passim ,
 Aëriasque simul volucres variantibu' formis.

SED , quia finem aliquem pariendi debet habere ,
 Destitit , ut mulier spatio defessa vetusto :
 Mutat enim mundi Naturam totius ætas ,
 Ex alioque alius status excipere omnia debet ,
 Nec manet ulla suî similis res ; omnia migrant ,
 Omnia commutat Natura , et vertere cogit ;

favorables des espèces de matrices attachées à la terre par des racines. Quand l'âge et la maturité eurent ouvert une issue au nouvel embryon, las de l'humidité, et impatient de respirer l'air, la Nature dirigea de ce côté tous les pores de la terre, et fit couler par ces ouvertures un suc de la nature du lait. Ainsi les femmes, après l'enfantement, se remplissent d'un lait pur, parce que la partie la plus succulente des aliments se porte dans les mamelles. La terre fournit aux enfants leur nourriture, la chaleur les dispensa de vêtements, et le duvet des gazons leur tint lieu de lit.

LE monde, dans ce premier âge, ne connaissait ni les froids pénétrants, ni les chaleurs excessives, ni les vents destructeurs. Tous ces fléaux ont eu leur naissance et leurs progrès comme le reste. Je le répète donc; nous avons eu raison de donner à la terre le nom de *mère commune*, puisque c'est elle qui a créé l'homme, qui a produit presque dans le même temps tous les animaux, tant ceux dont la fureur se déchaîne sur les montagnes, que ceux qui traversent les airs sous mille formes diverses.

MAIS, comme la faculté génératrice doit avoir un terme, la terre se reposa, semblable à une femme épuisée par l'âge; car le temps change la face entière du monde. Un nouvel ordre de choses succède nécessairement au premier. Rien ne demeure constamment le même: tout nous atteste les vicissitudes, les révolutions et les trans-

Namque aliud putrescit, et ævo debile languet :
 Porrò aliud concrescit et ²⁶ è contemptibus exit ;
 Sic igitur mundi Naturam totius ætas
 Mutat, et ex alio terram status excipit alter ;
 Quod potuit, nequeat ; possit, quod non tulit ante.

MULTAQUE tunc tellus etiam portenta creare
 Conata est, mirâ facie membrisque coorta :
 (Androgynum inter utrum, nec utrumq; et utrinq; remotum)
 Orba pedum partim, manuum viduata vicissim ;
 Multa sine ore etiam, sine vultu cæca reperta,
 Vincæque membrorum per totum corpus adhæsu,
 Nec facere ut possent quidquam, nec cedere quòquam,
 Nec vitare malum, nec sumere quod foret usus :
 Cætera de genere hoc monstra ac portenta creabat ;
 Nequicquam, quoniam Natura absterruit auctum ;
 Nec potuère cupitum ætatis tangere florem,
 Nec reperire cibum, nec jungi per Veneris res :
 Multa videmus enim rebus concurrere debere,
 Ut propagando possint procudere sæcla ;
 Pabula primùm ut sint, genitalia deinde per artus
 Semina quâ possint membris manare remissis ;
 Fœminaque ut maribus conjungi possit, habendum,
 Mutua queis nectant inter se gaudia, utrisque.

actions continuelles de la Nature. On voit des corps putréfiés et affaiblis par les ans; on en voit d'autres se fortifier et sortir de la fange. Ainsi le temps dénature tout. Ainsi la terre passe sans cesse d'un état à un autre, et perd l'énergie qu'elle avait, pour acquérir des propriétés qui lui manquaient.

LA terre s'efforçait encore, dans le même temps, de produire des animaux d'une figure et d'une structure extraordinaire. On vit l'androgyné, monstre qui, avec la forme des deux sexes, diffère également de l'un et de l'autre. On vit des corps sans pieds, sans mains, sans bouche, sans yeux; d'autres, dont les membres, dans toute leur étendue, étaient liés intimement au tronc: ils ne pouvaient ni agir, ni marcher, ni éviter le péril, ni se procurer leur subsistance. On vit encore d'autres monstres et d'autres prodiges de cette espèce; mais en vain: la Nature ne leur permit pas de s'accroître, de parvenir à la fleur de l'âge, de trouver leur nourriture, et de s'unir par les liens de l'amour; car il faut, pour la propagation des espèces, le concours d'un grand nombre de circonstances: d'abord des aliments; ensuite des germes féconds disséminés dans tous les membres, et des canaux dans lesquels ces germes se rendent de toutes les parties du corps; enfin une telle proportion dans les organes extérieurs, que le mâle et la femelle puissent se joindre par les nœuds d'une volupté mutuelle.

MULTAQUE tum interiisse animantùm sæcla necesse est,
Nec potuisse propagando procudere prolem :
Nam quæcumque vides vesci vitalibus auris,
Aut dolus, aut virtus, aut denique mobilitas est,
Ex ineunte ævo, genus id tutata reservans :
Multaque sunt, nobis ex utilitate sua quæ
Commendata manent tutelæ tradita nostræ.
Principiò genus acre leonum sævaque sæcla
Tutata est virtus, vulpes dolus, et fuga cervos :
At levisomna canum, fido cum pectore, corda,
Et genus omne quod est veterino semine partum,
Lanigeræque simul pecudes, et bucera sæcla,
Omnia sunt hominum tutelæ tradita, Memmî ;
Nam cupidè fugère feras, pacemque secutæ
Sunt, et larga suo sine pabula parta labore ;
Quæ damus utilitatis eorum præmia causâ :
At quis nil horum tribuit Natura, nec ipsa
Sponte suâ possent ut vivere, nec dare nobis
Utilitatem aliquam, quare pateremur eorum,
Præsidio nostro, pasci genus, esseque tutum ?
Scilicet hæc aliis prædæ lucroque jacebant,
Indupedita suis fatalibus omnia vinclis,
Donicum ad interitum genus id Natura redegit.

SED neque centauri fuerunt, neque tempore in ullo
Esse queat duplici naturâ et corpore bino,
Ex alienigenis membris compacta potestas ;

DANS ces premiers siècles plusieurs espèces ont dû périr, sans pouvoir se reproduire et se multiplier : en effet tous les animaux actuellement existants ne se conservent que par la ruse, la force ou la légèreté dont ils ont été doués en naissant, excepté un certain nombre que nous avons pris sous notre protection, à cause de leur utilité. Les lions cruels et les autres bêtes féroces se défendent par la force; les renards, par l'adresse; les cerfs, par la fuite: le chien fidèle et vigilant, les bêtes de somme, la douce brebis, le bœuf laborieux, sont des espèces confiées à notre garde; ils évitaient les bêtes féroces, recherchaient la paix, et voulaient une nourriture abondante, acquise sans danger: nous la leur accordons, comme un salaire des services qu'ils nous rendent. Mais les animaux que la Nature n'avait pas pourvus des qualités nécessaires pour vivre indépendants, ou pour nous être de quelque utilité, pourquoi nous serions-nous chargés de leur nourriture et de leur défense? Enchaînés par le malheur de leur destinée, il fallait qu'ils servissent de proie aux autres animaux jusqu'à ce que la Nature eût entièrement détruit leurs espèces.

MAIS il n'y a jamais eu de Centaures; jamais il n'a pu se former une substance composée de deux natures, de deux corps, de l'assemblage de plusieurs membres hétérogènes. Une combinaison de forces aussi inégales

Hinc illinc par vis ut non sic esse potis sit :
 Id licet hinc quamvis hebeti cognoscere corde.

PRINCIPIO, circùm tribus actis impiger annis
 Floret equus, puer haudquaquam; quin sæpe etiamnum
 Ubra mammaram in somnis lactantia quærit :
 Post ubi equum validæ vires, ætate senectâ,
 Membraque deficiunt fugienti languida vitâ,
 Tum demum pueris, ævo florente, juvenas
 Occipit, et molli vestit lanugine malas :
 Nè fortè ex homine et veterino semine equorum,
 Confieri credas Centauros posse, nec esse
 Aut rapidis canibus succinctas semimarinis
 Corporibus Scyllas, aut cætera de genere horum,
 Inter se quorum discordia membra videmus ;
 Quæ neque florescunt pariter, neque robora sumunt
 Corporibus, neque projiciunt ætate senectâ,
 Nec simili venere ardescunt, nec moribus unis
 Conveniunt, nec sunt eadem jucunda per artus :
 Quippe videre licet pinguescere sæpe cicutâ
 Barbigeras pecudes, homini quæ est acre venenum.

FLAMMA quidem verò cùm corpora fulva leonum
 Tam soleat torrere atque urere, quàm genus omne
 Visceris, in terris quodcunque et sanguinis extet ;
 Quî fieri potuit, triplici cum corpore ut, unâ
 Prima leo, postrema draco, media ipsa chimæra
 Ore foràs acrem eflaret de corpore flammam?

eût été impossible. C'est de quoi l'on peut se convaincre avec la plus légère attention.

D'ABORD un coursier, après avoir atteint sa troisième année, est à la fleur de l'âge. Il n'en est pas de même des enfants : c'est l'âge où ils cherchent encore en songe la mamelle de leur nourrice. Au contraire, quand la vieillesse diminue les forces et l'activité des coursiers, quand leurs membres languissants ne sont plus animés que d'un souffle prêt à s'exhaler, l'adolescence commence alors à fortifier les membres de l'enfant et à couvrir ses joues d'un léger duvet. Comment donc, des semences confondues de l'homme et du cheval, aurait-il pu se former des Centaures, des Scylles entourés de chiens marins, ou d'autres assemblages monstrueux de membres incompatibles, qui parviennent dans des temps différents à la fleur, à la maturité et au déclin de l'âge, qui n'ont pas les mêmes inclinations, ne brûlent pas des mêmes feux, ne se nourrissent pas des mêmes aliments, puisque nous voyons la ciguë qui accroît l'embonpoint des chèvres, être un poison mortel pour l'homme ?

MAIS, puisque la flamme brûle et consume le corps des lions, comme le sang et les viscères de tous les animaux existants, comment a-t-il pu arriver que cette merveilleuse Chimère, avec la tête d'un lion, le corps d'une chèvre et la queue d'un dragon, ait vomi des tourbillons de feu du fond de sa poitrine ?

QUARE etiam tellure novâ cœloque recenti,
Talia qui fingit potuisse animalia gigni,
Nixus in hoc, uno *novitatis* nomine inani,
Multa licet simili ratione effutiat ore;
Aurea tum dicat per terras flumina volgò
Fluxisse, et gemmis florere arbusta suêsse;
Aut hominem tanto membrorum esse impete natum,
Trans maria alta pedum nisus ut ponere posset,
Et manibus totum circùm se vertere cœlum:
Nam quòd multa fuère in terris semina rerum,
Tempore quo primùm tellus animalia fudit;
Nil tamen est signi, mistas potuisse creari
Inter se pecudes, compactaque membra animantùm:
Propterea quia quæ de terris nunc quoque abundant
Herbarum genera, ac fruges, arbustaque læta;
Non tamen inter se possunt complexa creari.
Res sic quæque suo ritu procedit, et omnes
Fœdere Naturæ certo discrimina servant.

ET genus humanum multò fuit illud in arvis
Durius, ut decuit, tellus quod dura creâsset:
Et majoribus, et solidis magis ossibus intùs
Fundatum, et validis aptum per viscera nervis;
Nec facilè ex æstu, nec frigore quod caperetur,
Nec novitate cibi, nec labi corporis ullâ:

SOUTENIR que de pareilles productions étaient possibles dans la nouveauté du ciel et de la terre, sans autre raison que ce mot vague de *nouveauté*, c'est ouvrir la porte à toutes les fables les plus absurdes. On peut dire aussi que les fleuves qui coulaient dans ces temps étaient d'or; que les fleurs des arbres étaient de diamants; que l'homme était né d'une taille et d'une force assez prodigieuses pour franchir d'un seul pas la vaste étendue des mers, et d'un seul mouvement de sa main faire rouler autour de lui la machine entière du ciel. En effet, de ce que la terre contenait une grande quantité de germes divers quand elle engendra les animaux, il n'en faut pas conclure qu'elle ait pu produire des espèces d'une nature aussi opposée, et unir dans un même individu des membres d'animaux différents, puisque les herbes, les moissons et les arbres qu'elle fait croître encore abondamment aujourd'hui, ne peuvent jamais naître réunis. Tous les êtres ont leurs progrès particuliers; ils gardent tous les différences spécifiques que les lois immuables de la Nature ont établies entre eux.

LES hommes de ce temps étaient beaucoup plus vigoureux que ceux d'aujourd'hui; et cela devait être nécessairement, parceque la terre, dont ils étaient les enfants, avait alors toute sa vigueur: la charpente de leurs os était plus vaste, plus solide, et le tissu de leurs nerfs et de leurs viscères plus robuste: ils n'étaient affectés ni par le froid, ni par le chaud, ni par la nouveauté

Multaque per cœlum solis volventia lustra,
 Volgivago vitam tractabant more ferarum :
 Nec robustus erat curvi moderator aratri
 Quisquam, nec scibat ferro molirier arva,
 Nec nova defodere in terram virgulta, nec altis
 Arboribus veteres decidere falcibu' ramos :
 Quod sol atque imbres dederant, quod terra creârat
 Sponte suâ, ²⁷ satis, id placabat pectora donum :
 Glandiferas inter ²⁸ curabant corpora quercus
 Plerumque; et quæ nunc hyberno tempore cernis
 Arbuta pœniceo fieri matura colore,
 Plurima tum tellus etiam majora ferebat :
 Multaque præterea novitas tum florida mundi
 Pabula dia tulit, miseris mortalibus ampla.

AT sedare sitim fluvii fontesque vocabant,
 Ut nunc montibus è magnis decursus aquai
 Claricitat latè sitientia sæcla ferarum.
 Denique noctivagi sylvestria templa tenebant
 Nympharum, quibus exhibant humore fluenta
 Lubrica, proluvie largâ lavere humida saxa,
 Humida saxa super viridi stillantia musco,
 Et partim plano scatere, atque erumpere campo.

des aliments, ni par les attaques de la maladie. On les voyait survivre à la révolution d'un grand nombre de lustres, errants par troupeaux comme les bêtes. Personne ne savait encore parmi eux conduire la pénible charrue; ils ignoraient l'art de dompter les champs avec le fer, de confier de jeunes arbustes au sein de la terre, et de trancher avec la faux les vieux rameaux des grands arbres. Ce que le soleil et la pluie leur donnaient, ce que la terre produisait d'elle-même, suffisait pour appaiser leur faim; ils réparaient leurs forces au milieu des chênes dont le gland les nourrissait; la terre faisait croître en plus grande quantité et d'une grosseur plus considérable les fruits de l'arboisier, que nous voyons pendant l'hiver se colorer en mûrissant de l'éclat de la pourpre. La nouveauté du monde facilitait encore la production d'un grand nombre d'autres aliments délicieux, et plus que suffisant pour les mortels infortunés.

LES fleuves et les fontaines les invitaient à se désaltérer, comme aujourd'hui les torrents qui roulent du haut des monts semblent avertir au loin les bêtes féroces d'y venir appaiser leur soif. La nuit, ils se retiraient dans les bois consacrés depuis aux nymphes, dans ces asyles solitaires d'où sortaient des sources d'eaux vives qui, après avoir baigné les cailloux, retombaient ensuite lentement sur la mousse des rochers pour aller ou jaillir dans les plaines, ou se précipiter à grands flots dans les campagnes.

NECDUM res igni scibant tractare , nec uti
Pellibus , et spoliis corpus vestire ferarum :
Sed nemora atque cavos montes sylvasque colebant ,
Et frutices inter condebant squalida membra ,
Verbera ventorum vitare imbresque coacti.
Nec commune bonum poterant spectare , nec ullis
Moribus inter se scibant , nec legibus uti :
Quod cuique obtulerat prædæ fortuna , ferebat
Sponte suâ , sibi quisque valere et vivere doctus.
Et Venus in sylvis jungebat corpore amanti ;
Conciliabat enim vel mutua quamque cupido ,
Vel violenta viri vis atque impensa libido ,
Vel pretium glandes atque arbuta , vel pira lecta .

ET manuum mirâ freti virtute pedumque ,
Consectabantur sylvestria sæcla ferarum ,
Missilibus saxis et magno pondere clavæ :
Multaque vincebant , vitabant pauca latebris ;
Setigerisque pares suibus , sylvestria membra
Nuda dabant terræ , nocturno tempore capti ,
Circùm se foliis ac frondibus involventes.
Nec plangore diem magno , solemque per agros
Quærebant pavidi , palantes noctis in umbris :
Sed taciti respectabant somnoque sepulti ,

ILS ne savaient pas encore traiter les métaux par le feu ; ils ne connaissaient point l'usage des peaux , ni l'art de se revêtir de la dépouille des bêtes féroces. Les bois, les forêts et les cavités des montagnes étaient leur demeure ordinaire : forcés de chercher un asyle contre les pluies et la fureur des vents , ils allaient se blottir parmi les brossailles. Incapables de s'occuper du bien commun, ils n'avaient institué entre eux ni lois ni rapports moraux. Chacun s'emparait du premier butin que lui offrait le hasard. La Nature ne leur avait appris à vivre et à se conserver que pour eux-mêmes. C'était au milieu des bois que l'amour unissait les amants. Ses plaisirs étaient , ou la récompense d'une ardeur mutuelle , ou la proie de la violence et d'un appétit brutal , ou enfin le prix de quelque présent , comme du gland , des pommes sauvages et des poires choisies.

POURVUS de deux mains robustes et de deux pieds agiles, ils faisaient la guerre aux animaux sauvages, leur lançaient de loin des pierres, les attaquaient de près avec de pesantes massues, en massacraient un grand nombre, s'enfuyaient dans leurs retraites à l'approche de quelques autres. Quand la nuit les surprenait, ils étendaient à terre leurs membres nus, comme les sangliers couverts de soies, et s'enveloppaient de feuilles et de brossailles. On ne les voyait point, saisis de crainte, errer au milieu des ténèbres, et chercher avec des cris lugubres le soleil dans

Dum roseâ face sol inferret lumina cœlo :
 A parvis quod enim consuêrant cernere semper
 Alterno tenebras et lucem tempore gigni ,
 Non erat ut fieri posset, mirarier unquam ,
 Nec diffidere , nè terras æterna teneret
 Nox, in perpetuum detracto lumine solis.

SED magis illud erat curæ, quòd sæcla ferarum
 Infestam miseris faciebant sæpe quietem ;
 Ejectique domo fugiebant saxea tecta
 Setigeri suis adventu validique leonis ,
 Atque intempestâ cedebant nocte paventes
 Hospitibus sævis instrata cubilia fronde.

NEC nimiò tum plus, quàm nunc, mortalia sæcla
 Dulcia linquebant labentis lumina vitæ :
 Unus enim tum quisque magis deprensus eorum
 Pabula viva feris præbebat dentibus haustus ;
 Et nemora ac montes gemitu silvasque replebat,
 Viva videns vivo sepeliri viscera busto.
 At quos effugium servârat, corpore adeço ,
 Posterius tremulas super ulcera tetra tenentes
 Palmas, horriferis accibant vocibus orcum,
 Donicum eos vitâ privârunt vermina sæva ,
 Expertes opis, ignaros quid volnera vellent.
 At non multa virûm sub signis millia ducta

les plaines : mais ils attendaient en silence dans les bras du sommeil, que cet astre, reparaissant sur l'horizon, éclairât de nouveau le ciel de ses feux. Accoutumés dès l'enfance à la succession alternative du jour et de la nuit, ce n'était plus une merveille pour eux ; ils ne craignaient point qu'une nuit éternelle régnât sur la terre, et leur dérobât pour toujours la lumière du soleil.

LEUR plus grande inquiétude était causée par les bêtes sauvages, dont les incursions troublaient leur sommeil, et le leur rendait souvent funeste. Chassés de leur demeure, ils se réfugiaient dans les antres à l'approche d'un énorme sanglier ou d'un lion furieux ; et, glacés d'effroi, ils cédaient, au milieu de la nuit, à ces cruels hôtes leurs lits et leurs feuillages.

AU RESTE la mort ne moissonnait guère plus de têtes dans ces premiers siècles qu'elle n'en moissonne aujourd'hui. Il est vrai qu'un plus grand nombre d'entre eux, surpris et déchirés par les bêtes féroces, leur donnaient un repas vivant, et remplissaient de leurs cris aigus les bois et les montagnes, tandis que leurs membres palpitants s'ensevelissaient l'un après l'autre dans un sépulcre animé. Il est vrai que les malheureux, que la fuite avait sauvés le corps à demi rongé, appliquaient leurs mains tremblantes sur les morsures venimeuses, appelant la mort à grands cris, jusqu'à ce que dénués de secours, ignorant la façon de guérir leurs plaies, ils fussent dé-

Una dies dabat exitio , nec turbida ponti
Æquora lædebant naves ad saxa virosque ;
Sed temerè , incassum mare fluctibu' sæpe coortis
Sævibat , leviterque minas ponebat inanes :
Nec poterat quemquam placidi pellacia ponti
Subdola pellicere in fraudem ridentibus undis.
Improba navigii ratio tum cæca jacebat.
Tum penuria deinde cibi languentia letho
Membra dabat : contrà nunc rerum copia mersat.
Illi imprudentes ipsi sibi sæpe venenum
Vergebant : nunc dant aliis solertiùs ipsi.

INDE casas postquam ac pelles ignemque parârunt ,
Et mulier conjuncta viro concessit in unum ;
Castaque privatæ veneris connubia læta
Cognita sunt , prolemque ex se vidère creatam :
Tum genus humanum primùm mollescere cœpit ;
Ignis enim curavit , ut alsia corpora frigus
Non ita jam possent cœli sub tegmine ferre ;
Et Venus imminuit vires , puerique parentùm
Blanditiis facilè ingenium fregère superbum.
Tunc et amicitiam cœperunt jungere , habentes
Finitima inter se , nec lædere nec violare ;
Et pueros commendârunt , muliebreque sæclum ;
Vocibus et gestu cùm balbè significarent ,

livrés de la vie par les vers cruels auxquels ils servaient de pâture. Mais on ne voyait pas des milliers de guerriers, réunis sous des drapeaux différents, périr en un seul jour, ni la mer orageuse broyer contre les écueils navires et passagers. En vain l'océan soulevait ses flots irrités; en vain il applanissait son onde menaçante. La surface riante de ses eaux tranquilles était un appât incapable d'attirer les hommes dans le piège. L'art destructeur de la navigation était encore ignoré. C'était alors la disette des vivres qui donnait la mort; c'est l'abondance qui nous tue aujourd'hui. On s'empoisonnait par ignorance; nous nous empoisonnons à force d'art.

ENFIN, lorsqu'on eut connu l'usage des cabanes, de la dépouille des bêtes et du feu; lorsque la femme se fut retirée à part avec l'époux qui s'était joint à elle; lorsque les plaisirs de l'amour eurent été restreints aux douceurs d'un chaste hymen, et que les parents virent autour d'eux une famille qui faisait partie d'eux-mêmes, l'espèce humaine commença dès-lors à s'amollir. Le feu rendit les corps plus sensibles au froid. La voûte des cieux ne fut plus un toit suffisant. L'usage trop fréquent des plaisirs de l'amour énerva les forces. Les tendres caresses des enfants adoucirent sans peine le naturel farouche des pères. Alors ceux dont les habitations se touchaient commencèrent à former entre eux des liaisons, convinrent de s'abstenir de l'injustice et de la violence, de protéger réciproquement les femmes et les

Imbecillorum esse æquum miserarier omnium.
Non tamen omnimodis poterat concordia gigni ;
Sed bona magnaque pars servabant fœdera casti :
Aut genus humanum jam tum foret omne peremptum ,
Nec potuisset adhuc perducere sæcla propago.

AT varios linguæ sonitus Natura subegit
Mittere , et utilitas expressit nomina rerum ;
Non aliâ longè ratione , atque ipsa videtur
Protrahere ad gestum pueros infantia linguæ ;
Cùm facit , ut digito , quæ sint præsentia , monstrent :
Sentit enim vim quisque suam , quam possit abuti :
Cornua nata priùs vitulo quàm frontibus extent ,
Illis iratus petit , atque infensus inurget.
At catuli pantherarum scymnique leonum
Unguibus ac pedibus jam tum morsuque repugnant ,
Vixdum cùm ipsis sunt dentes unguesque creati :
Alituum porro genus alis omne videmus
Fidere , et à pennis tremulum petere auxiliatum.

PROINDE putare aliquem tum nomina distribuisse
Rebus , et inde homines didicisse vocabula prima ,
Desipere est : nam , cur hic posset cuncta notare
Vocibus , et varios sonitus emittere linguæ ,
Tempore eodem alii facere id non quisse putentur ?

enfants, fesant entendre des-lors même, par leurs gestes et leurs sons inarticulés, que la pitié est une justice due à la faiblesse. Cependant cet accord ne pouvait pas être général : mais le plus grand nombre, et les plus raisonnables, observèrent fidèlement les lois établies. Sans cela le genre humain aurait été entièrement détruit, et n'aurait pu se propager de race en race jusqu'à nos jours.

LA Nature apprit ensuite aux hommes à varier les inflexions de leurs voix, et le besoin assigna des noms à chaque chose. Ainsi l'impuissance de se faire entendre par des bégaiements inarticulés, force les enfants à recourir aux gestes, en indiquant du doigt les objets présents ; car chacun a la conscience des facultés dont il peut faire usage. Le taureau furieux menace et frappe déjà de la corne avant qu'elles commencent à poindre sur son jeune front. Les cruels nourrissons de la panthère et de la lionne se défendent avec leurs griffes, leur pieds et leurs dents, avant même d'en avoir. Enfin nous voyons tous les petits des oiseaux se confier à leurs ailes naissantes, et s'aider dans les airs d'un vol chancelant.

PENSER qu'alors un seul homme imposa des noms aux objets, et que les autres hommes apprirent de lui les premiers mots, c'est le comble de la folie ; car, s'il a pu désigner chaque chose par des termes, et produire les divers sons du langage, d'autres ne pouvaient-ils pas faire la même chose en même temps que lui ?

PRÆTEREA, si non alii quoque vocibus usi
 Inter se fuerant; unde insita notities est
 Utilitatis, et unde data est huic prima potestas,
 Quid vellet facere ut scirent animoque viderent?
 Cogere item plures unus, victosque domare
 Non poterat, rerum ut perdiscere nomina vellent;
 Nec ratione docere ullâ, suadereque surdis,
 Quid facto esset opus: faciles neque enim paterentur;
 Nec ratione ullâ sibi ferrent ampliùs aures
 Vocis inauditos sonitus obtundere frustra.

POSTREMO, quid in hâc mirabile tantoperè est re,
 Si genus humanum, cui vox et lingua vigeret,
 Pro vario sensu, varias res voce notaret,
 Cùm pecudes mutæ, cùm denique sæcla ferarum
 Dissimiles soleant voces variasque ciere,
 Cùm metus aut dolor est, et cùm jam gaudia gliscunt?
 Quippe etenim id licet è rebus cognoscere apertis.

INRITATA canum cùm primùm magna Molossùm
 Mollia ricta fremunt, duros nudantia dentes,
 Longè alio sonitu rabie districta minantur,
 Et cùm jam latrant, et vocibus omnia complent:
 At catulos blandè cùm lingua lambere tentant,
 Aut ubi eos jactant pedibus, morsuque petentes,
 Suspensis teneros imitantur dentibus haustus;
 Longè alio pacto gannitu vocis adulant,

D'AILLEURS, si les autres hommes n'avaient pas encore fait l'usage de paroles entre eux, comment en connaissait-on l'utilité? comment ce premier inventeur a-t-il pu faire entendre et adopter son projet? Un seul homme ne pouvait pas réduire par la force une multitude entière, et la contraindre à apprendre sa nomenclature: d'ailleurs, comment leur donner des leçons? ils ne s'y seraient jamais prêtés; ils n'auraient pas souffert qu'on leur fatiguât en vain les oreilles d'un bruit inintelligible.

ENFIN est-il donc si surprenant qu'avec une voix et une langue les hommes, suivant qu'ils étaient affectés des différents objets, les aient désignés par des paroles, quand nous voyons les animaux domestiques et les bêtes féroces elles-mêmes faire entendre des sons différents, selon que la crainte, la douleur ou la joie se succèdent dans leurs ames? C'est ce que l'expérience nous montre clairement.

QUAND l'énorme chienne des Molosses, dans le premier accès de sa fureur, montre sous ses lèvres mobiles et retirées deux redoutables rangées de dents, le son menaçant de sa voix diffère de celui qu'on entend lorsqu'elle fait retentir tous les lieux d'alentour de ses longs aboiements. Mais, quand elle façonne de sa langue caressante les jeunes membres de ses petits; quand elle les foule mollement aux pieds, les agace par des morsures innocentes, les happe doucement et sans appuyer la dent,

Et cùm deserti haubantur in ædibus, aut cùm
Plorantes fugiunt summisso corpore plagas.

DENIQUE non hinnitus item differre videtur,
Inter equas ubi equus, florenti ætate, juvenis
Pinnigeri sævit calcaribus ictus amoris,
Et fremitum patulis sub naribus edit ad arma;
At cùm sis aliàs concussis artibus hinnit?

POSTREMO genus alituum, variæque volucres,
Accipitres atque ossifragæ, mergique marinis
Fluctibus in salsis victum vitamque petentes,
Longè alias alio jaciunt in tempore voces,
Et cùm de victu certant prædaque repugnant.

ET partim mutant cum tempestatibus unà
Raucisonos cantus; cornicum ut sæcla vetusta
Corvorumque greges, ubi aquam dicuntur et imbres
Poscere, et interdum ventos aurasque vocare.
Ergo, si varii sensus animalia cogunt,
Muta tamen cùm sint, varias emittere voces;
Quantò mortales magis æquum est tum potuisse
Dissimiles aliâ atque aliâ res voce notare?

ILLUD in his rebus tacitus nè fortè requiras,
Fulmen detulit in terras mortalibus ignem
Primitus; inde omnis flammaram diditur ardor:

le tendre murmure de sa voix maternelle ne ressemble ni aux hurlements plaintifs par lesquels elle déplore sa solitude, ni aux accents douloureux avec lesquels elle fuit en rampant le châtement qui la menace.

LE jeune coursier fait-il entendre le même hennissement, lorsque animé par les aiguillons de l'amour il bondit furieux au milieu des juments, et lorsque ses larges narines frémissent au bruit des armes, ou lorsqu'une autre émotion agite ses membres ?

ENFIN les volatiles, les oiseaux de toute espèce, l'épervier, l'orfraie, le plongeon qui cherche sa nourriture au fond de la mer, varient tous leurs cris selon les circonstances, sur-tout quand ils disputent leur subsistance ou qu'ils défendent leur proie.

IL y en a même dont la voix rauque change avec les saisons. Telles sont les corneilles vivaces, et ces troupes de corbeaux dont les croassements annoncent et appellent (suivant l'opinion commune) les vents, la pluie et les orages. Si donc les différentes sensations des animaux leur font préférer des sons différents, tout muets qu'ils sont, combien n'est-il pas plus naturel que l'homme ait pu désigner les divers objets par des sons particuliers ?

MAINTENANT, ô Memmius, pour prévenir une question que vous me faites peut-être intérieurement, sachez que c'est la foudre qui a apporté le feu sur la terre; qu'elle

Multa videmus enim cœlestibus incita flammis
Fulgere, cùm cœli donavit plaga vapores;
Et ramosa tamen cùm ventis ²⁹ pulsa vacillans
Æstuat in ramos incumbens arboris arbor,
Exprimitur validis extritus viribus ignis,
Et micat interdum flammaï fervidus ardor,
Mutua dum inter se rami stirpesque teruntur:
Quorum utrumque dedisse potest mortalibus ignem.

INDE cibum coquere ac flammæ mollire vapore
Sol docuit, quoniam mitescere multa videbant
Verberibus radiorum atque æstu victa per agros;
Inque dies magis hi victum vitamque priorem
Commutare novis monstrabant rebus et igni,
Ingenio qui præstabant et corde vigeabant.

CONDERE cœperunt urbes arcemque locare
Præsidium reges ipsi sibi perfugiumque;
Et pecudes et agros divisere, atque dedere
Pro facie cujusque et viribus ingenioque:
Nam facies multùm valuit, viresque vigeabant.
Posteriùs res inventa est, aurumque repertum,
Quod facilè et validis et pulchris demisit honorem:
Divitioris enim sectam plerumque sequuntur,
Quamlibet et fortes et pulchro corpore creti.

est le foyer primitif de toutes les flammes dont nous jouissons. Ne voyons-nous pas encore aujourd'hui un grand nombre de corps embrasés par les feux célestes, quand l'air orageux lance ses flammes sur la terre ? Cependant, comme on voit souvent un arbre touffu, agité par les vents, s'échauffer en heurtant les branches d'un autre arbre, au point que la collision, devenant plus forte, en exprime des étincelles, et fait quelquefois briller des feux ardents au milieu de ce frottement mutuel des rameaux, on peut assigner au feu ces deux origines.

ENSUITE les premiers hommes, voyant les rayons du soleil adoucir et mûrir toutes les productions terrestres, essayèrent de cuire et d'amollir leurs aliments par l'action de la flamme. Et ceux dont le génie était plus inventif et l'esprit plus pénétrant, introduisaient tous les jours, par le moyen du feu, de nouveaux changements dans la nourriture et l'ancienne manière de vivre.

ALORS les rois commencèrent à bâtir des villes et à construire des forteresses pour y trouver leur défense et leur asyle; ce furent eux qui réglèrent le partage des troupeaux et des terres, à proportion de la beauté, de la force du corps et des qualités de l'esprit: car ces avantages naturels étaient les premières distinctions. On imagina ensuite la richesse; on découvrit l'or, qui ôta sans peine à la force et à la beauté leur prééminence: car là force et la beauté vont d'elles-mêmes grossir la cour des riches.

QUOD si quis verâ vitam ratione gubernet ,
 Divitiæ grandes homini sunt , vivere parcè
 Æquo animo : neque enim est unquam penuria parvi ,
 At claros se homines voluère esse atque potentes ,
 Ut fundamento stabili fortuna maneret ,
 Et placidam possent opulenti degere vitam :
 Nequicquam , quoniam ad summum succedere honorem
 Certantes , iter infestum fecère viaï ,
 Et tamen è summo quasi fulmen dejicit ictos
 Invidia interdum contemptim in Tartara tetra ;
 Ut satiùs multò jam sit parere quietum ,
 Quàm regere imperio res velle , et regna tenere :
 Proinde sine incassum defessi sanguine sudent ,
 Angustum per iter luctantes ambitionis ;
 Invidiâ quoniam , ceu fulmine , summa vaporant
 Plerumque , et quæ sunt aliis magis edita cunque :
 Quandoquidem sapiunt alieno ex ore , petuntque
 Res ex auditis potiùs , quàm sensibus ipsis :
 Nec magis id nunc est , nec erit mox , quàm fuit ante .

ERGO , regibus occisis , subversa jacebat
 Pristina majestas soliorum et scepra superba ;
 Et capitis summi præclarum insigne , cruentum ,
 Sub pedibus volgi , magnum lugebat honorem :
 Nam cupidè conculcatur nimis ante metutum .
 Res itaque ad summam fæcem turbasque redibat ,
 Imperium sibi cùm ac summatum quisque petebat :

Si l'on se conduisait par les conseils de la raison, la suprême richesse serait la modération et l'égalité d'ame; car on ne manque jamais quand on desire peu. Mais les hommes ont voulu se rendre puissants et illustres pour établir leur fortune sur des fondements solides, et mener ainsi une vie tranquille au sein de l'opulence. Vains efforts! le concours de ceux qui aspirent à la grandeur en a rendu la route périlleuse; et s'ils arrivent au faite, l'envie, comme la foudre, les précipite souvent dans les horreurs d'une mort humiliante. Ne vaut-il donc pas mieux obéir tranquillement, que d'ambitionner le trône et la souveraine autorité? Laissez-les, ces malheureux, s'épuiser, se souiller de sang et de sueur, se débattre sur l'étroit sentier des honneurs: laissez-les, puisqu'ils ne voient pas que l'envie, semblable à la foudre, ramasse tous ses feux sur les lieux les plus élevés; puisqu'ils ne jugent que sur l'autorité d'autrui, et ne desirent que sur parole, sans consulter leurs propres sens. Ce que les hommes sont aujourd'hui, ils le seront encore; ils l'ont toujours été.

AINSI, après le meurtre des rois, les débris des trônes et des sceptres demeuraient confondus dans la poussière, sans respect pour leur ancienne majesté; et ces ornements superbes de la tête des princes, foulés aux pieds des peuples et souillés de sang, paraissaient regretter leur ancienne place: car on écrase avec joie ce qu'on a adoré avec crainte. L'autorité retourna donc alors au peuple

Inde magistratum partim docuère creare,
Juraque constituere, ut vellent legibus uti;
Nam genus humanum defessum vi colere ævum,
Ex inimicitiis languebat; quò magis ipsum
Sponte suâ cecidit sub leges arctaque jura;
Acriùs ex ira quòd enim se quisque parabat
Ulcisci, quàm nunc concessum est legibus æquis,
Hanc ob rem est homines pertæsum vi colere ævum;
Unde metus maculat pœnarum præmia vitæ;
Circumretit enim vis atque injuria quemque,
Atque, unde exorta est, ad eum plerumque revertit;
Nec facile est placidam ac pacatam degere vitam,
Qui violat factis communia fœdera pacis;
Etsi fallit enim divûm genus humanumque,
Perpetuò tamen id fore clam diffidere debet;
Quippe ubi se multi per somnia sæpe loquentes,
Aut morbo delirantes procrâxe ferantur,
Et celata diu in medium peccata dedisse.

NUNC quæ causa deûm per magnas numina gentes
Pervolgârit, et ararum compleverit urbes,
Suscipiendaque curârit solennia sacra,
Quæ nunc in magnis florent sacra rebu' locisque;
Unde etiam nunc est mortalibus insitus horror,

et à la multitude. Comme chacun voulait commander et s'ériger en souverain, on choisit parmi eux un certain nombre de magistrats; on institua des lois auxquelles on se soumit volontairement : car les hommes, las de vivre sous l'empire de la violence, épuisés d'ailleurs par les inimitiés particulières, eurent moins de peine à recevoir le frein des lois et de la justice; et comme le ressentiment portait la vengeance plus loin que les lois ne le permettent aujourd'hui, ils s'ennuyèrent de cet état de violence et d'anarchie. Delà cette crainte d'être puni, qui empoisonne tous les plaisirs de la vie. L'homme injuste et violent s'enlace lui-même dans ses propres filets : l'iniquité retombe presque toujours sur son auteur; et il n'y a plus de paix ni de tranquillité pour celui qui a violé le pacte social. Quand même il se serait caché aux dieux et aux hommes, il doit être dans des alarmes continuelles que son délit ne soit découvert; car on dit qu'il s'est trouvé bien des gens qui, en songe ou dans le délire de la maladie, se sont souvent accusés eux-mêmes, et ont révélé des crimes qui avaient été tenus secrets pendant long-temps.

MAINTENANT quelle cause a répandu chez tous les peuples de la terre la croyance de l'existence des dieux, a rempli les villes d'autels, a institué les cérémonies religieuses, ces pompes augustes, par-tout en usage aujourd'hui, et qui précèdent toutes les entreprises importantes? Quelle est aussi l'origine de ces sombres terreurs

Qui delubra deûm nova toto suscitât orbi
Terrarum, et festis cogit celebrare diebus,
Non ita difficile est rationem reddere verbis.

QUIPPE etenim jam tum divûm, mortalia sæcla,
Egregias animo facies vigilante videbant,
Et magis in somnis mirando corporis auctu:
His igitur sensum tribuebant, propterea quòd
Membra movere videbantur, vocesque superbas
Mittere, pro facie præclara et viribus amplis.

ÆTERNAMQUE dabant vitam, quia semper eorum
Suppeditabatur facies, et forma manebat
(Et manet omninò), et quòd tantis viribus auctos
Non temerè ullâ vi convinci posse putabant,
Fortunisque ideo longè præstare putabant,
Quòd mortis timor haud quemquam vexaret eorum,
Et simul in somnis quia multa et mira videbant
Efficere, et nullum capere ipsos inde laborem.

PRÆTEREA cœli rationes, ordine certo,
Et varia annorum cernebant tempora verti;
Nec poterant, quibus id fieret, cognoscere causas:

dont les mortels sont pénétrés , qui tous les jours leur font ériger aux dieux de nouveaux temples sur toute la face de la terre , et célébrer des fêtes en l'honneur des immortels ? Il n'est pas difficile de rendre raison de ces opinions et de ces usages superstitieux.

C'EST que les hommes , dès ces premiers temps , voyaient , même en veillant , des simulacres surnaturels que l'illusion du sommeil exagérait encore à leur imagination. Ils leur attribuaient du sentiment , parcequ'ils paraissaient mouvoir leurs membres , et parler d'un ton impérieux , proportionné à leur port majestueux et à leurs forces démesurées.

ILS les supposaient immortels , parceque (comme la beauté des dieux est inaltérable) ces phantômes célestes se présentaient toujours à eux sous les mêmes traits ; et parcequ'avec des forces aussi grandes , on ne croyait pas qu'aucune action destructive pût jamais triompher d'eux. On ne doutait pas non plus qu'ils ne fussent parfaitement heureux , parceque la crainte de la mort ne leur inspirait aucune alarme , et parcequ'on leur voyait en songe opérer un grand nombre de merveilles , sans aucune fatigue de leur part.

D'UN autre côté , en remarquant l'ordre constant et régulier du ciel , et le retour périodique des saisons , sans pouvoir pénétrer les causes de ces phénomènes , on n'avait d'autre ressource que d'attribuer tous ces effets

Ergo perfugium sibi habebant omnia divis
Tradere, et illorum nutu facere omnia flecti.

I N cœloque deûm sedes et templa locârunt,
Per cœlum volvi quia sol et luna videntur,
Luna, dies et nox, et noctis signa severa,
Noctivagæque faces cœli flammæque volantes,
Nubila, ros, imbres, nix, venti, fulmina, grando,
Et rapidi fremitus, et murmura magna minarum.

O genus infelix humanum, talia divis
Cùm tribuit facta, atque iras adjunxit acerbis!
Quantos tum gemitus ipsi sibi, quantaque nobis
Volnera, quas lacrymas peperere minoribus nostris!

N E C pietas ulla est velatum sæpe videri
Vertier ad lapidem, atque omnes accedere ad aras,
Nec procumbere humi prostratum, et pandere palmas
Ante deûm delubra, nec aras sanguine multo
Spargere quadrupedum, nec votis nectere vota;
Sed magè pacatâ posse omnia mente tueri:
Nam cùm suspicimus magni cœlestia mundi
Templa super, stellisque micantibus æthera fixum,
Et venit in mentem solis lunæque viarum;
Tunc aliis oppressa malis in pectore cura

aux dieux , et d'en faire les arbitres souverains de la nature , et les dispensateurs de tous les événements.

LA demeure et le palais des immortels furent placés dans les cieus , parceque c'est là que le soleil et la lune paraissent faire leur révolution ; c'est de là que nous viennent le jour et la nuit , et les flambeaux errants qui brillent dans les ténèbres , les feux volants , les nuages , la rosée , les pluies , la neige , les vents , la foudre , la grêle et le tonnerre rapide dont les longs murmures semblent annoncer la vengeance des dieux.

HOMMES infortunés , d'avoir attribué tous ces effets à la divinité , et de l'avoir armée d'un courroux inflexible ! Que de gémissements il leur en a dès-lors coûté ! que de plaies ils nous ont faites ! quelle source de larmes ils ont ouverte à nos descendants !

LA piété ne consiste pas à se tourner souvent la tête voilée devant une pierre , à fréquenter tous les temples , à se prosterner contre terre , à élever ses mains vers les statues des dieux , à inonder les autels du sang des animaux et à entasser vœux sur vœux ; mais bien plutôt à regarder tous les événements d'un œil tranquille. En effet , quand on contemple au dessus de sa tête ces immenses voûtes du monde et ce firmament parsemé d'étoiles ; quand on réfléchit sur le cours réglé du soleil et de la lune , alors une inquiétude que les autres maux de la vie

Illa quoque expergefactum caput erigere in fit,
 Ecquæ fortè deûm nobis immensa potestas
 Sit, vario motu quæ candida sidera verset;
 Tentat enim dubiam mentem rationis egestas,
 Ecquænam fuerit mundi genitalis origo,
 Et simul ecquæ sit finis, quoad mœnia mundi
 Hunc tanti motus possint perferre laborem;
 An divinitùs æternâ donata salute,
 Perpetuò possiñt ævi labentia tractu,
 Immensi validas ævi contemnere vires.

PRÆTEREA cui non animus formidine divûm
 Contrahitur? cui non conrepunt membra pavore,
 Fulminis horribili cùm plagâ torrida tellus
 Contremit, et magnum percurreunt murmura cœlum?
 Non populi gentesque tremunt? regesque superbi
 Conripiunt divûm percussi membra timore,
 Nè quod ob admissum fœdè dictumve superbè,
 Pœnarum grave sit solvendi tempus adactum?
 Summa etiam cùm vis violenti per mare venti
 Induperatorem classis super æquora verrit,
 Cum validis pariter legionibus atque elephantis,
 Non divûm pacem votis adit, ac prece quæsit
 Ventorum pavidus paces animasque secundas?
 Nequicquam; quoniam violento turbine sæpe
 Conreptus nihilo fertur minùs ad vada lethi:
 Usque adeo res humanas^{3o} vis abdita quædam

semblaient avoir étouffée, se réveille tout-à-coup au fond des cœurs : on se demande s'il n'y aurait pas quelque divinité toute-puissante qui mût à son gré ces globes éclatants. L'ignorance des causes rend l'esprit perplexe et vacillant. On recherche si le monde a eu une origine, s'il doit avoir une fin ; jusqu'à quand il pourra supporter la fatigue continuelle d'un mouvement journalier, ou si, marqué par les dieux du sceau de l'immortalité, il pourra, pendant une infinité de siècles, braver les efforts puissants d'une éternelle durée.

MAIS, outre cela, quel est l'homme dont le cœur ne soit pénétré de la crainte des dieux, et dont les membres glacés d'effroi ne se traînent, pour ainsi dire, en rampant, lorsque la terre embrâsée tremble sous les coups redoublés de la foudre, lorsqu'un murmure épouvantable parcourt tout le firmament ? Les peuples et les nations ne sont-ils pas consternés ? et le superbe despote frappé de crainte, n'embrasse-t-il pas étroitement les statues de ses dieux, tremblant que le moment redoutable ne soit arrivé d'expier toutes ses actions criminelles, tous ses ordres tyranniques ? Et quand les vents impétueux, déchaînés sur les flots, balaient devant eux le commandant de la flotte avec ses légions et ses éléphants, ne tâche-t-il pas d'apaiser la divinité par ses vœux, et d'obtenir à force de prières des vents plus favorables ? mais en vain. Emporté par un tourbillon violent,

Obterit , et pulchros fascēs sævāsque secures
 Proculcare , ac ludibrio sibi habere videtur.
 Denique sub pedibus tellus cùm tota vacillat ,
 Concussæque cadunt urbes , dubiæque minantur ,
 Quid mirum si se temnunt mortalia sæcla ,
 Atque potestates magnas , mirasque relinquunt
 In rebus vires divùm , quæ cuncta gubernent ?

QUOD superest , æs atque aurum ferrumque repertum est,
 Et simul argenti pondus plumbique potestas ,
 Ignis ubi ingentes sylvas ardore cremârat ,
 Montibus in magnis , seu cœli fulmine misso ;
 Sive quòd inter se bellum sylvestre gerentes ,
 Hostibus intulerant ignem , formidinis ergò ;
 Sive quòd , inducti terræ bonitate , volebant
 Pandere agros pingues , et pascua reddere rura ;
 Sive feras interficere , et ditescere prædâ :
 Nam foveâ atque igni priùs est venarier ortum ,
 Quàm sepire plagis saltum canibusque ciere :
 Quidquid id est , quâcunque è causâ flammeus ardor
 Horribili sonitu sylvas exederat altis
 Ab radicibus , et terram percoxerat igni ;
 Manabat venis ferventibus , in loca terræ
 Concava conveniens , argenti rivus et auri ,
 Æris item et plumbi ; quæ cùm concreta videbant
 Posterius claro in terris splendere colore ,
 Tollebant nitido capti lævique lepore ;

il n'en trouve pas moins la mort au milieu des écueils : tant il est vrai qu'une force secrète paraît se jouer des événements humains, et se plaire à fouler aux pieds la hache et les faisceaux ! Enfin, quand la terre entière vacille sous nos pieds, quand les villes ébranlées s'écroulent ou menacent ruine, est-il surprenant que l'homme, plein de mépris pour sa faiblesse, reconnaisse une puissance supérieure, une force surnaturelle et divine qui règle à son gré l'univers ?

AU RESTE, l'or et l'argent, l'airain, le fer et le plomb ont été découverts quand le feu eut consumé de vastes forêts sur les montagnes ; soit par la chute de la foudre ; soit que les hommes, en combattant dans les bois, employassent la flamme pour effrayer leurs ennemis ; soit qu'engagés par la bonté du sol ils voulussent convertir les forêts en terres labourables ou en prairies ; soit enfin pour détruire plus facilement les bêtes féroces et s'enrichir de leurs dépouilles : car on se servait pour la chasse de fossés et de feux, avant d'entourer les bois de filets, et de les battre avec une meute. Quoi qu'il en soit, quelle qu'ait été la cause de l'incendie, quand la flamme pétillante eut dévoré les forêts jusqu'à la racine et cuit la terre par son ardeur, des ruisseaux d'or et d'argent, d'airain et de plomb, après avoir coulé dans les veines brûlantes du globe, se rassemblèrent dans les cavités, et, s'y étant durcis et consolidés, on les vit briller ensuite

Et simili formata videbant esse figurâ ,
Atque lacunarum fuerant vestigia cuique ;
Tum penetrabat eos posse hæc liquefacta calore ,
Quamlibet in formam et faciem decurrere rerum ,
Et prorsum quamvis in acuta ac tenuia posse
Mucronum duci fastigia procudendo ,
Ut sibi tela parent sylvasque excidere possint ,
Materiem lævare , dolare , ac radere tigna ,
Et terebrare etiam , ac pertundere , perque forare :
Nec minùs argento facere hæc auroque parabant ,
Quam validi primùm violentis viribus æris ;
Nequicquam , quoniam cedebat victa potestas ,
Nec poterat pariter durum sufferre laborem :
Nam fuit in pretio magis æs , aurumque jacebat
Propter inutilitatem , hebeti mucrone retusum ;
Nunc jacet æs , aurum in summum successit honorem.
Sic volvenda ætas commutat tempora rerum ;
Quod fuit in pretio , fit nullo denique honore ;
Porro aliud succedit et è contemptibus exit ,
Inque dies magis appetitur , floretque repertum
Laudibus , et miro est mortales inter honore.

NUNC tibi quo pacto ferri natura reperta
Sit , facilè est ipsum per te cognoscere , Memmi.
Arma antiqua manus , ungues dentesque fuerunt ,
Et lapides , et item sylvarum fragmina rami ,

au sein de la terre, et on les recueillit avec soin à cause de leur éclat et de leur beauté. On remarqua qu'ils avaient la même forme que les cavités d'où on les tirait, ce qui fit conjecturer qu'on pouvait, en les fondant au feu, leur faire prendre toutes les formes et les figures possibles, et en les frappant, les étendre, les amincir, et les armer même d'une pointe aiguë : on vit qu'alors ils étaient propres à faire des armes, à couper des forêts, à polir et à façonner les matériaux, à équarrir les poutres, à percer, à excaver, à creuser. On voulut d'abord employer l'or et l'argent aux mêmes usages que l'airain ; mais on ne put y réussir : ces deux métaux n'avaient pas assez de consistance, et ne pouvaient résister à la fatigue. Aussi l'airain fut-il préféré dans ces premiers temps, et l'or, dont la pointe s'émoissait trop facilement, fut négligé comme un métal inutile. Aujourd'hui c'est l'airain qu'on dédaigne, et l'or s'est emparé de toute la considération. Ainsi la révolution des siècles change le sort de tous les êtres. On méprise ce qu'on estimait : on attache de la valeur à ce qu'on dédaignait ; on le desire de plus en plus ; il devient l'objet de tous les éloges ; il tient le premier rang parmi les humains.

Vous êtes maintenant à portée de deviner par vous-même comment on découvrit l'usage du fer. Les premières armes étaient les ongles, les mains, les dents, les pierres et les branches d'arbres ; ensuite la flamme et

Et flammæ atque ignes, postquam sunt cognita primùm:
 Posterius ferri vis est ærisque reperta;
 Et prior æris erât quàm ferri cognitus usus;
 Quò facilis magis est natura, et copia major.
 Ære solum terræ tractabant, æreque belli
 Miscebant fluctus, et volnera vasta serebant,
 Et pecus atque agros adimebant; nam facile ollis
 Omnia cedebant armatis nuda et inerma:
 Inde minutatim processit ferreus ensis,
 Versaque in opprobrium species est falcis ahenæ;
 Et ferro cœpère solum proscindere terræ,
 Exæquataque sunt creperi certamina belli.

ET prius est armatum in equi conscindere costas,
 Et moderarier hunc frænis, dextrâque vigere,
 Quàm ^{3r} bijugo curru belli tentare pericla;
 Et bijugo prius est, quàm bis conjungere binos,
 Et quàm falciferos inventum ascendere currus:
 Inde boves lucas turrato corpore tetros
 Anguimanos belli docuerunt volnera Pœni
 Sufferre, et magnas Martis turbare catervas.
 Sic alid ex alio peperit discordia tristis,
 Horribile humanis quod gentibus esset in armis;
 Inque dies belli terroribus addidit augmen:
 Tentârunt etiam tauros in mœnere belli,
 Expertique sues sævos sunt mittere in hostes;
 Et validos Parthi præ se misère leones,

le feu, quand ils eurent été trouvés. Ce ne fut que longtemps après qu'on connut les propriétés du fer et de l'airain : mais l'usage de l'airain précéda celui du fer, parcequ'il était plus aisé à travailler et plus commun. C'était avec l'airain qu'on labourait la terre ; c'était avec l'airain qu'on livrait les combats, qu'on semait la mort et qu'on s'emparait des troupeaux et des champs. Nu et sans défense, pouvait-on résister à des gens armés ? Insensiblement le fer se convertit en épée ; la faux d'airain fut rejetée avec mépris. Ce fut avec le fer qu'on déchira le sol et qu'on décida le sort incertain des batailles.

ON imagina de presser les flancs du coursier et de régler ses mouvements avec les rênes, en combattant de la main droite, avant d'affronter les hasards de la guerre sur un char à deux chevaux ; et cette dernière invention précéda l'attelage de quatre coursiers et l'usage des chars armés de faux. Ensuite le Carthaginois apprit au monstrueux quadrupède dont le dos porte des tours, et dont la trompe flexible se replie comme un serpent, à supporter les blessures et à répandre le trouble dans les armées. Ainsi la discorde sanguinaire n'inventa que l'un après l'autre les moyens de destruction, en ajoutant chaque jour un surcroît d'horreur à la guerre : on essaya même dans les combats la fureur des taureaux. On dressa au meurtre les sangliers cruels. Les Parthes se firent précéder par des lions effrayants avec des conducteurs

Cum ductoribus armatis sævisque magistris,
Qui moderarier hos possent vinclisque tenere :
Nequicquam, quoniam permistâ cæde calentes,
Turbabant sævi nullo discrimine turmas,
Terrificas capitem quatientes undique cristas;
Nec poterant equites fremitu perterrita equorum
Pectora mulcere, et frænis convertere in hostes :
Inritata læ jaciebant corpora saltu
Undique, et advorsum venientibus ora petebant,
Et nec-opinantes à tergo diripiebant,
Deplexæque dabant in terram volnere vinctos,
Morsibus adfixæ validis atque unguibus uncis;
Jactabantque sues tauri pedibusque terebant,
Et latera ac ventres hauribant subter equorum
Cornibus, ad terramque minanti mente ruebant.
At validis socios cædebant dentibus apri,
Tela infracta ³² suo tingentes sanguine sævi,
Permistasque dabant equitum peditumque ruinas.
Nam transversa feros exhibant dentis adactus
Jumenta, aut pedibus ventos erecta petebant;
Nequicquam, quoniam à nervis succisa videres
Concidere, atque gravi terram consternere casu.
Sic quos ante domi domitos satis esse putabant,
Efferviscere cernebant in rebus agundis,

armés, maîtres terribles, destinés à modérer leur ardeur et à les tenir dans les chaînes : mais en vain ; ces redoutables animaux, échauffés par le sang et le carnage, portaient le trouble par-tout indistinctement, et faisaient flotter de tous côtés leurs monstrueuses crinières. Les cavaliers ne pouvaient rassurer leurs coursiers de l'effroi que leur causaient ces affreux rugissements, ni les faire avancer à l'aide du mors vers l'ennemi. Les lionnes furieuses s'élançaient en bondissant d'une armée à l'autre, présentaient leur gueule menaçante à tout ce qu'elles rencontraient, attaquaient leur proie par derrière, la faisaient tomber sous leurs coups, et la déchiraient avec leurs griffes et leurs dents. Les taureaux enlevaient et foulaient aux pieds les sangliers, plongeaient leurs cornes sous le ventre et dans le flanc des coursiers, et les menaçaient encore après les avoir terrassés. Les sangliers de leur côté faisaient sentir à leurs propres alliés la force de leurs défenses ; ils teignaient de leur sang les traits brisés sur leur peau, et, irrités de nouveau par ces blessures, ils confondaient sous leurs coups les cavaliers et les fantassins. En vain les chevaux se détournaient de la direction de leurs dents, et se dressaient sur leurs pieds de derrière. Vous auriez vu leurs jarrets tranchés en un moment, abandonner la masse de leur corps à une pesante chute. Ainsi ces animaux furieux qu'on croyait avoir domtés par les exercices domestiques, on les voyait au milieu de l'action, des blessures, des cris, de

Volneribus, clamore, fugâ, terrore, tumultu;
 Nec poterant ullam partem reducere eorum :
 Diffugiebat enim varium genus omne ferarum :
 Ut nunc sæpe boves lucæ, ferro malè mactæ,
 Diffugiunt, fera facta suis cùm multa dedère :
 Sic fuit, ut facerent. Sed vix adducor, ut ante,
 Non quierint animo præsentire atque videre,
 Quàm commune malum fuerat fœdumque futurum :
 Et magis id possis factum contendere in omni,
 In variis mundis, variâ ratione creatis,
 Quàm certo atque uno terrarum quolibet orbi :
 Sed facere id non tam vincendi spe voluerunt,
 Quàm dare, quod gemerent hostes, ipsique perire,
 Qui numero diffidebant, armisque vacabant.

NEXILIS ante fuit vestis, quàm textile tegmen :
 Textile post ferrum est, quia ferro tela parantur :
 Nec ratione aliâ possunt tam lævia gigni
 Insilia, ac fusi, et radii, scapique ³³ sonantes.

ET facere ante viros lanam Natura coëgit,
 Quàm muliebre genus ; nam longè præstat in arte,
 Et solertius est multò genus omne virile :
 Agricolæ donec vitio vertère severi,
 Ut muliebribus id manibus concedere vellent ;

la fuite, de la terreur et du tumulte, reprendre leur naturel féroce; il était impossible d'en ramener aucun, ils se dispersaient chacun de leur côté. En un mot, ils faisaient ce que font encore aujourd'hui parmi nous les éléphants blessés à la guerre, qui fuient après avoir répandu le carnage dans l'armée même qu'ils sont faits pour défendre. Néanmoins je ne puis me persuader que les hommes n'aient pas prévu les malheurs communs qui résulteraient pour eux de cet usage, avant d'en avoir été les victimes; et j'aimerais autant que vous en fissiez une loi générale, commune à tous les mondes différemment constitués par la Nature, que de les restreindre à notre monde particulier. Encore ne fut-ce pas l'espoir de vaincre qui inspira cette barbare idée: mais ceux qui se défiaient de leur nombre, et qui n'avaient pas d'autres armes, voulurent, en périssant eux-mêmes, rendre la victoire funeste à leurs ennemis.

ON nouait les vêtements avant d'en faire des tissus. L'art du tisserand suivit la découverte du fer. C'était avec le fer seul qu'on pouvait se procurer des instruments aussi délicats que la marche, le fuseau, la navette et la lame.

LA Nature força les hommes à travailler la laine, avant d'employer les femmes à ces ouvrages, parce que les hommes sont plus industrieux et plus propres à exceller dans les arts. Mais le mâle laboureur leur en ayant fait un crime, ils abandonnèrent cette occupation aux

Atque ipsi potiùs durum sufferre laborem ;
 Atque opere in duro durarent membra manusque.

AT specimen sationis , et insitionis origo
 Ipsa fuit rerum primùm Natura creatrix ;
 Arboribus quoniam baccæ , glandesque caducæ
 Tempestiva dabant pullorum examina subter :
 Unde etiam libitum est stirpes committere ramis ,
 Et nova defodere in terram virgulta per agros :
 Inde aliam atque aliam culturam dulcis agelli
 Tentabant , fructusque feros mansuescere terrâ
 Cernebant indulgendo , blandèque colendo :
 Inque dies magis in montem succedere sylvas
 Cogebant , infrâque locum concedere cultis :
 Prata , lacus , rivos , segetes , vinetaque læta
 Collibus et campis ut haberent , atque olearum
 Cærula distinguens inter plaga currere posset
 Per tumulos et convalles camposque profusa :
 Ut nunc esse vides vario distincta lepore
 Omnia , quæ pomis intersita dulcibus ornant ,
 Arbustisque tenent felicibus obsita circùm.

AT liquidas avium voces imitari ore
 Ante fuit multò , quàm lævia carmina cantu
 Concelebrare homines possent , auresque juvare ;

mains des femmes, et gardèrent pour eux les travaux les plus pénibles, les exercices les plus propres à endurcir et à fortifier leurs membres.

CE fut encore la Nature elle-même qui apprit aux hommes l'art de planter et de greffer, en leur montrant les graines et les glands qui, chacun dans leur saison, produisaient sous les arbres d'où ils étaient tombés un nouvel essaim d'arbustes. Ce fut sur ce modèle qu'ils essayèrent d'insérer dans les rameaux des rejetons d'une nature différente, et de planter de nouveaux arbustes dans les champs. Ils faisaient ainsi tous les jours de nouvelles tentatives sur la culture des terres, et voyaient les fruits les plus sauvages s'adoucir avec des soins et de tendres ménagements. Ils forcèrent les forêts de se reculer de plus en plus sur la cime des monts, et de céder à la culture les lieux inférieurs; afin que les collines et les plaines ne fussent plus occupées que par les prairies, les lacs, les ruisseaux, les moissons et les vignobles, au milieu desquels serpentaient de longues rangées d'oliviers, dirigées dans toute l'étendue des collines, des monticules et des plaines. Ainsi nous voyons encore aujourd'hui les campagnes coupées ou bordées d'arbres fruitiers, offrir à l'œil une variété agréable.

ON imitait avec la voix le gazouillement des oiseaux, long-temps avant que des vers harmonieux, soutenus des charmes de la mélodie, flattassent les oreilles. Le

Et Zephyri cava per calamorum sibila primùm
Agrestes docuère cavas inflare cicutas.
Inde minutatim dulces didicère querelas,
Tibia quas fundit digitis pulsata canentùm,
Avia per nemora ac sylvas saltusque reperta,
Per loca pastorum deserta, atque otia dia.
Sic unum quidquid paulatim protrahit ætas
In medium, ratioque in luminis eruit oras.
Hæc animos ollis mulcebant atque juvabant,
Cum satiate cibi : nam tum sunt omnia cordi.
Sæpe itaque inter se prostrati in gramine molli
Propter aquæ rivum, sub ramis arboris altæ,
Non magnis opibus jucundè corpora habebant;
Præsertim cùm tempestas ridebat, et anni
Tempora pingebant viridantes floribus herbas :
Tum joca, tum sermo, tum dulces esse cachinni
Consuérant; agrestis enim tum musa vigebat :
Tum caput atque humeros plexis redimire coronis,
Floribus et foliis lascivia læta monebat;
Atque extrà numerum procedere membra moventes
Duriter, et duro terram pede pellere matrem :
Unde oriebantur risus dulcesque cachinni,
Omnia quòd nova tum magis hæc, et mira vigebant;
Et vigilantibus hinc aderant solatia somni,
Ducere multimodis voces, et flectere cantus,
Et superà calamos unco percurrere labro.

sifflement excité par les Zéphyr dans le creux des roseaux, apprit d'abord aux hommes à enfler un chalumeau champêtre. Insensiblement la flûte, animée par des doigts agiles, et accompagnée de la voix, fit entendre ses douces plaintes : son usage fut découvert dans les forêts écartées, dans les bois, dans les solitudes ; et on la doit aux doux loisirs des bergers. Ainsi le temps donne peu à peu naissance aux différents arts, et le génie les perfectionne. Ces amusements innocents charmaient leurs ennuis à la suite d'un repas frugal, dans ces moments où le repos est délicieux ; souvent même, étendus en cercle sur un tendre gazon au bord d'un ruisseau, à l'ombre d'un arbre élevé, ils se procuraient à peu de frais des plaisirs simples et purs, sur-tout dans la riante saison, quand le printemps animait la verdure des prairies par l'éclat des fleurs. Alors, au milieu des ris, des jeux, des doux propos, leur muse agreste prenait son essor. La gaieté leur inspirait d'orner leurs têtes et leurs épaules de couronnes de fleurs et de guirlandes de feuillages ; et leurs pieds rustiques frappaient lourdement, sans souplesse et sans mesure, cette terre leur mère commune : delà naissaient de douces risées et d'innocents éclats, parceque la nouveauté de ces plaisirs les rendait plus piquants. On se consolait de l'insomnie en pliant sa voix à des accents variés, ou en promenant ses lèvres serrées sur des chalumeaux. Tels sont encore aujourd'hui nos

Unde etiam vigiles nunc hæc accepta tuentur,
 Et numerum servare genus didicere; neque hilo
 Majorem interea capiunt dulcedini' fructum,
 Quàm sylvestre genus capiebat terrigenarum.

NAM quod adest præstò, nisi quid cognovimus ante.
 Suavius, imprimis placet, et pollere videtur;
 Posteriorque ferè melior res, illa reperta
 Perdit, et immutat sensus ad pristina quæque.
 Sic odium cœpit glandis; sic illa relicta
 Strata cubilia sunt, herbis et frondibus aucta.
 Pellis item cecidit; vestis contempta ferina est:
 Quam reor invidiâ tali tunc esse repertam,
 Ut lethum insidiis, qui gessit primus, obiret;
 Et tandem inter eos distractum, sanguine multo
 Dispersisse, neque in fructum convertere quisse.

TUNC igitur pelles, nunc aurum et purpura curis
 Exercent hominum vitam, belloque fatigant.
 Quò magis in nobis, ut opinor, culpa residit:
 Frigus enim nudos sine pellibus excruciabat
 Terrigenas: at nos nil lædit veste carere
 Purpureâ, atque auro signisque ingentibus aptâ;
 Dum plebeia tamen sit, quæ defendere possit.
 Ergo hominum genus incassum frustra laborat
 Semper, et in curis consumit inanibus ævum;

amusements pendant la veille : nous connaissons les règles de l'harmonie ; mais avec plus de ressources nous ne sommes pas plus heureux que ces anciens habitants des forêts , tous enfants de la terre.

CAR le bien présent obtient la préférence , si nous n'avons rien connu de supérieur auparavant : mais une nouvelle découverte fait tort aux anciennes , et change entièrement nos goûts. Ainsi nous avons dédaigné le gland : nous avons renoncé à ces simples couches de feuilles et de gazon. Les dépouilles des bêtes féroces sont tombées de même dans le mépris : cependant je ne doute pas que l'inventeur de ce vêtement grossier n'ait été l'objet de la jalousie générale ; que les autres hommes ne l'aient fait périr en trahison , et n'aient partagé entre eux sa dépouille sanglante sans en jouir eux-mêmes.

C'ÉTAIENT donc jadis de simples peaux ; c'est aujourd'hui l'or et la pourpre qui sont devenus l'objet de nos soucis et de nos combats. Aussi sommes-nous plus coupables que ces enfants de la terre : ils étaient nus ; la toison des animaux leur était nécessaire contre le froid. Mais à nous qu'importent l'or , la pourpre et les riches broderies , quand nous sommes à l'abri sous une étoffe commune ? Ainsi l'homme se tourmente et s'épuise en vain ; il consume ses jours dans des soins superflus , parcequ'il ne met point de bornes à sa cupidité , parce-

Nimirum quia non cognovit quæ sit habendi
Finis, et omnino quoad crescat vera voluptas;
Idque minutatim vitam provexit in altum,
Et belli magnos commovit funditùs æstus.

AT vigiles mundi magnum et versatile templum
Sol et luna suo lustrantes lumine circùm,
Perdocuère homines annorum tempora verti,
Et certâ ratione geri rem atque ordine certo.

JAM validis septi degebant turribus ævum,
Et divisa colebatur discretaque tellus:
Tum mare velivolum florebat navibu' pandis,
Auxilia et socios jam pacto fœdere habebant;
Carminibus cùm res gestas cœpère poëtæ
Tradere, nec multò priù' sunt elementa reperta:
Propterea, quid sit priùs actum, respicere ætas
Nostra nequit, nisi quâ ratio vestigia monstrat.

NAVIGIA, atque agri culturas, mœnia, leges,
Arma, vias, vestes, et cætera de genere horum
Præmia, delicias quoque vitæ funditùs omnes,
Carmina, picturas, et dædala signa polire,
Usus et impigræ simul experientia mentis
Paulatim docuit pedetentim progredientes.
Sic unum quidquid paulatim protrahit ætas

qu'il ne connaît pas les limites au-delà desquelles le véritable plaisir ne croît plus. Voilà ce qui a rendu peu à peu la vie humaine si orageuse, et suscité tant de guerres cruelles qui bouleversent la société.

LE soleil et la lune, ces deux globes éclatants qui promènent alternativement leur lumière dans le riche palais des cieux, ont fait connaître aux hommes la vicissitude constante des saisons, et l'ordre invariable qui règne dans la Nature.

DÉJÀ l'homme vivait sous l'abri de ses tours et de ses forteresses. La terre était divisée entre ses habitants, la culture florissante, la mer couverte de voiles innombrables, les nations unies d'intérêts et liées par des traités, lorsque les poètes par leurs chants transmirent les événements à la postérité. L'invention de l'écriture est peu antérieure à cette époque. Voilà pourquoi il ne nous reste de ces anciens temps d'autres traces que celles que la raison peut entrevoir confusément.

LA navigation, l'agriculture, l'architecture, la jurisprudence, l'art de forger les armes, de construire les chemins, de préparer les étoffes, les autres inventions de ce genre, les arts même de pur agrément, comme la poésie, la peinture, la sculpture, ont été le fruit tardif du besoin, de l'activité et de l'expérience. Ainsi le temps amène pas à pas les découvertes, l'industrie en

128 LUCRETII LIB. V.

In medium , ratioque in luminis eruit oras ;
Namque alid ex alio clarescere corde videmus
Artibus , ad summum donec venère cacumen.

FINIS LIBRI QUINTI.

accélère les progrès, et le génie y porte sans cesse un nouveau jour, jusqu'à ce qu'elles aient atteint leur dernier degré de perfection.

FIN DU LIVRE CINQUIÈME.

N O T E S

D U C I N Q U I È M E L I V R E .

Page 8. — : **C**E début de Lucrèce a donné lieu à des accusations très-graves contre Épicure. Ses adversaires lui reprochent d'avoir voulu se faire passer pour dieu : ils s'appuient sur-tout de l'autorité de Plutarque, Col. lib. j. Colotès, disciple d'Épicure, enflammé par les discours sublimes qu'il entendait de la bouche de son maître, dans un mouvement d'enthousiasme, se jeta à ses genoux qu'il embrassa avec transport. Delà un cri de guerre général contre Épicure : delà ces imputations contradictoires d'avoir voulu anéantir les dieux, et de s'être fait dieu lui-même ; d'avoir entrepris de sapper toute religion, et de s'être érigé lui-même en fondateur de religion : comme si d'ailleurs l'action de tomber aux genoux n'était pas souvent un simple mouvement d'amour filial ! comme si *genua amplexus*, dans les poètes, n'était pas une expression consacrée pour désigner le respect et la reconnaissance ! Mais Lucrèce donne à Épicure le titre de dieu. Lucrèce s'est expliqué lui-même assez clairement dans son troisième livre par ce vers :

Ut nihil impediât dignam dîs degere vitam.

Il regardait, selon la doctrine d'Épicure, les dieux comme des êtres souverainement heureux :

Nam privata dolore omni, privata periclis, etc.

Ce n'est donc que métaphoriquement qu'il appelle Épicure un dieu, pour avoir enseigné aux hommes l'art de vivre heureux, art bien au dessus de celui de cultiver les moissons et les vignes. En un mot, il est si éloigné de penser qu'Épicure soit vraiment un dieu, qu'il ne regarde pas même comme tels ce Bacchus et

cette Cérès avec lesquels il le compare, puisqu'il dit dans son second livre :

Hic si quis mare Neptunum, Cereremque vocare
Constituet fruges, et Bacchi nomine abuti
Mavolt, quàm laticis proprium proferre vocamen, etc.

Ce sont donc les services, et non pas les personnes, que Lucrèce met ici en parallèle. Je suis honteux de réfuter de pareilles objections ; mais il s'est trouvé des gens qui n'ont pas été honteux de les proposer sérieusement.

Page 16. — ² Lucrèce attaque ici Aristote, qui se vantait d'avoir été le premier philosophe qui eût reconnu l'éternité du monde. Néanmoins, outre que Parménide, Pythagore, Mélisse et Philolaüs ont été du même avis, on ne saurait douter que les premiers théologiens n'aient regardé les astres comme autant de divinités. Le principe sur lequel Aristote appuyait l'indestructibilité du monde était donc presque aussi ancien que la philosophie, s'il est vrai sur-tout, comme le prétendent quelques-uns, que le mot *Θεός*, *deus*, vienne du verbe *Θείν*, *currere*, à cause du mouvement continuel des astres. Quoi qu'il en soit, on est obligé de convenir qu'Aristote a été celui de tous les philosophes qui avait le plus à cœur l'éternité du monde : il poussait même cette opinion jusqu'au fanatisme : il accusait d'impiété ceux qui soutiennent le sentiment contraire, et qui osent assujettir aux lois générales de la destruction le soleil, la lune, les astres, ces dieux visibles de la Nature. C'est à quoi Lucrèce fait allusion par ces vers :

Propterea que putes ritu par esse gigantùm,
Pendere eos pœnas immani pro scelere, omnes
Qui ratione suâ desturbent mœnia mundi, etc.

On ajoute qu'Aristote disait en plaisantant, qu'il avait craint jusqu'alors que sa maison ne tombât sur lui de vétusté ; mais qu'il

était menacé d'une chute bien plus terrible, de la ruine du monde entier, dont quelques philosophes lui faisaient peur. Voyez les notes du marquis d'Argens sur le chap. 1^{er} d'Ocellus Lucanus, §. 15, note 14. Voyez aussi Gassendi.

Page 20. — ³ Lucrèce promet de parler au long de la nature des dieux, mais il n'en traite nulle part : cette raison et plusieurs autres me font croire, quoi qu'en dise Gassendi, que son poëme n'est pas fini. Pour suppléer à ce point de la doctrine d'Épicure, que Lucrèce ne nous a point transmis, remarquons que dans les principes de l'épicurisme dieu était défini *un animal immortel et heureux*, ζῶον ἀφθαρτον καὶ μακάριον, définition adoptée aussi par Platon et par Aristote, qui appelaient dieu *animal sempiternum et optimum*. Porphyre, pour se conformer à cette opinion presque générale des philosophes, divisait l'animal en *immortel*, comme dieu, *et mortel*, comme l'homme. Épicure donnait aux dieux la forme humaine, qu'il regardait comme la plus parfaite de toutes celles que nous connaissons : mais, pour les mettre à l'abri de la dissolution à laquelle est sujette toute agrégation grossière, il leur donnait non pas un corps, mais une substance déliée qui en tenait lieu, *non corpus, sed quasi corpus* : il faisait circuler dans leurs veines non pas du sang, mais un fluide infiniment plus subtil, et doué d'une plus grande vertu, *non sanguinem, sed quasi sanguinem*. (Cic. lib. j. de Nat. Deor.) C'est dans ce sens qu'il faut entendre les vers précédents :

Tenuis enim natura deûm, longèque remota
Sensibus ab nostris.

Quant aux attributs qu'Épicure reconnaissait dans les dieux, on les trouve tous réunis dans ces vers de Lucrèce, lib. j, pag. 26:

Omnis enim per se divûm natura necesse est
Immortali ævo summâ cum pace fruatur,
Semota ab nostris rebus, sejunctaque longè;

Nam privata dolore omni, privata periculis,
 Ipsa suis pollens opibus, nil indiga nostris,
 Nec bene promeritis capitur, nec tangitur irâ.

Était-ce une inconséquence à Épicure d'adorer des dieux à qui il refusait toute influence sur les affaires humaines ? ne pouvait-il pas les vénérer comme des êtres d'un ordre supérieur, d'une nature immortelle, de qui il n'attendait rien à la vérité, mais qui n'en avaient pas moins des droits sur cet hommage involontaire qu'on rend toujours à la supériorité ?

Ibid. — ⁴ Lucrèce a particulièrement en vue Platon dans ce morceau. Ce philosophe pensait que le monde n'aurait pas de fin, non qu'il fût indestructible de sa nature, mais parcequ'il regardait comme indigne de la majesté de l'être suprême, de permettre qu'un ouvrage travaillé avec tant d'art, de sagesse et de perfection, tombât jamais en ruine :

Nec fas esse, deùm quod sit ratione vetustâ
 Gentibus humanis fundatum perpetuo ævo,
 Sollicitare suis ullum de sedibus unquam,
 Nec verbis vexare et ab imo evertere summam.

Page 22. — ⁵ Pour entendre ce raisonnement, il faut se rappeler la manière dont Lucrèce a expliqué la formation des idées dans le livre précédent, par l'introduction de simulacres déliés qui apportent dans nos ames les images des objets. « Or, dit-il, « avant la formation de l'univers, ces simulacres représentatifs « du monde et de ses différentes parties ne pouvaient pas en éma- « ner, ni donner par conséquent aux dieux l'idée de l'ouvrage « qu'ils voulaient construire. Il est donc nécessaire que la méca- « nique seule, sans intelligence, ait présidé à la formation du « monde. » C'était pour prévenir cette objection que Platon avait imaginé ces idées éternelles, ces archétypes incréés, enfin ce

monde insensible qui avait servi de modèle à la divinité pour la formation du monde sensible.

Page 24. — ⁶ On sait que les anciens divisaient le globe terrestre en cinq zones ou cinq parties comprises entre les deux pôles, comme nous l'avons fait depuis eux. Ovide les décrit ainsi, *Met. lib. j, v. 45 et suiv.*

Utque duæ dextrâ cœlum, totidemque sinistrâ
 Parte secant zonæ, quinta est ardentior illis;
 Sic onus inclusum numero distinxit eodem
 Cura dei; totidemque plagæ tellure premuntur.
 Quarum quæ media est, non est habitabilis æstu :
 Nix tegit alta duas; totidem inter utramque locavit,
 Temperiemque dedit, mistâ cum frigore flammâ.

Virgile, *Georg. lib. j, v. 233*, les décrit ainsi :

Quinque tenent cœlum zonæ, quarum una corusco
 Semper sole rubens, et torrida semper ab igni;
 Quam circum extremæ dextrâ lævâque trahuntur
 Cæruleâ glacie concretæ atque imbribus atris :
 Has inter mediamque, duæ mortalibus ægris
 Munere concessæ divûm

Il est évident que Lucrèce ne suit pas cette division, car il aurait dit qu'il y a trois parties, ou trois cinquièmes de la terre, d'inhabitables. Il suppose donc le globe divisé en trois parties, et assure que de ces trois tiers il y en a deux où l'homme ne peut vivre. En effet, la zone torride et les zones glaciales font près des deux tiers du globe.

Page 26. — ⁷ Chez les anciens la naissance était regardée comme un mal, et la mort comme un bien : ces idées se trouvent même chez les peuples du nouveau monde. Au Mexique, à la naissance d'un enfant, on lui disait : *Enfant, tu es venu au monde pour souffrir; souffre et tais-toi.* Dans le même pays on faisait aux nou-

veaux mariés une exhortation par laquelle on prétendait les préparer aux peines et aux misères qu'ils allaient avoir à souffrir en ce monde. Les Chinois sont encore dans l'usage de se faire construire un cercueil longtemps avant leur mort : les pauvres même n'y manquent pas. On les conserve chez soi ; on va les visiter tous les jours ; et ce meuble est réputé le plus précieux de la maison. C'étaient ces idées tristes et lugubres qui avaient mis le célibat en honneur chez un grand nombre de peuples, avant que la religion chrétienne en eût sanctifié la pratique par des motifs plus relevés. Les prêtres égyptiens observaient la chasteté et buvaient des liqueurs refroidissantes, ou même quelquefois se mutilaient. Les esséniens et les nazaréens chez les Hébreux, les gymnosophistes chez les Indiens, les hiérophantes chez les Athéniens, observaient un célibat aussi rigoureux que nos anachorètes. Il en était de même des pythagoriciens et des cyniques ; ce qui a fait regarder les anciennes sectes de philosophes comme des ordres de pénitents. La loi du célibat était prescrite en Perse aux filles du soleil ; et l'on sait avec quelle rigueur les Romains punissaient dans leurs vestales les transgressions opposées à la continence. Strabon dit que parmi les peuples de la Thrace on voyait des sociétés de gens qui vivaient sans femmes, et qui menaient une vie austère et innocente. C'est encore au même principe que l'on peut attribuer l'origine de ces amazones ou religieuses guerrières, si tant est qu'elles aient jamais existé. En Amérique, chez quelques sauvages, l'usage veut que le mari se mette au lit lorsque la femme est accouchée. La même chose se pratiquait chez les Celtibériens, suivant Strabon, et dans l'île de Corse, suivant Diodore de Sicile. Cette conduite du mari paraît fondée sur le regret qu'il a d'avoir donné le jour à un être de son espèce ; et cette conjecture paraît d'autant plus vraisemblable, que pendant sa retraite le mari observe un jeûne rigoureux, et s'abstient même de boire, en sorte qu'il maigrit considérablement. *Voy. Antiq. dévoil. liv. ij, chap. 3.*

Page 26 — * Ce n'est pas sans dessein que Lucrèce décrit les vicissitudes continuelles qu'éprouvent les quatre éléments : son but n'est pas seulement d'en conclure que le monde est périssable, mais encore de prouver que les quatre éléments ne sont pas des divinités. En effet, il n'y en avait aucun à qui les hommes n'eussent élevé des autels; c'est ce qui a déjà été prouvé de la terre, de l'eau et du feu, dans les notes des livres précédents. Quant à l'air, ce corps subtil qui pénètre nos corps et agit si puissamment sur la machine, dans le sein duquel se forment les nuages, les vents, la grêle, les foudres et les tempêtes, cette espèce d'entrepôt commun entre le ciel et la terre, cet agent essentiel de la vue, de l'ouïe, de l'odorat, de la parole et de la respiration; cet élément enfin dont les trois autres paraissent avoir besoin, et qui n'a lui-même aucun besoin d'eux; l'air avait certainement plus de droits que tout autre corps sur l'adoration des premiers hommes qui cherchaient sans cesse autour d'eux des objets de leur culte: aussi fut-il adoré dans l'Assyrie et dans l'Afrique. *Assyrii et pars Afrorum aërem habere ducatum elementorum volunt, et hunc imaginatâ veneratione venerantur. Nam hunc eundem nomine Junonis et Veneris virginis consecrârunt.* (Firmicus, lib. de Error. prof. relig.) Les Romains l'adoraient aussi sous les noms de Jupiter et de Junon, double qualification qu'on ne peut entendre, sans savoir que les Égyptiens distinguaient dans chaque élément le mâle et la femelle. Dans l'air, le vent était mâle, et le brouillard femelle. L'eau salée était mâle, et l'eau douce femelle. Dans le feu pareillement, la partie brûlante était regardée comme mâle, et la partie lumineuse comme femelle. Enfin, dans la terre, la partie dure, comme les rochers, était mâle, la partie molle et végétale, femelle. En un mot, ils étendaient jusqu'aux éléments la distinction des deux sexes, remarquée dès-lors même dans les arbres et les plantes. C'est Sénèque qui nous a conservé ces détails. *Ægyptii quatuor elementa fecere: deinde ex singulis bina, marem et fœminam. Aërem marem judicant,*

quà ventus est ; fæminam , quà nebulosus et iners. Aquam virilem vocant mare ; muliebrem omnem aliam. Ignem vocant masculum , quà ardet flamma ; et fæminam , quà lucet innoxius tactu. Terram fortio rem mare m vocant , saxa cautesque ; fæminæ nomen assignant huic tractabili ad culturam. (Nat. quæst. lib. iij, cap. 14.) Il est remarquable que les Chinois ne regardent pas l'air comme un élément particulier, mais comme une simple évaporation de la terre. *Vid.* Herbert de Cherbury, de rellig. Gentil. cap. x.

Page 34. — ⁹ Ocellus Lucanus répond à cette objection de Lucrèce, que si l'histoire grecque ne commence qu'à Inachus, cette époque doit être moins regardée comme un premier commencement, que comme la suite d'un changement arrivé dans ce pays, qui a souvent été barbare, et le sera souvent encore. Ces révolutions étaient occasionnées non-seulement par des incursions de Barbares, mais par la Nature elle-même, qui n'est jamais à la vérité ni plus forte ni plus faible, mais qui, se renouvelant tous les jours, semble prendre un commencement par rapport à nous. (*Vid.* Ocell. Ref. cap. iij, §. 5.) Horace répond aussi à la même difficulté par cette belle strophe :

Vixère fortes ante Agamemnona
Multi, sed omnes illacrymabiles
Urgentur, ignotique longâ
Nocte, carent quia vate sacro.

Lib. iv, od. 9.

Page 36. — ¹⁰ On ne peut lire l'histoire des anciens peuples, et de ceux que les découvertes modernes nous ont fait connaître, sans remarquer que presque toutes les nations de la terre ont eu et ont encore des traditions qui leur ont transmis des changements arrivés autrefois dans la Nature. Les unes nous retracent des révolutions dans le soleil même, dans les planètes et dans toute l'étendue des cieux : les autres parlent d'incendies qui ont

dévoré la terre. Les Egyptiens, vers le solstice d'été, avaient coutume de teindre en rouge leurs maisons, leurs troupeaux, leurs arbres et leurs fruits, en commémoration, disaient-ils, d'un incendie causé par la chute de Phaéton. En vain quelques savants prétendent que le feu de la Saint-Jean, qui se tire vers le même temps dans plusieurs pays, est une institution de la même nature : nous savons, à n'en pas douter, qu'il est fondé sur un passage de l'écriture, qui dit que les nations se réjouiront en ce jour, *Et multi ejus in nativitate gaudebunt*. S. Luc, chap. j, v. 14. Mais il n'y a pas de fait dont les monuments soient plus généralement attestés que ceux du déluge : non-seulement la tradition qui nous a transmis ce fait est la plus ancienne de toutes, mais encore elle est claire et intelligible ; elle nous présente un fait qui peut se justifier et se confirmer, 1°. par l'universalité des suffrages, puisque la tradition de ce fait se trouve dans toutes les langues et dans toutes les contrées du monde ; 2°. par le progrès sensible des nations et la perfection successive de tous les différents arts. Quoique l'histoire profane ne puisse atteindre aux premiers temps, elle nous montre, sinon le genre humain naissant, du moins une infinité de nations encore dans une espèce d'enfance : ces nations croissent, se fortifient peu à peu, et soumettent insensiblement une grande portion de la terre à leur empire. 3°. L'œil du physicien a su remarquer les monuments authentiques de ces anciennes révolutions ; il les a vus gravés par-tout en caractères ineffaçables. S'il a fouillé la terre, il n'y a trouvé que des débris accumulés et déplacés ; il a trouvé des amas immenses de coquilles au sommet des montagnes, aujourd'hui les plus éloignées de la mer ; il a trouvé des restes indubitables de poissons dans les profondeurs de la terre ; il y a trouvé pareillement des végétaux dont l'origine ne lui a point paru douteuse ; enfin il a trouvé dans les couches de la terre qu'il habite, des ossements et des restes d'êtres animés qui ne vivent aujourd'hui qu'à leur surface ou dans les eaux. Ces

faits, ignorés du vulgaire, mais connus actuellement de tous ceux qui observent la Nature, forcent le physicien de reconnaître que toute la surface de la terre a été inondée par un déluge universel.

Page 40. — " Lucrèce a ici en vue les stoïciens, qui assuraient qu'après une longue suite d'années la substance humide des eaux étant épuisée, et la terre se trouvant enfin desséchée et hors d'état de fournir plus long-temps à la nourriture des astres, à cause de son aridité, le feu s'attacherait à toutes les parties du monde, et consumerait toutes choses. Voilà ce qu'annonce Ovide dans ces vers des *Métam.* liv. j :

Esse quoque in fati reminiscitur affore tempus
 Quo mare, quo tellus correptaque regia cœli
 Ardeat, et mundi moles operosa laboret.

Tous les poètes avaient adopté cette idée, comme un tableau propre à remuer vivement l'imagination. Sénèque et Lucain ont fait la description de cette ruine de l'univers d'une manière capable d'inspirer l'horreur et l'effroi. Voilà comme le premier s'explique :

Jamjam legibus obrutis,
 Cum mundo veniet dies,
 Australis polus obruet
 Quidquid per Lybiam jacet,
 Et sparsus Garamas tenet.
 Arctous polus obruet
 Quidquid subjacet axibus,
 Et siccus Boreas ferit.
 Amissum trepidus polo
 Titan excutiet diem.
 Cœli regia concidens
 Ortus atque obitus trahet;
 Atque omnes pariter deos

Perdet mors aliqua et chaos ,

Et mors fata novissima

In se constituet sibi.

Quis mundum capiet locus ?

SENEC. Herc. Œt. act. iij, v. 1102.

Lucain ne s'exprime pas avec moins d'énergie :

.....Cum compage soluta ,
 Sæcula tot mundi suprema coëgerit hora ,
 Antiquum repetent iterùm chaos omnia , mixtis
 Sidera sideribus concurrent , ignea pontum
 Astra petent , tellus extendere littora nolet ,
 Excutietque fretum ; fratri contraria Phœbe
 Ibit , et obliquum bigas agitare per orbem
 Indignata , diem poscet sibi , totaque discors
 Machina divulsi turbabit fœdera mundi.

LUCAN. Bel. Civ. lib. j, v. 72.

Page 42. — ¹² Je crois qu'on ne sera pas fâché de trouver ici la cosmogonie de Diodore de Sicile et celle d'Ovide. Je commence par celle de l'historien, dont le récit est entièrement conforme à la description de Lucrece.

« Toute la Nature ayant été dans le chaos et la confusion , le
 « ciel et la terre mêlés ensemble ne faisaient qu'une masse uni-
 « forme ; mais les corps s'étant séparés peu à peu les uns des
 « autres , le monde parut enfin dans l'ordre où nous le voyons.
 « L'air demeura dans une agitation continuelle ; sa partie la plus
 « vive et la plus légère s'éleva au plus haut lieu de l'univers , et
 « devint un feu pur et sans mélange. Le soleil et les astres , formés
 « de ce nouvel élément , sont emportés par le mouvement per-
 « pétuel de la sphère de feu. La matière terrestre demeura encore
 « quelque temps mêlée avec l'humide , par la pesanteur de l'un
 « et de l'autre. Mais ce globe particulier , roulant sans cesse sur
 « lui-même , se partagea , par le moyen de cette agitation , en eau

« et en terre, de telle sorte cependant que la terre demeura molle
 « et fangeuse, etc. . . .

La cosmogonie d'Ovide est digne d'un poète philosophe.

« Avant la formation de la mer, de la terre et du firmament,
 « cette enveloppe générale, la Nature ne se montrait que sous
 « un seul aspect, auquel on a donné le nom de *chaos* : c'était une
 « masse informe et confuse, un poids sans activité, un amas de
 « semences incompatibles, plutôt entassées que réunies. Titan
 « n'éclairait pas encore le monde de sa lumière ; la sœur de
 « Phœbus ne renouvelait pas ses cornes par ses accroissements
 « journaliers ; la terre n'était pas suspendue au milieu des airs
 « où elle se balance sur son propre poids ; et Amphitrite n'avait
 « point étendu ses vastes bras autour des continents. Par-tout où
 « était la terre se trouvaient réunis l'air et l'eau ; et en vertu de
 « ce mélange la terre n'était point solide, ni l'onde navigable,
 « ni l'air éclairé. Aucune substance n'avait la forme qui lui est
 « propre ; elles se faisaient un obstacle mutuel, parce que dans
 « la même masse le chaud était combattu par le froid, la sèche-
 « resse par l'humidité, la dureté par la mollesse, la pesanteur par
 « la légèreté. Un dieu, ou plutôt la Nature plus puissante que
 « les dieux, termina ce grand différend ; elle sépara la terre d'avec
 « le ciel, les ondes d'avec la terre, le fluide éthéré d'avec l'air
 « plus épais. Après ce premier développement, tous les corpus-
 « cules de cet amas ténébreux, distribués en des lieux divers,
 « furent liés par la paix et la concorde. La matière éthérée,
 « brillante de feux et dénuée de pesanteur, s'éleva dans les ré-
 « gions supérieures, et forma une voûte convexe au faite de la
 « machine : l'air, le fluide le plus léger après le firmament, se
 « plaça immédiatement au dessous de lui : la terre plus dense,
 « et formée d'éléments plus grossiers, fut entraînée par sa propre
 « pesanteur : l'onde eut en partage les extrémités du globe au-
 « tour duquel elle circule, et dont elle contient la solidité. Quel

« qu'ait été le dieu qui ait dégagé cet amas d'éléments , après
 « la sécrétion de la matière et la formation des membres du
 « monde , il arrondit la terre sous la forme d'un vaste globe ,
 « afin que toutes ses parties fussent à égale distance d'un centre
 « commun ; il répandit la mer de tous côtés , lui ordonna de
 « s'enfler sous le souffle des vents rapides , et de former avec
 « ses rivages un long circuit autour de la terre ; il ajouta des
 « fontaines , des étangs immenses , des lacs et des fleuves en-
 « fermés dans des bords tortueux , et roulant sur des lits in-
 « clinés : les uns sont engloutis par la terre même : les autres
 « vont se rendre dans l'océan , et , reçus dans des bassins où leur
 « onde est plus à l'aise , ils battent des rivages au lieu de rives. Il
 « commanda en même temps aux plaines de s'étendre , aux val-
 « lées de s'abaisser , aux forêts de se couvrir de feuilles , et aux
 « montagnes d'élever leurs rochers dans les airs. » *Vid. Ovid. Met.*
lib. j, init.

Page 48. — " Sans entrer dans le détail d'un nombre infini d'hypothèses , imaginées par les anciens pour expliquer le mouvement apparent des astres , je me bornerai aux principaux systèmes dont Lucrèce fait ici mention , et qu'il adopte tous indifféremment. Le premier est que le ciel , dès le moment de sa formation , en vertu des lois nécessaires de la matière , a été doué d'un mouvement circulaire qu'il a toujours conservé , et qui se perpétue encore aujourd'hui. C'était le sentiment d'Anaxagore , qui , au rapport de Diogène Laërce (lib. ij.) pensait que le ciel jouissait d'un mouvement de rotation très-rapide , qui ne peut se ralentir le moins du monde sans la chute totale du firmament : de même qu'un vase plein d'eau ne se répand pas , tant qu'on le meut d'un mouvement circulaire , rapide et égal ; mais l'eau se renverse aussitôt que le mouvement commence à se ralentir. D'autres croyaient que les astres étaient poussés par l'air , *Sive aliunde fluens alicunde extrinsecis aër versat agens ignes.* Plutarque

(ij. Plac. 23.) attribue cette opinion à Anaximène, et même à Anaxagore; car, en expliquant la raison pour laquelle les planètes reviennent des tropiques vers l'équateur, il dit qu'Anaximène attribuait cet effet à l'air qui, étant plus dense et moins perméable entre les poles et les tropiques, fermait le passage au soleil. Il ajoute qu'Anaxagore, en attribuant aussi le même effet à la même cause, c'est-à-dire à la condensation de l'air, apportait pour cause de cette condensation le soleil lui-même, qui, en chassant toujours l'air devant lui vers les poles, le comprimait au point que vers les tropiques il le trouvait absolument impénétrable, et était obligé de rétrograder vers l'équateur. Enfin ceux qui regardaient les astres comme des animaux qui avaient besoin de nourriture pour se soutenir, pensaient que leur force motrice était le feu intérieur, mais que la cause qui les déterminait à aller plutôt d'un côté que de l'autre, était la position et la distance de leurs aliments.

Page 50. — ¹⁴ Il est incroyable combien les philosophes ont imaginé de systèmes pour expliquer comment la terre se soutient au milieu du monde, jusqu'à ce que les lois de la gravitation aient été fixées irrévocablement par les belles découvertes de Newton. Les uns croyaient que la terre, abandonnée à sa pesanteur, se précipitait sans cesse dans les régions inférieures, aux extrémités desquelles elle ne pouvait jamais arriver, parce que l'espace est infini, et que nous ne pouvons nous apercevoir de cette chute, parce que ce mouvement de haut en bas nous est commun avec la terre. D'autres, comme Xénophane, pour éviter une supposition aussi ridicule, en établissaient une autre non moins déraisonnable, prétendant que la terre s'étendait sous nos pieds à l'infini, et se servait ainsi de base à elle-même. D'autres, comme Empédocle, enseignaient que la terre demeurait suspendue au milieu des airs, à cause de la rapidité du mouvement du ciel, qui la retient sur elle-même et l'empêche de s'échap-

per, comme l'eau est retenue dans un vase mu circulairement. Anaximandre expliquait le même phénomène d'une manière plus ingénieuse, en prétendant que la terre, placée au centre du monde, et à égale distance de toutes les extrémités, n'avait pas de raison pour tendre plutôt d'un côté que d'un autre, et que faute de détermination, elle restait en équilibre au milieu des airs. Enfin Aristote regardait le centre du monde comme la partie inférieure de l'espace, d'où il concluait que la terre devait s'y tenir, ne pouvant descendre plus bas. Ce principe d'Aristote explique parfaitement ce que Lucrèce veut dire par ce vers, peu intelligible sans cela :

In medio atque imas capiebant omnia sedes.

Au reste, la raison qu'apporte Lucrèce, pourquoi la terre demeure suspendue au milieu des airs, est la même qu'emploie Pline, Hist. Nat. lib. ij, cap. 5. *Hujus (aëris) vi suspensam, cum quarto aquarum elemento, librari medio spatio tellurem, ita mutuo complexu, diversitatis effici nexum, et levia ponderibus inhiberi, quominus evolent : contraque gravia, nè ruant, suspendi levibus in sublime tendentibus ! sic pari in diversa nisu, vi suâ quæque consistere, irrequieto mundi ipsius constricta circuitu ; quo semper in se currente, IMAM ATQUE MEDIAM in toto esse terram.*

Page 60. — " Il ne faut pas moins que vingt-sept mille ans, selon le calcul de nos astronomes géomètres, pour que les astres achèvent cette grande révolution dont on a déjà parlé dans une des notes du second livre. C'est dans ce sens qu'il faut entendre le *magnos annos* de ce vers.

Ibid. — ¹⁶ Cette opinion de la formation et de l'extinction journalière du soleil et des astres, est ordinairement attribuée à Héraclite ; et c'est sur ce système fou qu'est fondé ce proverbe employé par Platon : *Heracliteo sole citius extingui*. Xénophane croyait aussi que chaque climat avait son soleil et sa lune parti-

culière. Voici sur quoi était fondée une opinion aussi singulière. On croyait que la terre était non pas un sphéroïde aplati vers les pôles, telle que nous la connaissons; mais une grande surface plane terminée de tous côtés par l'océan. C'est ce que dit Gemin. cap. xiiij. *Homerus, et poetæ veteres, ut dicam, omnes terram planam et ipsi mundo conterminam statuunt, oceanumque ipsi circumfusum ut horizontem circumponunt, voluntque ortus ex oceano, occasus in oceanum fieri.* On prouvait par l'exemple de quelques fontaines, telles que celle dont parle Lucrèce dans son sixième livre, que certaines eaux peuvent avoir la vertu d'allumer la matière du soleil. On appuyait encore ces conjectures chimériques par des récits fabuleux. Diodore de Sicile, lib. xvij, rapporte, comme Lucrèce, qu'on voit du sommet de l'Ida le soleil s'allumer tous les matins. *Res singularis et admiranda huic Idæ monti accidit. Nam circa ortum caniculæ tanta aëris circumfusi in vertice montis tranquillitas est, ut ventorum flatui vertex superemineat, et nocte adhuc existente, exoriri sol videatur, non figurâ circulari tornatus, sed flammâ hîc illic dispersâ; adeo ut plures ignes videantur finitorem contingere, qui quidem paulò post in unam cogantur magnitudinem, donec, die jam appetente, apparens completa solis magnitudo solitam diei lucem exhibeat.* Le soleil ainsi allumé, après avoir décrit sa course, allait s'éteindre dans l'océan occidental, ce qui ne pouvait manquer d'occasionner un grand bruit. Aussi Strabon, en parlant de l'Espagne, dit sérieusement : *Solem ibi ad oceani littus occidere majorem, editoque strepitu, ut si mare strideret, dum sol in illius fundum delatus extinguitur.* C'est encore ce que signifie ce vers de Juvénal :

Audiet herculeo stridentem gurgite solem.

Sat. xiv.

et celui-ci d'Ausone :

Stridebatque freto Titan insignis Ibero.

Epist. xix.

3.

OO

Page 62. — ¹⁷ *ORBEM* ne signifie pas ici *le monde*, mais *l'orbe du ciel* : c'est une remarque nécessaire à faire, parce que quelques interprètes, qui n'ont voulu voir que les mots, n'ont pas senti qu'*orbem*, pris dans le premier sens, rendait le texte obscur, embarrassé et inexact, tandis que tout ce que dit Lucrèce s'accorde parfaitement avec les principes et les découvertes des astronomes modernes.

Page 64. — ¹⁸ Les anciens philosophes (et nous avons pris cela d'eux) appelaient *nœuds* tous les points d'intersection de l'orbite d'une planète avec une autre. C'est conformément à cette opinion que Lucrèce appelle *nodus anni* le point d'intersection du zodiaque et de l'équateur.

Ibid. — ¹⁹ Les anciens avaient comme nous l'usage des cartes géographiques, sur lesquelles ils décrivaient les pays qui leur étaient connus. Anaximandre, disciple de Thalès, est fameux par sa sphère et par sa carte générale de la terre. Eratosthène corrigea depuis cette carte d'Anaximandre, qui était très-fautive et très-imparfaite; et Hipparque corrigea celle d'Eratosthène. On sait la réponse que fit Socrate à Alcibiade, fier de ses terres, en lui présentant une carte géographique, et lui demandant où elles étaient sur cette carte. Florus dit au commencement de son histoire : *Faciam quod solent qui terrarum situs pingunt, in brevi quasi tabella totam historiam imaginem complectar.* Plutarque, au commencement de la vie de Thésée, compare aussi l'histoire universelle à une table géographique.

Page 66. — ²⁰ Apulée, *de deo Socratis*, attribue aux Chaldéens la fausse opinion d'avoir cru que la lune est lumineuse par elle-même : les Grecs ont été désabusés de cette erreur aussitôt qu'ils ont eu des philosophes. Thalès avait aisément reconnu que la lune n'avait pas une lumière propre. Anaximandre, son disciple, alla plus loin : il conclut que la terre, recevant sa lumière du

soleil, ainsi que les autres planètes, tourne probablement comme elle autour de notre tourbillon. Platon assurait que la lune était un corps pierreux; et Pythagore avec ses disciples, qu'elle était un corps terrestre. (Voyez *Le Monde, son Origine et son Antiquité*, chap. j, page 20.) Pline, qui avait des idées assez saines sur la lumière de la lune, fait une remarque fort judicieuse au sujet des autres phénomènes de cette planète: *Sed omnium admirationem vincit novissimum sidus terrisque familiarissimum, et in tenebrarum remedium ab Natura repertum, lunæ. Multiforimi hæc ambage torsit ingenia contemplantium, et proximum ignorari maxime sidus indignantium, crescens aut senescens.* Hist. nat. lib. ij, cap. 9.

Ibid. — ²¹ Les Chaldéens ou Babyloniens étaient, suivant le témoignage de Cicéron, les plus anciens philosophes du monde. Joseph assure qu'ils communiquèrent aux Egyptiens les premiers éléments des sciences, et sur-tout de la science du ciel. Pythagore, et après lui d'autres Grecs, allèrent les consulter, et apprendre sous leurs yeux l'astronomie et la physique. On leur attribue l'invention de l'astrologie, cette vaine science aussi ancienne que la crédulité, qui passa de là en Grèce et en Toscane, et qui, à la faveur de l'ignorance, se perpétua si longtemps dans l'Europe. On leur doit encore l'invention de ces intelligences mythologiques connues sous les noms de *génies*, de *démons*, etc. . . . monde chimérique, dans lequel les nouvelles découvertes firent des progrès bien plus rapides que dans notre monde physique. La raison qui les engagea d'avoir recours à ces espèces d'êtres intermédiaires, était la crainte de rabaisser la majesté divine, en la dégradant jusqu'à gouverner un monde aussi imparfait que le nôtre, ou de troubler son repos, en l'assujettissant à une infinité de détails compliqués.

Ce fut pour la même raison que Strabon imagina cette *nature plastique*, animée sans intelligence, agissant avec ordre et sans

dessein; cause productrice de tous les êtres vivants, et au dessous des êtres qu'elle enfante; espèce de forme générale du monde, beaucoup moins sensée et moins philosophique que les formes d'Aristote; être, en un mot, qui donne encore moins de prise à l'imagination que les êtres abstraits eux-mêmes, et que Cudwort n'a pas eu honte d'introduire dans la Nature, apparemment pour jeter quelque obscurité sur une matière déjà trop claire.

Page 70. — ²² Lucrèce s'exprime ici avec autant d'exactitude que pourrait le faire un bon astronome moderne. Il dit *rigidas umbras*, parcequ'en effet le reste de la terre est alors pénombre. Il ajoute *conique*, parcequ'en effet toutes les fois qu'une sphère lumineuse est plus grande qu'une sphère opaque qu'elle éclaire, l'ombre forme un cône.

Page 72. — ²³ Lucrèce veut parler ici de ce qui arrive, selon Diodore de Sicile, lib. j, dans la Thébaïde d'Égypte. « Lorsque les « eaux du Nil se sont retirées (dit-il) après l'inondation ordi- « naire, et que le soleil, échauffant la terre, cause de la pourri- « ture en divers endroits, on en voit éclore une infinité de rats, « présentant hors de terre une moitié de leurs corps déjà for- « mée et vivante, pendant que l'autre retient encore la nature « du limon où elle est engagée. » C'était particulièrement sur ce fait que se fondaient les Égyptiens, pour se prétendre les plus anciens habitants de la terre. *Inter Scythas et Ægyptios*, dit Justin, lib. ij, cap. 1, *diu contentio de generis vetustate fuit; Ægyptiis prædicantibus initio rerum, cum aliæ terræ nimio fervore solis arderent, aliæ rigerent frigoris immanitate, ita ut non modo primæ generare homines, sed ne advenas quidem recipere aut tueri possent, prius quàm adversus calorem et frigus velamenta corporis invenirentur, Ægyptum ità temperatam semper fuisse, ut neque hyberna frigora, nec æstivi ut solis calores incolas ejus premerent, solum ita fecundum, alimentorum in usum hominum nulla terra feracior fuerit. . . .* Ovide, Mét. liv. j, fab. xiiij, raconte la même chose :

Sic ubi deseruit madidos septemfluus agros
 Nilus, et antiquo sua flumina reddidit alveo,
 Æthereoque recens exarsit sidere limus;
 Plurima cultores versis animalia glebis
 Inveniunt, et in his quædam modò cœpta, sub ipsum
 Nascendi spatium; quædam imperfecta, suisque
 Trunca vident numeris: et eodem in corpore sæpe
 Altera pars vivit, rudis est pars altera tellus.

Ibid. — ²⁴ Les anciens croyaient que le monde avait commencé d'exister au printemps, cette saison qui est pour la plupart des animaux celle du renouvellement de l'espèce: on croyait qu'elle avait été aussi la saison de la première formation. Voilà pourquoi le printemps était consacré à Vénus. Voilà pourquoi les Sabiens et les plus anciennes nations du monde avaient placé en mars le commencement de leur année. Enfin, voilà ce que veut dire Virgile dans ces vers du second livre des Géorgiques:

Non alios primâ nascentis origine mundi
 Illuxisse dies, aliumve habuisse tenorem
 Crediderim; ver illud erat, ver magnus agebat
 Orbis, et hybernis parcebant flatibus euri.

et ce que Lucrèce dit plus bas en d'autres termes:

At novitas mundi nec frigora dura ciebat,
 Nec nimios æstus, nec magnis viribus auras.

Les docteurs sacrés soutiennent aussi que dieu créa le monde vers l'équinoxe du printemps, parceque c'est la saison qu'il semble avoir toujours choisie pour l'accomplissement de ses principaux ouvrages.

Ibid. — ²⁵ « Il y a deux opinions différentes sur l'origine des
 « hommes, parmi les physiciens et les historiens les plus fameux.
 « Les uns, croyant le monde éternel et incorruptible, prétendent
 « que le genre humain a toujours été, et qu'il est impossible de

« remonter au premier homme. Les autres, donnant un com-
 « mencement et une fin à toutes ces choses, soumettent les hom-
 « mes à la même loi, et expliquent ainsi la formation de leur
 « espèce. . . . Il se forma dans les endroits les plus humides (de la
 « terre) des excrescences couvertes d'une membrane déliée, ainsi
 « qu'on le voit encore arriver dans les lieux marécageux, lors-
 « qu'un ardent soleil succède immédiatement à un air frais. Ces
 « premiers germes reçurent leur nourriture des vapeurs gros-
 « sières qui couvrent la terre pendant la nuit, et se fortifièrent
 « insensiblement par la chaleur du jour. Etant arrivés enfin à leur
 « point de maturité, et s'étant dégagés des membranes qui les
 « enveloppaient, ils parurent sous la forme de toutes sortes d'ani-
 « maux. . . . Peu de temps après, la terre s'étant entièrement des-
 « séchée, ou par l'ardeur du soleil, ou par les vents, devint inca-
 « pable de produire des animaux parfaits, et les espèces étant
 « déjà produites ne s'entretenirent plus que par voie de généra-
 « tion. Euripide, disciple du philosophe Anaxagore, paraît avoir
 « adopté, sur l'origine des êtres, le sentiment que nous venons
 « d'exposer; car il parle ainsi dans sa *Ménalippe* :

« Tout était confondu; mais le seul mouvement
 « Ayant du noir chaos tiré chaque élément,
 « Tout prit forme: bientôt la Nature féconde
 « Peupla d'êtres divers le ciel, la terre et l'onde,
 « Fit sortir de son sein ses ornements divers,
 « Et donna l'homme enfin pour maître à l'univers. »

DIOD. DE SIC. liv. j, sect. 1.

Page 76. — ²⁶ Il paraît que Lucrèce, par ces mots *è contemti-
 bus exit*, fait allusion à un passage du second livre, qui sert à
 expliquer celui-ci :

Quippe videre licet vivos existere vermes
 Stercore de tetro, putrorem cùm sibi nacta est
 Intempestivis ex imbribus humida tellus.

NOTES DU LIVRE V. 151

Page 84. — ²⁷ Je fais ici un léger changement dans la ponctuation, et je lis *sponde suâ, satis, id placabat pectora donum*; au lieu de *satis id placabat pectora donum*, qui est lâche et faible.

Ibid. — ²⁸ Toutes les histoires nous représentent les premiers hommes menant une vie triste et malheureuse au milieu des forêts. L'antiquité nous fait, d'un grand nombre de nations anciennes, les mêmes peintures que nos voyageurs modernes nous font des sauvages de l'Amérique et des nations les moins civilisées. Voici en quels termes parle de ces premiers hommes un poète cité par Stobée :

Fuit profecto tempus, humanum genus
 Cùm belluarum more vitam degeret,
 Lucis carentes lucos, exesi colens
 Aut montis antrum.

Diodore de Sicile, liv. j, nous montre les premiers Egyptiens comme des hommes féroces et sauvages, se mangeant les uns les autres, vivant à l'aventure, privés de toutes les commodités de la vie, ignorant même l'usage du feu et des métaux, sans armes pour se défendre contre les bêtes féroces. Le tableau que l'histoire nous fait des premiers habitants de la Grèce, n'est guère plus favorable. Les Scythes, selon Hérodote, étaient comme les sauvages modernes du Canada dans l'usage d'arracher les chevelures de leurs ennemis vaincus : ils s'abreuvaient de leur sang, qu'ils buvaient dans leurs crânes. Je ne puis me refuser à citer un morceau éloquent de Plutarque, qui peint bien vivement cet état déplorable.

« O que vous êtes chéris des dieux, vous qui vivez maintenant !
 « Que votre siècle est heureux ! La terre fertile vous produit mille
 « richesses : la nature entière n'est occupée qu'à travailler à vos
 « plaisirs ; au lieu que notre naissance est tombée dans l'âge du
 « monde le plus triste et le plus dur. Il était si nouveau, que nous

« étions dans l'indigence de toutes choses. L'air n'était pas encore
 « épuré; l'harmonie des étoiles et des astres n'était pas encore
 « bien établie, ni le soleil lumineux et affermi. Les rivières, sans
 « un cours réglé, désolaient la terre. Tout était marais, ou
 « borbier, ou forêts sauvages. Les champs stériles ne pou-
 « vaient être cultivés. Notre misère était extrême : nous n'avions
 « ni inventions ni inventeurs. La faim ne nous quittait jamais :
 « nous déchirions les bêtes pour les dévorer, lorsque nous ne
 « trouvions ni mousse ni écorce ; mais si nous étions assez heu-
 « reux pour découvrir du gland, hélas ! nous dansions de joie
 « autour du chêne, en chantant les louanges de la terre. Nous
 « n'avions point de fêtes et de plaisirs que ceux-là ; et tout le reste
 « de notre vie n'était que douleur, indigence et tristesse. » Voyez
 les Œuvres morales de Plutarque, au traité *S'il est loisible de
 manger chair*.

Cependant, c'est au milieu de cet état déplorable que l'anti-
 quité place l'âge d'or, le règne de l'innocence, de la justice, de
 toutes les vertus. Les écritures nous représentent l'homme nais-
 sant placé dans un jardin de délices, vivant heureux et innocent
 jusqu'au moment de sa chute. Quel contraste ! que de sujets de
 méditations pour un esprit philosophe !

Page 98. — ²⁹ Ce phénomène, dont nous avons déjà remarqué
 la fausseté dans une des notes du premier livre, est aussi rapporté
 par Cornelius Severus.

Haud aliter quàm cùm prono jacuère sub austro,
 Aut aquilone fremunt sylvæ, dant brachia nodo
 Implicitæ, ac serpunt junctis incendia ramis.

Voyez aussi Thucydide, liv. ij; et Pline, Hist. Nat. liv. xvj, chap.
 40, qui font mention du même phénomène.

Page 108. — ³⁰ Quoi qu'en dise Bayle, art. *Lucrece*, le poète
 n'a certainement pas ici en vue une providence, ou, si l'on veut,

une *fatalité* qui dirige les événements humains, et qui se joue des grandeurs de la terre. Son idée est toute simple : il a dit ci-dessus, que la route des honneurs est dangereuse, que l'envie attend les ambitieux pour les précipiter dans l'abyme. Il n'est point ici question de dangers surnaturels ; seulement Lucrece remarque que ces malheurs sont si constants par le concours des circonstances qui ne manquent jamais de se trouver réunies, que l'on croirait qu'il y a une intelligence secrète et puissante qui se fait un jeu de fouler aux pieds tout ce que le monde a de plus grand ; car le *videtur* qui modifie la proposition, mérite plus d'attention que Bayle ne semble y en avoir fait. Toute l'idée du poète se réduit, à ce qu'il me paraît, à dire que c'est cette régularité invariable de maux attachés à la condition des ambitieux, qui a fait imaginer une fatalité secrète acharnée contre les hommes puissants.

Page 114. — 31 « Lucrece regardait l'art de conduire un char
 « attelé de plusieurs chevaux, comme une chose plus combinée
 « que celui de monter et de conduire un seul cheval. Quand même
 « la pensée de Lucrece serait véritable, les raisonnements ne
 « prouvent rien contre les faits ; et il n'est pas toujours vrai que
 « l'on ait commencé par le plus simple. Les inventions sont dues
 « ordinairement au hasard, et le hasard ne s'assujettit point aux
 « procédés méthodiques de la philosophie. . . . Mais il est faux
 « que l'art de conduire un char soit plus combiné que celui de
 « l'équitation. La fougue du cheval le plus impétueux est arrêtée
 « ou du moins diminuée par le poids du char auquel il est atta-
 « ché. Il est évident que la façon la plus simple et la plus aisée
 « de faire usage des chevaux, celle par où l'on a dû commencer,
 « a été de les atteler à des fardeaux, et de les leur faire tirer après
 « eux. Le traîneau a dû être la plus ancienne de toutes les voi-
 « tures. Ce traîneau ayant été ensuite posé sur des rouleaux qui
 « sont devenus des roues, lorsqu'on les a attachés à cette machine,

154 NOTES DU LIVRE V.

« s'éleva peu à peu de terre, et a formé les chars des anciens à
« deux et à quatre roues, etc. . . . » Voyez *Recherches sur l'an-*
cienneté et sur l'origine de l'art de l'Equitation dans la Grèce, par
M. Freret, Hist. de l'Acad. des inscript., vol. vij, p. 315.

Page 116. — ³² Après ce vers, on trouve celui-ci dans toutes
les éditions :

In se fracta suo tingentes sanguine tela.

Comme il présente la même idée, exprimée avec les mêmes
termes que le premier, et que la plupart des commentateurs le
retranchent comme supposé, on a cru devoir le faire disparaître
de cette édition.

Page 118. — ³³ « L'ame chez les tisserands signifie la partie de leur
« métier, qui est faite de plusieurs ficelles attachées par les deux
« bouts à de longues tringles de bois appelées *liais*. Chacune de
« ces ficelles nommées *lisses*, a dans son milieu une petite boucle
« de la même corde, ou un petit anneau de fer, d'os, etc. . . .
« à travers lesquels sont passés les fils de la chaîne de la toile qu'on
« veut travailler. Les *lames* qui sont suspendues en l'air, par des
« cordes passées dans les poulies au haut du métier des deux
« côtés, servent, par le moyen des marches qui sont en bas, à
« faire hausser et baisser alternativement les fils de la chaîne entre
« lesquels glisse la navette, pour porter successivement le fil de
« la trame d'un côté à l'autre du métier. Les *marches*, ainsi nom-
« mées parceque l'ouvrier met les pieds dessus pour travailler,
« sont de simples tringles de bois, attachées par un bout à la tra-
« verse inférieure du métier, et suspendues par l'autre bout aux
« ficelles des *lisses*. Elle servent à faire hausser ou baisser les fils
« de la chaîne à travers lesquels les fils de la trame doivent pas-
« ser. » Encyclopéd.

FIN DES NOTES DU LIVRE CINQUIÈME.





Inventi et Describi per C. Marini

Gravati per J. J. Delaplane

LUCRÈCE,

DE LA

NATURE DES CHOSES,

LIVRE SIXIÈME.



S U J E T

D U S I X I È M E L I V R E .

C E livre , qui est consacré tout entier à l'explication des météores , commence par les louanges d'Epicure , et l'exposition du sujet que le poète va traiter : sujet d'autant plus important , qu'il est , selon lui , la principale source de la superstition parmi les hommes. Il entre donc en matière , développe au long les causes du *tonnerre*, des *éclairs*, de la *foudre*, et conclut de ces explications , que ce n'est pas Jupiter qui lance les feux du ciel au milieu des nuages , mais que ce phénomène est produit par des vapeurs inflammables qui s'allument naturellement dans l'atmosphère. De la foudre il passe aux *trombes* , qui sont occasionnées à peu près par les mêmes causes , et dont il distingue deux espèces ; des trombes de mer , fléau terrible pour les navigateurs ; et des trombes de terre , ouragan non moins dangereux , mais plus rare. Ensuite , après avoir traité de la formation des *nuages*, de la *pluie* et de *l'arc-en-ciel*, il descend aux phénomènes terrestres , recherche les causes des *tremblements de terre* , explique pourquoi la mer ne se déborde jamais ; d'où viennent les éruptions de l'Etna , les crues périodiques du Nil , et ces exhalaisons minérales dont la vapeur donne la mort aux hommes , aux quadrupèdes et aux oiseaux. De là , il entre dans des détails curieux sur la cause qui rend les puits plus froids en été qu'en hiver , sur les propriétés singulières de quelques fontaines , et sur la vertu attractive et communicative de *l'aiman*. Il traite enfin des maladies contagieuses et pestilentielles , et termine ce morceau par une description de la peste qui ravagea l'Attique du temps de la guerre du Péloponnèse , et dont Thucydide nous a conservé les détails.

T. LUCRETII

C A R I

DE RERUM NATURA,

LIBER SEXTUS.

PRIMÆ frugiferos fœtus mortalibus ægris
Dididerunt quondam præclaro nomine Athenæ,
Et ^t recreaverunt vitam legesque rogârunt ;
Et primæ dederunt solatia dulcia vitæ ,
Cùm genuère virum tali cum corde repertum ,
Omnia veridico qui quondam ex ore profudit ,
Cujus et extincti , propter divina reperta ,
Divulgata vetus jam ad cœlum gloria fertur.

NAM cùm vidit hic , ad victum quæ flagitat usus ,
Et per quæ possent vitam consistere tutam ,
Omnia jam fermè mortalibus esse parata ,
Divitiis homines et honore et laude potentes
Affluere , atque bonâ natorum excellere famâ ,
Nec minùs esse domi cuiquam tamen anxia corda ,
Atque animum infestis cogi servire querelis ;
Intellexit , ibi vitium vas efficere ipsum ,
Omniaque illius vitio corrumpier intùs ,
Quæ conlata foris et commoda cunque venirent ;

L U C R È C E ,
D E L A
N A T U R E D E S C H O S E S ,
L I V R E S I X I È M E .

C'EST Athènes, cette ville si fameuse, qui la première fit connaître les moissons aux mortels infortunés; c'est elle qui leur procura une vie nouvelle sous l'empire des lois; c'est elle enfin qui leur fournit des consolations contre les malheurs de la vie, en donnant le jour à cet illustre sage dont la bouche fut l'organe de la vérité, dont les découvertes divines ont étonné l'univers, et dont la gloire victorieuse du trépas est maintenant portée jusqu'au plus haut des cieux.

C E grand homme, considérant que les mortels, avec la plupart des ressources qu'exigent le besoin et la conservation, avec des richesses, des honneurs, de la réputation, des enfans bien nés, n'en étaient pas moins la proie de chagrins intérieurs, et ne pouvaient s'empêcher de gémir comme des esclaves dans les fers, comprit que tout le mal venait du vase même, qui, étant vicié, corrompt et aigrit ce qu'on y verse de plus précieux; soit que, perméable et privé de fond, il re-

Partim quòd fluxum pertusumque esse videbat,
 Ut nullâ posset ratione explerier unquam ;
 Partim quòd tetro quasi conspurcare sapore
 Omnia cernebat , quæcunque receperat intus.

VERIDICIS igitur purgavit pectora dictis,
 Et finem statuit cuppedinis atque timoris ,
 Exposuitque bonum summum quò tendimus omnes
 Quid foret , atque viam monstravit tramite prono
 Quà possemus ad id recto contendere cursu ;
 Quidve mali foret in rebus mortalibu' passim ,
 Quòd flueret ² Naturæ vi , varièque volaret ,
 Seu casu , seu vi , quòd sic Natura parâsset ;
 Et quibus è portis occurri cuique deceret ;
 Et genus humanum frustra plerumque probavit
 Volvere curarum tristes in pectore fluctus :
 Nam veluti pueri trepidant , atque omnia cæcis
 In tenebris metuunt ; sic nos in luce timemus
 Interdum , nihilò quæ sunt metuenda magis , quàm
 Quæ pueri in tenebris pavitant finguntque futura.
 Hunc igitur terrorem animi , tenebrasque necesse est ,
 Non radii solis , nec lucida tela diei
 Discussant , sed Naturæ species ratioque ;
 Quò magis inceptum pergam pertexere dictis.

ET quoniam docui mundi mortalia templa
 Esse , et nativo consistere corpore cælum ,
 Et quæcunque in eo fiunt fientque , necesse

çoive toujours sans jamais se remplir ; soit qu'intérieurement souillé , il infecte de son noir poison tout ce qu'il renferme.

IL commença donc par purifier le cœur humain , en y versant la vérité ; il mit des bornes à ses desirs , le guérit de ses alarmes , lui fit connaître la nature de ce bien suprême auquel nous aspirons tous , la voie la plus facile et la plus courte pour y parvenir. Il lui apprit quels sont les maux auxquels le pouvoir irrésistible de la Nature assujettit tous les mortels , et qui viennent assaillir l'homme , ou par une irruption fortuite , ou par un effet nécessaire des dispositions de la Nature ; il lui apprit de quel côté l'ame doit se mettre en défense contre leurs assauts , et combien sont vaines ces sombres inquiétudes qu'elle nourrit trop souvent au fond d'elle-même : car si les enfants s'effraient de tout pendant la nuit , nous-mêmes en plein jour nous sommes les jouets de terreurs aussi frivoles. Pour dissiper ces craintes et ces ténèbres , il est besoin , non des rayons du soleil et de la lumière du jour , mais de l'étude réfléchie de la Nature. Livrons-nous-y donc , ô Memmius , avec une nouvelle ardeur.

JE vous ai enseigné que l'édifice du monde est périssable , que le ciel a commencé , que tous les corps qui naissent et naîtront dans son enceinte ne peuvent

Esse ea dissolvi, quæ restant percipe porrò ;
 Quandoquidem semel insignem conscendere currum
 Vincendi spes hortata est , atque obvia cursu
 Quæ fuerant , sunt placato conversa furore.

CÆTERA quæ fieri in terris cæloque tuentur
 Mortales , pavidis cùm pendent mentibu' sæpe ,
 Efficiunt animos humiles formidine divùm ,
 Depressosque premunt ad terram , propterea quòd
 Ignorantia causarum conferre deorum
 Cogit ad imperium res , et concedere regnum , et
 Quorum operum causas nullâ ratione videre
 Possunt , hæc fieri divino numine rentur :
 Nam bene qui didicêre deos securum ³ agere ævum ,
 Si tamen interea mirantur , quâ ratione
 Quæque geri possint , præsertim rebus in illis
 Quæ superà caput ætheriis cernuntur in oris ,
 Rursus in antiquas referuntur relligiones ,
 Et dominos acres adsciscunt , omnia posse
 Quos miseri credunt , ignari quid queat esse ,
 Quid nequeat , finita potestas denique cuique
 Quânam sit ratione atque altè terminus hærens ;
 Quò magis errantes totâ regione feruntur.

QUÆ nisi respuis ex animo longèque remittis ,
 Diis indigna putando alienaque pacis eorum ,

échapper à la dissolution. Ecoutez maintenant les vérités qu'il me reste à vous découvrir, puisque l'espérance de vaincre m'a engagé à monter sur le char éclatant de la gloire, et que les obstacles qui s'opposaient à ma course, sont devenus autant de motifs d'encouragement pour moi.

LES autres phénomènes que les mortels aperçoivent au ciel et sur la terre, tiennent leurs âmes suspendues par l'effroi, humiliées sous le joug servile des dieux, et courbées de plus en plus vers la terre; parceque l'ignorance des causes les force d'assujettir la Nature à l'empire des dieux, de leur abandonner le sceptre du monde, et de rapporter à une puissance surnaturelle les opérations dont ils ne peuvent concevoir le jeu. Ceux même à qui l'on a répété que les dieux vivent dans une incurie parfaite, en réfléchissant aux causes des phénomènes de la Nature, et sur-tout en élevant les yeux au dessus de leurs têtes vers les régions éthérées, retombent dans leurs anciens préjugés religieux, et font intervenir des tyrans inflexibles, auxquels, pour comble de malheur, ils attribuent le pouvoir suprême, ignorant ce qui peut ou ne peut point exister, et les limites invariables que la Nature a prescrites à l'énergie de chaque être. Voilà la première erreur qui les égare toujours de plus en plus.

SI vous n'écartez loin de votre esprit ces préjugés; si vous ne regardez de pareils soins comme indignes

Delibrata deûm per te tibi numina sancta
 Sæpe aderunt; non quòd violari summa deûm vis
 Possit, ut ex ira pœnas petere imbibat acres;
 Sed quia tutè tibi placidâ cùm pace quietos
 Constitues magnos irarum volvere fluctus,
 Nec delubra deûm placido cum pectore adibis,
 Nec de corpore quæ sancto simulacra feruntur
 In mentes hominum, divinæ nuntia formæ,
 Suscipere hæc animi tranquillâ pace valebis:
 Inde videre licet, qualis jam vita sequatur.

QUAM quidem ut à nobis ratio verissima longè
 Rejjiciat, quanquam sunt à me multa profata,
 Multa tamen restant, et sunt ornanda politis
 Versibus, et ratio cœli speciesque tenenda;
 Sunt tempestates et fulmina clara canenda,
 Quid faciant et qua de causa quæque ferantur,
 Nè trepides cœli divisis partibus amens,
 Unde volans ignis pervenerit, aut in utram se
 Verterit hinc partem, quo pacto per loca septa
 Insinuârit, et hinc dominatus ut extulerit se;
 Quorum operum causas nullâ ratione videre
 Possunt, ac fieri divino numine rentur.
 Tu mihi supremæ præscripta ad candida calcis
 Currenti, spatium præmonstra, callida musa

des dieux, et comme incompatibles avec le calme dont ils jouissent ; ces divinités saintes dont vous troublez l'éternel équilibre, se présenteront sans cesse à vous : non que ces êtres supérieurs soient sensibles aux offenses, et cherchent à signaler leur courroux par un châtiment terrible ; mais parceque vous vous serez persuadé qu'au sein du calme et de la paix ils roulent dans leurs ames les flots du ressentiment. Vous n'entrerez plus sans frayeur dans les temples des dieux ; et les simulacres émanés de leurs augustes corps ne vous présenteront leurs images divines qu'en troublant la paix de votre cœur. Delà que de maux pour le reste de vos jours !

LA philosophie, pour écarter un pareil sort, vous a déjà dévoilé par ma bouche un grand nombre de vérités ; mais il m'en reste encore beaucoup à embellir des charmes de la poésie. Il faut vous expliquer les divers phénomènes du ciel, vous faire connaître la cause et les effets de la foudre et des tempêtes, de peur que, follement superstitieux, vous ne partagiez le ciel en différentes régions, pour observer en tremblant de quel côté la flamme est partie, dans quel endroit elle s'est élancée, comment elle a pénétré l'enceinte des murs, et comment elle s'en est échappée victorieuse : effets naturels que les hommes attribuent aux dieux, parcequ'ils ne peuvent en pénétrer les causes. O Calliope ! muse ingénieuse qui délassés les hommes et réjouis les

Calliope, requies hominum divùmque voluptas,
Te duce ut insignem capiam cum laude coronam.

PRINCIPIO, tonitru⁴ quatiuntur cærule cœli,
Propterea quia concurrunt sublimè volantes
Ætheriæ nubes contrà pignantibu' ventis;
Nec fit enim sonitus cœli de parte serena;
Verùm, ubicunque magis denso sunt agmine nubes,
Tum magis hinc magno fremitus fit murmure sæpe.

PRÆTEREA neque tam condense corpore nubes
Esse queunt, quàm sunt lapides ac tigna; neque autem
Tam tenues, quàm sunt nebulæ fumique volantes:
Nam, aut cadere abrupto deberent pondere pressæ,
Ut lapides; aut, ut fumus, constare nequirent,
Nec cohibere nives gelidas et grandinis imbres.

DANT etiam sonitum patuli super æquora mundi,
Carbasus ut quondam magnis intenta theatris
Dat crepitum malos inter jactata trabesque;
Interdum percissa fuit petulantibus euris,
Et fragiles⁵ sonitus chartarum commeditatur;
Id quoque enim genus in tonitru cognoscere possis,
Aut ubi suspensam vestem chartasve volantes
Verberibus venti versant planguntque per auras.

dieux, dirige ma course vers le terme de ma brillante carrière, afin que sous ta conduite je pare mon front d'une couronne immortelle et glorieuse.

LA voûte azurée du firmament est ébranlée par le tonnerre lorsque les nuages aériens, poussés par des vents contraires, s'entrechoquent dans les régions supérieures. Le son ne part jamais d'un endroit serein du ciel; mais par-tout où l'amas des nuages est plus condensé, là se fait ordinairement entendre un bruit plus fort, un murmure plus effrayant.

OUTRE cela, les nuages ne peuvent être ni une masse aussi dense que les pierres et les solives, ni un fluide aussi délié que le brouillard et la fumée : dans le premier cas, ils devraient tomber, comme les pierres, par l'impulsion de leur pesanteur : dans le second, ils n'auraient pas plus de consistance que la fumée, et ne pourraient retenir les neiges et la grêle.

QUELQUEFOIS ils font entendre dans les plaines des airs un bruit semblable à celui de ces voiles immenses qui flottent le long des poutres et des colonnes de nos théâtres : d'autres fois, rompus par la violence des vents, ils imitent le son clair du papier qui se déchire, (comme on peut le remarquer dans les éclats de la foudre) ou le bruit d'un vêtement suspendu, d'une feuille volante que l'aquilon, par ses coups répétés, agite et fait retentir dans les airs.

FIT quoque enim interdum, ut non tam concurrere nubes
 Frontibus adversis possint, quàm de latere ire
 Diverso motu radentes corpori' tractum ;
 Aridus unde aures terget sonus ille, diuque
 Ducitur, exierit donec regionibus arctis.

HOC etiam pacto tonitru concussa videntur
 Omnia sæpe gravi tremere, et divolsa repentè
 Maxima dissiluisse capacis mœnia mundi,
 Cùm subitò validi venti conlecta procella
 Nubibus intorsit sese, conclusaque ibidem,
 Turbine versanti magis ac magis undique nubem
 Cogit, uti fiat spisso cava corpore circùm :
 Post ubi commovit vis ejus et impetus acer,
 Tum perterricrepro sonitu dat missa fragorem ;
 Nec mirum, cùm plena animæ vesicula parva
 Sæpe ita dat pariter sonitum displosa repentè.

EST etiam ratio, cùm venti nubila perflant,
 Cur sonitus faciant ; etenim ramosa videmus
 Nubila sæpe modis multis atque aspera ferri ;
 Scilicet ut crebram sylvam cùm flamina Cauri
 Perflant, dant sonitum frondes, ramiq̄ue fragorem.

FIT quoque ut interdum validi vis incita venti

EN EFFET, il arrive quelquefois que les nuages, au lieu de se heurter de front, se pressent latéralement, et s'effleurent par des mouvements opposés dans toute leur longueur; d'où naît un bruit sec qui froisse l'oreille et se propage long-temps, jusqu'à ce que les nuages soient sortis de cette espèce de défilé.

IL y a encore une autre cause pour laquelle le tonnerre ébranle la Nature avec de si horribles tremblements, qu'on croirait que les voûtes du monde, détachées tout-à-coup, volent en éclats de toutes parts; c'est qu'alors un ouragan impétueux, engouffré dans les nuages, se débat dans la prison où il est captif: tourbillon rapide qui, par des efforts redoublés, condense la nue, en resserre les flancs, en creuse le centre. Lorsque enfin sa violence et son impétuosité lui ont ouvert une issue, le vent s'échappe avec un horrible fracas: phénomène peu surprenant, puisque l'explosion subite d'une simple vessie pleine d'air produit un son à peu près semblable.

ON peut encore expliquer d'une autre manière le bruit que le souffle des vents excite dans les nuages. Nous voyons souvent les nuées présenter une surface inégale, et divisée, pour ainsi dire, en rameaux: elles doivent donc faire entendre le même son que les feuilles et les branches d'une épaisse forêt agitée par le vent du nord.

IL se peut aussi que la violence des vents crève le

Perseindat nubem perfringens impete recto ;
 Nam quid possit ibi flatus manifesta docet res ;
 Hic , ubi lenior est , in terra cùm tamen alta
 Arbusta evolvens radicibus haurit ab imis.

SUNT etiam fluctus per nubila , qui quasi murmur
 Dant infringendo graviter ; quod item fit in altis
 Fluminibus , magnoque mari , cùm frangitur æstu.

FIT quoque ubi è nube in nubem vis incidit ardens
 Fulminis , hæc multo si fortè humore recepit
 Ignem , continuò ut magno clamore trucidet ;
 Ut calidis candens ferrum è fornacibus olim
 Stridit , ubi in gelidum properè demersimus imbrem :
 Aridior porro si nubes accipit ignem ,
 Uritur ingenti sonitu succensa repentè ;
 Lauricomos ut si per montes flamma vagetur ,
 Turbine ventorum comburens impete magno :
 Nec res ulla magis , quàm Phœbi delphica laurus ,
 Terribili sonitu flammâ crepitante crematur.

DENIQUE sæpe geli multus fragor , atque ruina
 Grandinis , in magnis sonitum dat nubibus altè ;
 Ventus enim cùm confercit , franguntur in arcum
 Concreti montes nimborum et grandine misti.

nuage , en venant le frapper directement et avec impétuosité. L'expérience nous apprend quelle force doit avoir leur souffle dans les régions supérieures, puisque ici bas, où leur action est plus modérée , ils déracinent et emportent sans peine les plus grands arbres.

IL y a aussi dans les nuages des espèces de flots qui doivent, en se brisant avec effort, produire un murmure profond, comme un grand fleuve ou le vaste Océan battu par la tempête.

IL arrive encore que les feux ardents de la foudre , en tombant de nuage en nuage , sont reçus dans une nuée aqueuse où ils meurent tout-à-coup avec un grand bruit, semblable au sifflement du fer rouge plongé rapidement dans l'eau froide au sortir du fourneau. Au contraire , si c'est un nuage aride qui reçoit la foudre , il s'enflamme soudain avec un horrible fracas. Ainsi le feu , animé par un tourbillon de vents impétueux, se répand sur les montagnes couronnées de lauriers, et les embrâse en un moment ; car il n'y a pas de corps combustible que la flamme pétillante dévore avec un bruit plus terrible que l'arbre consacré au dieu de Délos.

ENFIN souvent la glace en se brisant, et la grêle par sa chute, font retentir au loin les nuages qui, condensés par le souffle des vents, et entassés comme des montagnes, se brisent à la fin et tombent sur la terre, mêlés avec la grêle qui s'y précipite.

FULGIT item, nubes ignis cùm semina multa
 Excussère suo concursu, ceu lapidem si
 Percutiat lapis aut ferrum; nam tum quoque lumen
 Exsilit, et claras scintillas dissipat ignis :
 Sed tonitrum fit uti post auribus accipiamus,
 Fulgere quàm cernant oculi, quia semper ad aures
 Tardiùs adveniunt, quàm visum quæ moveant res,
 Id licet hinc etiam cognoscere, cædere si quem
 Ancipiti ⁶ videas ferro procul arboris auctum,
 Ante fit ut cernas ictum, quàm plaga per aures
 Det sonitum : sic fulgorem ⁷ quoque cernimus ante,
 Quàm tonitrum accipimus, pariter qui mittitur igni,
 È simili causa et concursu natus eodem.

Hoc etiam pacto volucris loca lumine tingunt
 Nubes, et tremulo tempestas impete fulgit;
 Ventus ubi invasit nubem, et versatus ibidem
 Fecit, ut ante, cavam, docui, spissescere nubem,
 Mobilitate suâ ferviscit, ut omnia motu
 Percalecta vides ardescere, plumbea verò
 Glans etiam longo cursu volvenda liquescit.
 Ergo fervidus hic nubem cùm perscidit atram,
 Dissipat ardoris quasi per vim expressa repenti
 Semina, quæ faciunt nictantia fulgura flammæ;

L'ÉCLAIR se forme quand les nuages par leur choc font jaillir un grand nombre de semences ignées ; de même qu'en frappant un caillou avec un autre caillou ou avec le fer , on voit briller la lumière et les étincelles pétiller au loin : mais l'oreille n'entend le son du tonnerre que quand l'œil a aperçu l'éclair , parceque les objets qui frappent l'ouïe ont une marche plus lente que ceux qui excitent la vue. Une expérience vous en convaincra. Regardez de loin le bûcheron trancher avec la hache le superflu des rameaux, vous verrez le coup avant d'en entendre le son. De même l'impression de l'éclair se fait sentir plus tôt que celle du tonnerre, quoique le bruit parte en même temps que la lumière, et qu'ils soient l'un et l'autre l'effet de la même cause, le résultat du même choc.

ON peut encore expliquer d'une autre manière pourquoi les nuages colorent la terre d'une lumière rapide, et font briller leurs feux ondoyants au sein de la tempête. Lorsque le vent s'est emparé d'un nuage, et que, par son agitation continuelle, il en a creusé le centre et condensé les flancs (comme je vous l'ai déjà enseigné) il s'enflamme par la rapidité de ses mouvements ; car nous voyons tous les corps mus avec vitesse s'embrâser, et même une balle de plomb se fondre dans un long trajet. Quand le tourbillon ainsi enflammé a divisé le nuage obscur, il dispersé tout-à-coup ses feux élancés avec effort du sein de la nue, et dont l'éclat nous oblige

Inde sonus sequitur, qui tardiùs adlicit aures,
Quàm quæ perveniunt oculos ad lumina nostros:
Scilicet hoc densis fit nubibus, et simul altè
Exstructis aliis alias super impete miro.

NEC tibi fraudi, quòd nos infernè videmus
Quàm sint lata magis, quàm sursum exstructa quid extent;
Contemplator enim, cùm montibus adsimilata
Nubila portabunt venti transversa per auras,
Aut ubi per magnos montes cumulata videbis
Insuper esse aliis alia, atque urgere supernâ
In statione locata, sepultis undique ventis;
Tum poteris magnas moles cognoscere eorum,
Speluncasque velut saxis pendentibu' structas
Cernere, quas venti cùm, tempestate coortâ,
Complêrunt, magno indignantur murmure clausi
Nubibus, in caveisque ferarum more minantur;
Nunc hinc, nunc illinc fremitus per nubila mittunt,
Quærentesque viam circumversantur, et ignis
Semina convolvunt è nubibus, atque ita cogunt
Multa, rotantque cavis flammam fornacibus intùs,
Donec divolsâ fulserunt nube corusci.

à fermer les yeux : c'est alors que le son se fait entendre ; mais il lui faut plus de temps pour arriver à l'oreille , qu'à la lumière pour frapper l'œil. Tous ces effets supposent des nuages denses , et poussés avec une impétuosité surprenante.

NE vous laissez pas abuser par le rapport de vos yeux, qui ne vous montrent d'ici-bas que l'étendue et la largeur des nuages, plutôt que leur profondeur et leur élévation. Pour vous désabuser, considérez ces nuages semblables à des monts aériens que les vents transportent en sens contraire ; ou , si les vents sont calmes , contemplez autour des plus hautes montagnes ces nuages accumulés les uns sur les autres , et qui se pressent mutuellement dans les régions supérieures : vous pourrez alors vous former une idée de leur masse énorme ; vous verrez des espèces de cavernes taillées dans des rocs suspendus. Quand les vents ont rempli ces vastes cavités, c'est le signal de la tempête. Indignés de se voir captifs, ils grondent dans la nue, comme les bêtes farouches dans leur loge ; ils font entendre de tous côtés leurs longs frémissements ; ils s'agitent en tout sens pour chercher une issue ; ils détachent de la nue des semences de flamme , qu'ils ramassent , qu'ils roulent dans l'intérieur de leurs brûlantes fournaies , jusqu'à ce qu'enfin ayant rompu le nuage , ils s'en échappent au milieu d'un torrent de lumière.

HAC etiam fit uti de causa mobilis ille
 Devolet in terram liquidi color aureus ignis,
 Semina quòd nubes ipsas permulta necesse est
 Ignis habere; etenim cùm sunt humore sine ullo,
 Flammeus est plerumque colos et splendidus ollis;
 Quippe etenim solis de lumine multa necesse est
 Concipere, ut meritò rubeant ignesque profundant;
 Hasce igitur cùm ventus agens contrusit in unum,
 Compressitque locum cogens, expressa profundunt
 Semina, quæ faciunt flammæ fulgere colores.

FULGIT item, cùm rarescunt quoque nubila cœli;
 Nam cùm ventus eas leviter diducit euntes
 Dissolvitque, cadant ingratis illa necesse est
 Semina quæ faciunt fulgorem; tum sine tetro
 Terrore et sonitu fulgit⁸, nulloque tumultu.

QUOD superest, quali naturâ prædita constant
 Fulmina, declarant ictus, et inusta vapore
 Signa, notæque graves halantes sulfuris auras;
 Ignis enim sunt hæc, non venti signa neque imbris.
 Præterea, per se accendunt quoque tecta domorum,
 Et celeri flammâ dominantur in ædibus ipsis:

EN un mot , ces rapides éclairs qui s'élancent sur notre globe, ces feux transparents, plus éclatants que l'or, doivent peut-être leur origine à la substance même des nuages qui contiennent nécessairement un grand nombre de molécules ignées : en effet, quand les nuages sont absolument sans humidité, ils ont pour l'ordinaire la couleur et l'éclat de la flamme ; c'est que la lumière du soleil doit leur communiquer nécessairement un assez grand nombre de parties pour leur imprimer cette rougeur, et leur faire même répandre des feux. Lorsqu'ensuite le vent réunit ces particules dans un même lieu, et comprime fortement le nuage où elles sont ramassées, il en exprime ces semences ignées qui font briller à nos yeux la couleur de la flamme.

LA simple raréfaction des nuages produit aussi des éclairs. Lorsqu'un léger courant d'air, en agitant doucement la nue, sépare et dissout ses parties, il est nécessaire que les semences de feu dont se forme l'éclair tombent d'elles-mêmes sans bruit, sans ravage, et sans causer d'effroi.

QUANT à la foudre, sa nature nous est connue par ses effets ; les traces qu'elle imprime sur les corps qu'elle consume, l'épaisse vapeur de soufre qu'elle exhale, nous apprennent assez que c'est du feu, et non de l'air ou de l'eau : d'ailleurs sa chute embrâse les toits, sa flamme rapide réduit en cendres les édifices : c'est un

Hunc tibi subtilem cūprimis ignibus ignem
 Constituit Natura minutis mobilibusque
 Corporibus, cui nil omninò obsistere possit;
 Transit enim validè fulmen per septa domorum,
 Clamor uti ac voces, transit per saxa, per æra,
 Et liquidum puncto facit æs in tempore et aurum:
 Curat item ut, vasis integris, vina repentè
 Diffugiant; quia nimirum facilè omnia circūm
 Conlaxat, rareque facit lateramina vasis,
 Adveniens calor ejus ut insinuatur in ipsum, et
 Mobiliter solvens differt primordia vini:
 Quod solis vapor ætatem non posse videtur
 Efficere; usque adeo pollens fervore corusco,
 Tantò mobilior vis et dominantior hæc est!

NUNC ea quo pacto gignantur et impete tanto
 Fiant, ut possint ictu discludere turres,
 Disturbare domos, avellere tigna trabesque,
 Et monumenta virūm demoliri atque ciere,
 Exanimare homines, pecudes prosternere passim,
 Cætera de genere hoc quâ vi facere omnia possint,
 Expediam, neque te in promissis plura morabor.

FULMINA gignier è crassis altèque putandum est
 Nubibus exstructis; nam cælo nulla sereno,
 Nec leviter densis mittuntur nubibus unquam;
 Nam dubio procul hoc fieri manifesta docet res,
 Quòd tunc per totum concresecunt aëra nubes

brasier dévorant que la Nature a formé à dessein de ses feux les plus subtils et les plus actifs. Rien ne peut lui résister ; elle s'ouvre rapidement un passage dans l'intérieur des maisons, avec autant de facilité que le son et la voix ; elle pénètre les rochers et les métaux ; elle fond en un moment l'or et l'airain ; elle dissipe le vin sans endommager le vase , parceque sa chaleur, introduite dans les parois du vase , en relâchant les parties, en raréfiant le tissu , chasse de tous côtés les éléments du vin qu'elle a aussi atténués. Le soleil, dont les feux sont si ardents, ne pourrait, dans l'espace même d'un siècle, produire de pareils effets : tant la foudre surpasse en puissance et en activité l'astre même du jour !

MAIS comment se forme la foudre ? comment acquiert-elle assez de force pour fendre les tours d'un seul coup, pour abattre les maisons, arracher les solives et les poutres, ruiner les monuments des hommes, donner la mort aux hommes eux-mêmes, étendre sans vie les troupeaux, et exercer mille autres ravages de cette nature ? Je vais vous l'expliquer sans différer plus longtemps.

LA foudre ne se forme que dans des nuages épais, et accumulés les uns sur les autres à une hauteur considérable. Ne craignez point ses feux quand le ciel est serein ou voilé de nuages légers : c'est l'expérience elle-même qui vous l'enseigne, puisque dans les premiers

Undique, uti tenebras omnes Acherunta reamur
 Liquisse, et magnas cœli complesse cavernas;
 Usque adeo, tetrâ nimborum nocte coortâ,
 Impendent atræ formidinis ora supernè,
 Cùm commoliri tempestas fulmina cœptat.

PRÆTEREA, persæpe niger quoque per mare nimbus,
 Ut picis è cœlo demissum flumen, in undas
 Sic cadit, et fertur tenebris procul, et trahit atram
 Fulminibus gravidam tempestatem atque procellis,
 Ignibus ac ventis cumprimis ipse repletus;
 In terra quoque ut horrescant ac tecta requirant:
 Sic igitur superà nostrum caput esse putandum est
 Tempestatem altam; neque enim caligine tantâ
 Obruerent terras, nisi inædificata supernè
 Multa forent multis exempto nubila sole;
 Nec tanto possent hæc terras opprimere imbri,
 Flumina abundare ut facerent camposque natare,
 Si non exstructis foret altè nubibus æther.

HIS igitur ventis atque ignibus omnia plena
 Sunt, ideo passim fremitus et fulgura fiunt;
 Quippe etenim superà docui, permulta vaporis
 Semina habere cavas nubes, et multa necesse est
 Concipere ex solis radiis ardoreque eorum:

moments où l'orage prépare ses traits, on voit les nuages s'épaissir dans toute l'étendue de l'atmosphère; on croirait que toutes les ténèbres ont quitté l'Achéron pour remplir la cavité des cieux : une nuit effrayante nous couvre de ses voiles; la terreur et l'effroi sont suspendus sur nos têtes.

QUELQUEFOIS un nuage noirâtre, semblable à un fleuve de poix qui descendrait du ciel, se précipite sur les ondes de la mer, et répand les ténèbres dans le lointain, traînant à sa suite les ouragans, les tempêtes, les foudres, accompagné de feux et de vents si terribles, que, sur la terre même, les hommes saisis d'effroi cherchent un asyle sous leurs toits. Telle doit être la profondeur des nuages orageux qui se forment au dessus de nos têtes. La terre ne serait point ensevelie dans une aussi profonde nuit, si la lumière du soleil n'était interceptée par un énorme rempart de nuages; et les pluies ne tomberaient pas sur la terre avec assez d'abondance pour gonfler les rivières et inonder les campagnes, si la région éthérée n'était remplie de nuages accumulés à une hauteur prodigieuse.

PAR-TOUT il y a ainsi des feux et des vents : voilà pourquoi de tous côtés on entend des tonnerres, on voit des éclairs; car je vous ai déjà enseigné que la cavité des nuages est remplie de semences de feu, dont le nombre est encore augmenté par les rayons et la cha-

Hic ubi ventus eas idem qui cogit in unum
 Fortè locum quemvis, expressit multa vaporis
 Semina, seque simul cum eo commiscuit igni;
 Insinuatus ibi vortex versatur in alto,
 Et calidis acuit fulmen fornacibus intùs;
 Nam duplici ratione accenditur, ipse suâ nam
 Mobilitate calescit, et è contagibus ignis:
 Inde ubi perrealuit vis venti, vel gravis ignis
 Impetus incessit, maturum tum quasi fulmen
 Percindit subitò nubem, ferturque coruscis
 Omnia luminibus lustrans loca percitus ardor,
 Quem gravis insequitur sonitus, displosa repentè
 Opprimere ut cœli videantur templa supernè:
 Inde tremor terras graviter pertentat, et altum
 Murmura percurrunt cœlum; nam tota ferè tum
 Tempestas concussa tremit, fremitusque moventur;
 Quo de concussu sequitur gravis imber et uber,
 Omnis uti videatur in imbrem vertier æther,
 Atque ita præcipitans ad diluviem revocare;
 Tantus discidio nubis ventique procellâ,
 Mittitur ardenti sonitus cùm provolat ictu.

EST etiam, cùm vis extrinsecùs insita venti
 Incidit in validam maturo fulmine nubem;
 Quam cùm percidit, extemplò cadit igneus ille

leur du soleil. Lorsque le vent, après avoir rassemblé tous ces nuages dans un même lieu, en a exprimé un grand nombre de molécules ignées avec lesquelles il se mêle; alors le tourbillon captif s'agite dans la nue, il aiguise les traits de la foudre au milieu de cette fournaise ardente: or le vent peut s'allumer de deux manières, ou par sa propre activité, ou par le contact du feu. Lorsqu'il s'est ainsi échauffé lui-même, ou qu'il a reçu l'impression de la flamme, la foudre est prête, elle creève le nuage, elle répand par-tout sa lumière éclatante. Un bruit affreux se fait entendre, comme si la voûte des cieux, brisée tout-à-coup, tombait en éclats sur nos têtes: alors le globe est ébranlé par un tremblement général. Un murmure terrible parcourt le firmament d'un pôle à l'autre; car alors tous les nuages s'agitent et retentissent à la fois, et de cette secousse universelle naissent les flots d'une pluie si abondante, qu'on croirait que le ciel tout entier va se résoudre en eau, et noyer la terre par un nouveau déluge: tant inspire d'effroi le son réuni des nuages qui se rompent, des vents qui grondent, et de la foudre qui éclate dans les airs!

IL se peut aussi qu'un vent extérieur et violent vienne fondre sur un nuage épais où la foudre est déjà formée, qui, en se divisant, laisse aussitôt tomber ce tourbillon de feu auquel notre langue donne le nom de *foudre*. La

Vortex, quod patrio vocitamus nomine *fulmen*.
 Hoc fit item in partes alias, quòcunque tulit vis.

FIT quoque ut interdum venti vis missa sine igni,
 Ignescat tamen in spatio longoque meatu,
 Dum venit, amittens in cursu corpora quædam
 Grandia, quæ nequeunt pariter penetrare per auras,
 Atque alia ex ipso conradens aëre portat
 Parvola, quæ faciunt ignem commista volando,
 Non aliâ longè ratione ac plumbea sæpe
 Fervida fit glans in cursu, cùm multa rigoris
 Corpora dimittens, ignem concepit in auris.

FIT quoque ut ipsius plagæ vis excitet ignem,
 Frigida cùm venti pepulit vis missa sine igni;
 Nimirum quia, cùm vehementi perculit ictu,
 Confluere ex ipso possunt elementa vaporis,
 Et simul ex illa quæ tum res excipit ictum;
 Ut lapidem ferro cùm cædimus, evolat ignis,
 Nec quòd frigida vis sit ferri, hoc seciùs illa
 Semina concurrunt calidi fulgoris ad ictum:
 Sic igitur quoque res accendi⁹ flamine debet,
 Opportuna fuit si fortè et idonea flammis:
 Nec temerè omninò planè vis frigida venti
 Esse potest, ex quo tantâ vi immissa supernè est,

même chose arrive successivement à d'autres nuages, selon la direction du vent.

IL se peut encore que le vent, sans être d'abord en feu, s'enflamme néanmoins en parcourant un long espace; qu'il se dépouille sur la route de ses éléments les plus grossiers qui ne pénètrent qu'avec peine l'atmosphère, et qu'il détache de la substance même de l'air des molécules plus déliées, dont le mélange et l'activité réunie à la sienne lui fassent prendre feu. Comme nous voyons quelquefois une balle de plomb s'échauffer dans un long trajet, parcequ'elle laisse dans l'air ses éléments les plus froids, et y recueille des semences de feu.

IL se peut enfin que l'inflammation naisse du choc même; que le vent soit froid et dépourvu de feu au moment où il frappe, et que la violence du coup exprime des molécules ignées de sa propre substance, et de celle du corps qui reçoit le choc. Ainsi, en frappant un caillou avec le fer, on voit voler des étincelles; et quelque froid que soit ce métal, la collision sait pourtant en tirer des semences brillantes de flamme. De même, le souffle des vents doit mettre en feu les corps sur lesquels il vient fondre, quand ces corps, par leur nature, sont susceptibles d'inflammation: d'ailleurs, on ne peut assurer sans témérité que le vent qui se précipite de si haut, et avec tant de rapidité, soit absolument froid; et s'il n'a pas été enflammé sur sa route, il doit au moins arriver dans

Quin , priùs in cursu si non accenditur igni ,
At tepefacta tamen veniat commista calore.

MOBILITAS autem fit fulminis et gravis ictus ,
Et sceleri fermè pergunt sic fulmina lapsu ,
Nubibus ipsa quòd omnino priùs incita se vis
Conligit , et magnum conamen sumit eundi ;
Inde , ubi non potuit nubes capere impetis auctum ,
Exprimitur vis , atque ideo volat impete miro ,
Ut validis quæ de tormentis missa feruntur.

ADDE , quòd è parvis ac lævibus est elementis ,
Nec facile est tali naturæ obsistere quidquam ;
Inter enim fugit ac penetrat per rara viarum :
Non igitur multis offensibus in remorando
Hæsitat ; hanc ob rem celeri volat impete labens :
Deinde , quòd omnino naturâ pondera deorsum
Omnia nituntur ; cùm plaga sit addita verò ,
Mobilitas duplicatur , et impetus ille gravescit ;
Ut vehementiùs et citiùs , quæcunque morantur
Obvia , discutiat plagis , itinerque sequatur.

DENIQUE , quod longo venit impete , sumere debet
Mobilitatem , etiam atque etiam quæ crescit eundo ,
Et validas auget vires et roborat ictum ;
Nam facit ut , quæ sint illius semina cunque
È regione , locum quasi in unum cuncta ferantur ,
Omnia conjiciens in eum volventia cursum.

un état de tiédeur, et imprégné de quelques particules de feu.

LA rapidité de la foudre, la force de ses coups, la violence de sa chute viennent de ce que son impétuosité naturelle, contenue dans le nuage, s'est accrue de nouveau par les efforts qu'elle a faits pour s'échapper; et quand la nuée n'est plus capable de résister à ce surcroît de forces, le feu destructeur doit, comme les pierres lancées des machines, en sortir avec une vitesse étonnante.

AJOUTEZ que la foudre est composée d'éléments lisses et déliés, et qu'avec cette forme il n'est pas aisé de lui faire obstacle, parcequ'elle se glisse et s'insinue dans les moindres passages. Il n'y a donc guère de corps qui puissent par leur choc arrêter son cours et ralentir sa marche rapide. Outre cela, tous les corps graves tendent naturellement en bas : mais si l'impulsion se joint à la pesanteur, leur vitesse devient double, et leur impétuosité s'accroît nécessairement. Ainsi la foudre, aidée par ces deux forces, doit dissiper en un moment tous les obstacles qu'elle rencontre, et poursuivre sa route sans jamais s'arrêter.

ENFIN la longueur de sa chute accélère sa vitesse, qui va toujours en croissant, augmente son impétuosité et fortifie ses coups, en réunissant tous ses atomes divergents, et en dirigeant tous leurs efforts particuliers vers un but commun.

FORSAN et ex ipso veniens trahit aëre quædam
Corpora, quæ plagis intendunt mobilitatem.

INCOLUMESQUE venit per res atque integra transit
Multa, foraminibus liquidis quia travolat ignis;
Multaque perfringit, cùm corpora fulminis ipsa
Corporibus rerum inciderint, quæ texta tenentur.
Dissolvit porro facilè æs, aurumque repentè
Confervefacit, è parvis quia facta minutè
Corporibus vis est et lævibus ex elementis,
Quæ facilè insinuantur, et insinuata repentè
Dissolvunt nodos omnes, et vincla relaxant.

AUTUMNOQUE magis stellis fulgentibus alta
Concutitur cæli domus undique, totaque tellus,
Et cùm tempora se veris florentia pandunt;
Frigore enim desunt ignes, ventique calore
Deficiunt, neque sunt tam denso corpore nubes.
Inter utrumque igitur cùm cæli tempora constant,
Tum variæ causæ concurrunt fulminis omnes;
Nam fretus ipse anni permiscet frigus et æstum,
Quorum utrumque opus est fabricanda ad fulmina nobis,
Ut discordia sit rerum, magnoque tumultu
Ignibus et ventis furibundus fluctuet aër.
Prima caloris enim pars, et postrema rigoris,

PEUT-ÊTRE aussi la foudre, en venant à nous, tire-t-elle de la substance même de l'air des corpuscules propres à augmenter la force et la rapidité de ses coups.

IL y a une infinité de corps que la foudre pénètre sans les endommager, parcequ'elle y trouve des conduits qu'elle traverse : il y en a beaucoup d'autres qu'elle brise et qu'elle décompose, parcequ'elle vient frapper directement les molécules qui servent de lien au tissu de ces corps : elle fond l'airain sans peine, et fait tout-à-coup bouillonner l'or, parcequ'elle est formée d'atomes lisses et subtils qui, s'insinuant facilement dans l'intérieur de ces métaux, en délient sans peine tous les nœuds, en brisent tous les liens.

C'EST pendant l'automne et dans la saison des fleurs que la terre et la voûte des étoiles sont le plus fréquemment ébranlées par la foudre. L'hiver n'a pas assez de feux, l'été n'a point de vents assez forts ni de nuages assez denses. Ce n'est donc que dans les saisons moyennes que se trouvent réunies toutes les causes productrices de la foudre : ce sont des espèces de limites communes où viennent aboutir le froid et le chaud, ces deux agens nécessaires de la foudre, qui peuvent seuls faire naître la discorde dans la Nature, allumer à grand bruit les feux des orages, et soulever à l'aide des vents les flots de l'air en fureur. En effet, c'est la fin de l'hiver et le commencement de l'été qui forment le printemps :

Tempus id est vernum; quare pugnare necesse est.
 Dissimiles inter se res, turbareque mistas:
 Et calor extremus primo cum frigore mistus
 Volvitur, autumnique quod fertur nomine tempus;
 Hic quoque confligunt hyemes æstatibus acres;
 Propterea sunt hæc bella anni nomenita:
 Nec mirum est, in eo si tempore plurima fiunt
 Fulmina, tempestasque cietur turbida cælo;
 Ancipiti quoniam bello turbatur utrinque,
 Hinc flammis, illinc ventis humoreque misto.

Hoc est igniferi naturam fulminis ipsam
 Perspicere, et quâ vi faciat rem quamque videre;
 Non 1º tyrrhena retro volventem carmina frustra
 Indicia occultæ divûm perquirere mentis,
 Unde volans ignis pervenerit, aut in utram se
 Verterit hic partem, quo pacto per loca septa
 Insinuârit, et hinc dominatus ut extulerit se,
 Quidve nocere queat de cælo fulminis ictus.

QUOD si Jupiter atque alii fulgentia divi
 Terrifico quatiunt sonitu cœlestia templa,
 Et jaciunt ignes, quò cuique est cunque voluptas;
 Cur, quibus incautum scelus aversabile cunque est,
 Non faciunt, icti flammam ut fulguris halent
 Pectore perfixo, documen mortalibus acre?
 Et potiùs nullæ sibi turpis consciu' rei

ainsi le froid et le chaud, ces deux principes si opposés, doivent se mêler et combattre dans cette saison. L'automne, qui n'est que la sortie de l'été et l'entrée de l'hiver, doit aussi voir aux prises le froid et la chaleur. Ces deux saisons sont, pour ainsi dire, les temps de guerre de l'année; et vous ne devez pas être surpris qu'alors les foudres se forment, et que le ciel soit troublé par les orages, puisque la discorde est sans cesse entretenue, d'un côté par la flamme, de l'autre par les vents et les nuages.

C'EST avec de pareils raisonnements, ô Memmius, qu'on peut connaître la nature et les effets de la foudre, et non pas en consultant les vaines prédictions des Etrusques, pour y trouver des traces de la volonté secrète des dieux; ni en observant de quel côté la flamme est partie, dans quelle région elle s'est élancée, comment elle a pénétré l'enceinte des murs, comment elle s'en est échappée victorieuse, et quels malheurs sa chute présage aux mortels.

Si c'est Jupiter et les autres dieux qui ébranlent les voûtes éclatantes du monde avec un bruit menaçant, et qui lancent la foudre par-tout où il leur plaît, que ne percent-ils d'outre en outre ces scélérats qui se livrent sans réserve aux crimes les plus odieux, et dont la mort serait pour les autres hommes un exemple redoutable? Au lieu que des infortunés, qui n'ont point

Volvitur in flammis innoxius, inque peditur
 Turbine cœlesti subito conreptus et igni?

CUR etiam loca sola petunt frustra laborant?
 An con brachia suefaciunt firmantque lacertos?
 In terraque patris cur telum perpetiuntur
 Obtundi? cur ipse sinit neque parcat in hostes?

DENIQUE, cur nunquam cœlo jacet undique puro,
 Jupiter in terras fulmen sonitusque profundit?
 An, simul ac nubes successere, ipse in eas tum
 Descendit, prope ut hinc teli determinet ictus?
 In mare quâ porro mittit ratione? quid undas
 Arguit et liquidam molem camposque natantes?

PRÆTEREA, si vult caveamus fulminis ictum,
 Cur dubitat facere ut possimus cernere missum?
 Si nec-opinantes autem vult opprimere igni,
 Cur tonat ex illa parte, ut vitare queamus?
 Cur tenebras ante et fremitus et murmura concit?

ET simul in multas partes quî credere possis
 Mittere? an hoc ausis nunquam contendere factum
 Ut fierent ictus uno sub tempore plures?

de reproches à se faire , point de fautes à expier , se voient enveloppés dans des liens de flamme , et dévorés tout-à-coup par les tourbillons du feu céleste.

D'UN autre côté , pourquoi perdent-ils leurs peines à frapper les lieux solitaires ? Est-ce pour accoutumer leurs bras ? pour assurer leurs coups ? Pourquoi souffrent-ils que les traits du père des dieux s'émousent sur la terre ? et lui-même , pourquoi s'en dépouille-t-il , au lieu de les réserver contre ses ennemis ?

ENFIN , pourquoi Jupiter ne lance-t-il jamais sa foudre , ne fait-il jamais gronder son tonnerre quand le ciel est serein ? Descend-il au milieu des nuages qui viennent de se former , pour ajuster ses coups de plus près ? Mais pourquoi les faire tomber sur la mer ? pourquoi gourmander les ondes , ces masses liquides , ces campagnes flottantes ?

D'AILLEURS , s'il veut que nous évitions la foudre , que ne nous en laisse-t-il apercevoir le coup ? Si son intention est de nous surprendre , pourquoi nous faire connaître par le tonnerre de quel côté nous devons éviter la foudre ? Pourquoi ces frémissements , ces ténèbres , ce murmure , qui en sont toujours les avant-coureurs ?

CONCEVEZ-VOUS qu'il lance son trait en plusieurs lieux à la fois ? cependant vous ne pouvez le nier , sans démentir une expérience souvent répétée. Il est néces-

At sæpe est numero factum, fierique necesse est,
 Ut pluere in multis regionibus et cadere imbres,
 Fulmina sic uno fieri sub tempore multa.

POSTREMO, cur sancta deûm delubra, suasque
 Discutit infesto præclaras fulmine sedes,
 Et bene facta deûm frangit simulacra? suisque
 Demit imaginibus violento volnere honorem?
 Altaque cur plerumque petit loca? plurimaque hujus
 Montibus in summis vestigia cernimus ignis?

QUOD superest, facile est ex his cognoscere rebus,
 Πρὸς ἤρας, ¹¹ Graii quos ab re nomenclârunt,
 In mare quâ missi veniant ratione supernè;
 Nam fit ut interdum tanquam demissa columna
 In mare de cœlo descendat, quam freta circùm
 Ferviscunt graviter spirantibus incita flabris;
 Et quæcunque in eo tum sunt deprensa tumultu
 Navigia, in summum veniunt vexata periculum:
 Hoc fit, ubi interdum non quit vis incita venti
 Rumpere, quam cœpit, nubem; sed deprimit, ut sit
 In mare de cœlo tanquam demissa columna
 Paulatim, quasi quid pugno brachiique supernè
 Conjectu trudatur et extendatur in undas;
 Quam cùm discidit, hinc prorumpitur in mare venti
 Vis, et fervorem mirum concinnat in undis;
 Versabundus enim turbo descendit, et illam

saire que la foudre, comme la pluie, puisse tomber en même temps de différents côtés.

ENFIN, pourquoi son foudre destructeur renverse-t-il les temples des dieux, ces édifices superbes, érigés en son propre honneur? Pourquoi briser les statues des dieux, travaillées avec tant d'art, et par des coups indiscrets diminuer le culte de ses propres images? En un mot, pourquoi s'attaquer ordinairement aux lieux les plus élevés? pourquoi laisser plus de traces de la foudre sur le sommet des montagnes que par-tout ailleurs?

CE que nous avons dit de la foudre doit vous faire connaître de quelle manière ces trombes que les Grecs nomment *Prestères*, à cause de leurs effets, viennent d'en haut fondre sur la mer. Quelquefois on les voit descendre des cieux sur les eaux, comme une longue colonne, autour de laquelle bouillonnent les flots émus par un souffle impétueux. Les vaisseaux surpris par ce terrible météore sont exposés au plus grand péril: c'est que le vent, n'ayant quelquefois pas assez de force pour rompre le nuage contre lequel il fait effort, l'abaisse peu à peu comme une colonne dirigée du ciel vers la surface de la mer, ou plutôt comme une masse précipitée de haut en bas par l'effort du bras, et qui s'étendrait sur les eaux. Enfin, après avoir crevé la nue, le vent s'engouffre dans la mer, et y excite un bouillonnement incroyable; car le tourbillon, à force de s'agiter,

Deducit pariter lento ¹² cum corpore nubem :
 Quam simul ac gravidam detrusit ad æquora ponti,
 Ille in aquam subito totum se immittit, et omne
 Excitat ingenti sonitu mare fervere cogens.

FIT quoque, ut involvat venti se nubibus ¹³ ipse
 Vortex, conradens ex aëre semina nubis,
 Et quasi demissum cælo pretera imitetur :
 Hic ubi se in terras demisit dissolvitque,
 Turbinis immanem vim provomit atque procellæ ;
 Sed quia fit rarò omnino, montesque necesse est
 Officere in terris, apparet crebriùs idem
 Prospectu maris in magno cæloque patenti.

NUBILA concresecunt, ubi corpora multa volando
 Hoc super in cæli spatio coiére repentè
 Asperiora, modis quæ possint indupedita
 Exiguïs, tamen inter se comprehensa teneri :
 Hæc faciunt primùm parvas consistere nubes :
 Inde ea comprehendunt inter se conquè gregantur,
 Et conjungendo crescunt, ventisque feruntur
 Usque adeo, donec tempestas sæva coorta est.

FIT quoque, uti montis vicina cacumina cælo
 Quàm sint quæque magis, tantò magis edita fument
 Assiduè fulvæ nubis caligine crassâ ;
 Propterea quia, cùm consistunt nubila primùm,

fait descendre avec lui la nuée qui se prête à tous ses mouvements; et aussitôt que cette masse orageuse s'est précipitée sur les ondes, le vent s'y plonge tout entier, fait bouillonner la mer, et soulève à la fois tous ses flots avec un bruit épouvantable.

IL arrive aussi qu'un tourbillon de vent, après avoir ramassé dans l'air les éléments qui forment la nue, s'y enveloppe lui-même, et imite sur terre la trombe marine. Le nuage, après s'être abaissé dans les plaines et s'y être brisé, vomit de ses flancs un horrible tourbillon, un ouragan furieux. Mais ces phénomènes sont très-rares sur terre, à cause de l'obstacle que les montagnes opposent à l'action du vent; ils sont plus fréquents sur la mer, dont la surface est plus étendue et plus découverte.

LES nuages se forment quand un grand nombre de ces corpuscules anguleux, qui volent sans cesse dans l'atmosphère, se rassemblent tout-à-coup, et, malgré la faiblesse de leurs liens, viennent à bout néanmoins de former un tissu. Ce ne sont d'abord que des nuages légers; mais en se joignant ensemble, en s'accumulant, en se réunissant, ils s'accroissent et sont soutenus par les vents, jusqu'à ce qu'il s'excite une tempête violente.

REMARQUEZ encore que plus les montagnes sont élevées et voisines des cieux, plus leur cime est obscurcie par un brouillard jaunissant, une espèce de fumée épaisse; c'est que, quand les nuages commencent à

Ante videre oculi quàm possint tenuia , venti
 Portantes cogunt ad summa cacumina montis :
 Hic demum fit uti , turbâ majore coortâ ,
 Condensa ac stipata simul cernantur , et udo
 Vertice de montis videantur surgere in æthram :
 Nam loca declarat sursùm ventosa patere
 Res ipsa et sensus , montes cùm ascendimus altos.

PRÆTEREA , permulta mari quoque tollere toto
 Corpora Naturam , declarant littore vestes
 Suspensæ , cùm concipiunt humoris adhæsum ;
 Quò magis ad nubes augendas multa videntur
 Posse quoque è salso consurgere momine ponti. ¹⁴
 Præterea , fluviis ex omnibus , et simul ipsâ
 Surgere de terrâ nebulas æstumque videmus ,
 Quæ velut halitus , hinc ita sursùm expressa feruntur ,
 Suffunduntque suâ cœlum caligine , et altas
 Sufficiunt nubes paulatim conveniundo ;
 Urget enim quoque ¹⁵ signiferi super ætheris æstus ,
 Et quasi densendo subtexit cærula nimbis.

FIT quoque , ut hùc veniant in cœtum extrinsecùs illa
 Corpora , quæ faciunt nubes nimbosque volantes ;
 Innumerabilem enim numerum , summamque profundi
 Esse infinitam docui , quantâque volarent

prendre de la consistance , sans être encore sensibles aux yeux , les vents les portent et les rassemblent sur la cime d'un mont : ensuite , lorsqu'ils se sont réunis en plus grand nombre , lorsqu'ils se sont condensés et accumulés , on les voit s'élever du sommet humide vers les plaines de l'air. En effet , la raison nous apprend que les lieux les plus élevés sont le théâtre des vents ; et nous le sentons nous-mêmes au haut des montagnes.

D'AILLEURS la Nature enlève un grand nombre de corpuscules de toute la surface de la mer : c'est ce que nous montrent les étoffes suspendues le long de ses rives , auxquelles s'attache l'humidité. Il est donc évident que les émanations de ce fluide salé , toujours en mouvement , contribuent à l'accroissement des nuages. Nous voyons encore du sein des fleuves et de la terre même sortir des brouillards , des espèces de vapeurs chaudes , dont les exhalaisons élevées dans les airs obscurcissent les cieux , et forment insensiblement par leur réunion des nuages épais ; avec d'autant plus de facilité , que les flots de la matière éthérée , en les pressant d'en haut , et en les condensant , pour ainsi dire , voilent d'un tissu épais l'azur du ciel.

IL se peut enfin que ces corpuscules qui forment les nuages et les tempêtes , viennent d'un monde étranger se réunir dans le nôtre. En effet , vous ne doutez pas que le nombre des atomes ne soit innombrable , et la profon-

Corpora mobilitate, ostendi, quàmque repentè
 Immemorabile per spatium transire solerent:
 Haud igitur mirum est, si parvo tempore sæpe
 Tam magnos montes tempestas, atque tenebræ
 Cooperiant maria ac terras, impensa supernè;
 Undique quandoquidem per caulas ætheris omnes,
 Et quasi per magni circùm spiracula mundi,
 Exitus introitusque elementis redditus extat.

NUNC age, quo pacto pluvius concreseat in altis
 Nubibus humor, et in terras demissus ut imber
 Decidat, expediam. Primùm, jam semina aquai
 Multa simul vincam consurgere nubibus ipsis
 Omnibus ex rebus, pariterque ita crescere utrasque,
 Et nubes et aquam quæcunque in nubibus extat,
 Ut pariter nobis corpus cum sanguine crescit,
 Sudor item atque humor quicunque est denique membris.
 Concipiunt etiam multum quoque sæpe marinum
 Humorem, veluti pendentia vellera lanæ,
 Cùm superà magnum venti mare nubila portant:
 Consimili ratione, ex omnibus amnibus humor
 Tollitur in nubes, quò cùm bene semina aquarum
 Multa modis multis convenère undique adaucta,
 Confertæ nubes vi venti mittere certant
 Dupliciter; nam vis venti contrudit, et ipsa

deur du grand tout infinie : vous savez de quelle agilité sont doués les éléments de la matière, et combien peu de temps il leur faut pour parcourir des espaces immenses. Vous ne devez donc pas être surpris que la tempête et les ténèbres suspendues dans les airs, couvrent en un instant les plus hautes montagnes, se répandent sur la mer et la terre entière, puisque de tous côtés les éléments trouvent des entrées et des sorties ouvertes dans tous les conduits du fluide éthéré, et, pour ainsi dire, dans tous les canaux du monde.

APPRENEZ maintenant comment les eaux de la pluie se ramassent dans les nuages, et de là retombent sur la terre. Soyez convaincu premièrement, que de tous les corps s'élèvent, en même temps que les nuages, une infinité de molécules d'eau qui s'accroissent avec la substance même de la nue, à peu près comme nous voyons le sang, la sueur et les autres fluides de nos corps s'accroître en même temps que la machine. Les nuages se chargent encore des eaux de la mer, lorsque, semblables à des flocons de laine suspendus, ils sont portés par les vents au dessus de sa surface. L'humidité des fleuves s'élève de même vers les nues. Lorsque ces semences d'eau, accrues de tous côtés par tant d'émanations diverses, se sont rassemblées, et ont été condensées par le souffle des vents, alors une double force détermine leur chute: la pression des vents, et le grand

Copia nimborum, turbâ majore coortâ ,
Urget et è supero premit, ac facit effluere imbres.

PRÆTEREA, cùm rarescunt quoque nubila ventis ,
Aut dissolvuntur solis super icta calore ,
Mittunt humorem pluvium , stillantque, quasi igni
Cera super calido tabescens multa liquescat.

SED vehemens imber fit, ubi vehementer utroque
Nubila vi cumulata premuntur, et impete venti :
At retinere diu pluviae longùmque morari
Consuêrunt, ubi multa fuerunt semina aquarum ;
Atque aliis aliae nubes, nimbique rigantes
Insuper, atque omni volgò de parte feruntur ;
Terraque cùm fumans humorem tota rehalat.

HINC ubi sol radiis tempestatem inter opacam
Adversâ fulsit nimborum aspergine contrâ ,
Tum color in nigris existit nubibus *arqui*.

CÆTERA, quæ sursùm crescunt sursùmque creantur,
Et quæ concrescunt in nubibus omnia, prorsùm
Omnia, nix, venti, grando, gelidæque pruinae ,
Et vis magna geli, magnum duramen aquarum ,
Et mora quæ fluvios passim refrænât euntes ,
Perfacile est tamen hæc reperire animoque videre ,
Omnia quo pacto fiant quareve creentur,
Cùm bene cognôris, elementis reddita quæ sint.

nombre des nuages accumulés, qui, en gravitant les uns sur les autres, produisent l'écoulement de la pluie.

D'UN autre côté, quand les vents raréfient les nuages, ou quand la chaleur du soleil les dissout, ils laissent tomber l'humide pluvieux qu'ils contiennent, et s'écoulent goutte à goutte, comme la cire liquéfiée par l'ardeur de la flamme.

LA pluie est abondante quand les nuages éprouvent fortement la double pression de leur propre pesanteur et du souffle des vents; elle a une durée considérable et retient long-temps les hommes sous leurs toits, quand les nuages, chargés d'un grand nombre de particules d'eau, sont accumulés les uns sur les autres et répandus de tous côtés, et quand la terre restitue par ses exhalaisons autant d'humidité qu'elle en reçoit.

LORSQUE au sein de l'orage les rayons du soleil se trouvent opposés à un nuage pluvieux, on aperçoit au milieu des ténèbres les couleurs de l'*arc-en-ciel*.

LES autres météores qui se forment, s'accroissent et se combinent dans les nuages, tels que la neige, les vents, la grêle, les frimats, la glace qui durcit les eaux et met un frein à la course des fleuves. Il est facile d'en pénétrer la cause et d'en expliquer les effets, quand on connaît à fond les propriétés des éléments.

NUNC age, quæ ratio terrai motibus extet,
 Percipe; et imprimis terram fac ut esse rearis
 Subter item, ut superà est, ventis atque undique plenam
 Speluncis, multosque lacus multasque lacunas
 In gremio gerere, et rupes deruptaque saxa,
 Multaque sub tergo terrai flumina tecta
 Volvere vi fluctus submersaque saxa putandum est;
 Undique enim similem esse sui res postulat ipsa.

HIS igitur rebus subjunctis suppositisque,
 Terra ¹⁶ supernè tremit, magnis concussa ruinis
 Subter, ubi ingentes speluncas subruit ætas;
 Quippe cadunt toti montes, magnoque repente
 Concussu latè disserpunt inde tremores;
 Et meritò, quoniam plaustris concussa tremiscunt
 Tecta viam propter non magno pondere tota;
 Nec minùs exultant, ubi currùs fortis equùm vis
 Ferratos utrinque rotarum succutit orbes.

FIT quoque, ubi magnas in aquæ vastasque lacunas
 Gleba vetustate è terra provolvitur ingens,
 Ut jactetur aqua, et fluctu quoque terra vacillet;
 Ut vas in terra non quit constare, nisi humor
 Destitit in dubio fluctu jactarier intùs.

PRÆTEREA, ventus cùm per loca sub cava terræ

APPRENEZ maintenant la cause des tremblements de terre , et persuadez-vous sur-tout que l'intérieur du globe est , comme sa surface , rempli de vents , de cavernes , de lacs , de précipices , de pierres , de rochers , et d'un grand nombre de fleuves intérieurs , dont les flots impétueux emportent et roulent des roches submergées ; car la raison veut que la terre soit par-tout semblable à elle-même.

CES notions préliminaires une fois supposées , les tremblements de la surface du globe sont occasionnés par l'éroulement intérieur de quelques énormes cavernes que le temps vient à bout de démolir ; car ce sont des montagnes toutes entières qui tombent , et dont la secousse violente et soudaine doit répandre au loin d'affreux tremblements ; puisque un chariot , dont le poids n'est pas considérable , fait trembler sur son passage tous les édifices voisins , et que des coursiers fougueux , en roulant les bandes des roues armées de fer , font tressaillir tous les lieux d'alentour.

IL se peut encore qu'une masse énorme de terre tombe de vétusté dans un grand lac souterrain , et que le globe vacille par une suite du mouvement excité dans les eaux , comme nous voyons sur la surface de la terre un vase plein d'une onde agitée , ne rester immobile que quand la liqueur contenue a repris son équilibre.

D'AILLEURS , quand le vent ramassé dans les ca-

Conlectus, parti ex una procumbit, et urget
 Obnixus magnis speluncas viribus altas,
 Incumbit tellus, quò venti prona premit vis;
 Tum superà terram quæ sunt exstructa domorum,
 Ad cœlumque magis quantò sunt edita quæque,
 Inclinata minent in eandem prodita partem,
 Protractæque trabes impendent ire paratæ.
 Et metuunt magni Naturam credere mundi
 Exitiale aliquod tempus clademque manere,
 Cùm videant tantam terrarum incumbere molem!
 Quòd nisi respirent venti, non ulla refrænet
 Res, neque ab exitio possit reprendre euntes;
 Nunc quia respirant alternis inque gravescunt,
 Et quasi conlecti redeunt ceduntque repulsi,
 Sæpiùs hanc ob rem minitatur terra ruinas,
 Quàm facit; inclinatur enim retroque recellit,
 Et recipit prolapsa suas se in pondere sedes:
 Hâc igitur ratione vacillant omnia tecta,
 Summa magis mediis, media imis, ima perhilum.

EST hæc ejusdem quoque magni causa tremoris,
 Ventus ubi atque animæ subitò vis maxima quædam,
 Aut extrinsecùs, aut ipsâ à tellure coorta,
 In loca se cava terrai conjecit, ibique
 Speluncas inter magnas fremit ante tumultu,

vités intérieures du globe fond avec violence sur un côté particulier, et réunit toutes ses forces dans ces cavernes profondes, la terre penche du côté où le souffle des vents fait le plus d'efforts ; en même temps les édifices construits à la surface s'inclinent du même côté, à mesure qu'ils sont plus voisins du ciel ; on voit les poutres s'avancer, quitter l'aplomb, menacer ruine. Et l'on balance à croire que la Nature ait prescrit un terme pour la destruction totale du monde, quand on voit de telles masses prêtes à se démolir ! Si les vents n'étaient obligés de reprendre, pour ainsi dire, haleine, aucun frein ne serait capable de les contenir, ni d'arrêter leurs efforts destructeurs : mais, comme alternativement ils se reposent et fondent de nouveau, sont repoussés et retournent à la charge, la terre menace de s'écrouler plus qu'elle ne s'écroule en effet ; elle s'incline et se relève ; elle perd l'équilibre, et le retrouve par son propre poids. Voilà pourquoi les édifices vacillent plus ou moins, selon leur élévation ; de sorte que les plus bas n'éprouvent presque point de secousses.

CES horribles ébranlements peuvent encore être causés par un vent impétueux, un souffle violent introduit tout-à-coup du dehors, ou né dans le sein même de la terre, qui, après s'être engouffré dans les cavités du globe, frémit au milieu de ces immenses cavernes, s'y roule en tout sens, et ne s'échappe au dehors qu'après

Versabundaque portatur ; post incita cùm vis
 Exagitata foràs erumpitur ; et simul artam
 Diffindens terram magnum concinnat hiatum :
 In Tyria ¹⁷ Sidone quod accidit , et fuit Ægis
 In Peloponneso. Quas exitus hic animai
 Disturbât urbes , et terræ motus obortus !
 Multaque præterea ceciderunt mœnia magnis
 Motibus in terris , et multæ per mare pessum
 Subsedère suis pariter cum civibus urbes.

QUOD nisi prorumpit , tamen impetus ipse animai ,
 Et fera vis venti , per crebra foramina terræ
 Dispertitur , ut horror , et incutit inde tremorem ;
 Frigus uti nostros penitùs cùm venit in artus ,
 Concutit , invitos cogens tremere atque moveri :
 Ancipiti trepidant igitur terrore per urbes ;
 Tecta supernè timent , metuunt infernè , cavernas
 Terrai nè dissolvat Natura repentè ;
 Neu distracta suum latè dispandat hiatum ,
 Idque suis confusa velit complere ruinis.
 Proinde , licet quamvis cœlum terramque reantur
 Incorrupta fore , æternæ mandata saluti ,
 Attamen interdum præsens vis ipsa pericli
 Subditat hunc stimulum quâdam de parte timoris ,
 Nè pedibus raptim tellus subtracta feratur
 In barathrum , rerumque sequatur prodita summa
 Funditùs , et fiat mundi confusa ruina.

avoir fendu la terre par son impétuosité, et y avoir ouvert de vastes abymes. Ainsi furent englouties Sidon, l'ouvrage des Tyriens, Egine dans le Péloponnèse. Combien de villes ont été détruites par ces terribles éruptions des vents, et par les tremblements de terre qui en furent la suite ! combien de cités ensevelies sous terre au milieu de ces affreux ébranlements, ou noyées avec leurs citoyens au fond des mers !

Si le vent ne s'élançe pas au dehors, son souffle impétueux se distribue comme une espèce de frisson dans tous les conduits de la terre, et y excite un tremblement général. Ainsi le froid, insinué jusqu'au fond de nos membres, nous fait grelotter malgré nous. Alors les habitants des villes, en proie à une double terreur, voient la mort et sur leurs têtes et sous leurs pieds : ils craignent d'un côté la chute de leurs toits ; ils tremblent de l'autre que la Nature ne démolisse tout-à-coup les voûtes du globe, et qu'après avoir ouvert ses vastes abymes, elle ne veuille les combler de ses propres débris. Quoique persuadés que le ciel et la terre sont incorruptibles, et destinés à subsister éternellement, la vue d'un danger aussi pressant porte néanmoins la défiance dans leur ame, et leur fait craindre que la terre ne se dérobe sous leurs pieds pour tomber dans le gouffre, que sa chute ne soit suivie de celle du grand tout, et qu'il ne reste plus du monde entier qu'un amas confus de ruines.

NUNC ratio reddunda, augmen cur nesciat æquor.
 Principiò, mare mirantur non reddere majus
 Naturam, quò tantu' fuit decursus aquarum,
 Omnia quò veniant ex omni flumina parte;
 Adde vagos imbres tempestatesque volantes
 Omnia quæ maria ac terras sparguntque rigantque;
 Adde suos fontes; tamen ad maris omnia summam
 Guttaï vix instar erunt unius ad augmen:
 Quò minùs est mirum mare non augescere magnum.

PRÆTEREA, magnam sol partem detrahit æstu;
 Quippe videmus enim vestes humore madentes
 Exsiccare suis radiis ardentibu' solem;
 At pelage multa et latè substrata videmus:
 Proinde licet quamvis ex uno quoque loco sol
 Humoris parvam delibet ab æquore partem,
 Largiter in tanto spatio tamen auferet undis.

TUM porro venti magnam quoque tollere partem
 Humoris possunt verrentes æquora ponti:
 Unâ nocte vias quoniam persæpe videmus
 Siccari, mollisque luti concrecere crustas.

PRÆTEREA docui multum quoque tollere nubes
 Humorem magno conceptum ex æquore ponti,
 Et passim toto terrarum spargere in orbe,
 Cùm pluit in terris et venti nubila portant.

IL faut maintenant expliquer pourquoi la mer ne connaît point d'accroissement. On est surpris qu'avec tant d'eaux qui s'y rendent, tant de fleuves qui s'y jettent de tous côtés, tant de pluies et d'orages qui fondent à la fois sur la terre et sur la mer, enfin avec ses propres sources, elle n'augmente jamais de volume ; mais la surprise cessera, si l'on considère que toutes ces eaux, comparées à la vaste étendue des mers, font à peine sur elles l'effet d'une goutte insensible.

AJOUTEZ que la chaleur du soleil en pompe une grande partie ; car ces rayons ardents qui sèchent en un moment les étoffes humides, quel effet ne doivent-ils pas produire sur l'immense surface des mers soumises à leur action ? et, quelque modique perte que souffre chaque endroit particulier, ces évaporations, répétées dans une aussi grande étendue, ne doivent-elles pas causer une diminution considérable ?

D'UN autre côté, les vents qui balaient la surface des ondes, en emportent encore une partie ; puisque souvent nous voyons, dans l'espace d'une nuit, les chemins séchés et la fange durcie par leur souffle.

JE vous ai encore enseigné que les nuages attirent à eux l'humidité de la mer, pour aller ensuite la disperser de tous côtés, ou par les pluies qui tombent sur la terre, ou par les nuées que les vents transportent dans l'atmosphère.

POSTREMO, quoniam raro cum corpore tellus
 Est, et conjunctas oras maris undique cingit,
 Debet, ut in mare de terris venit humor aquaï,
 In terras itidem manare ex æquore salso;
 Percolatur enim virus, retroque remanat
 Materies humoris, et ad caput annibus omnis
 Confluit, inde super terras redit agmine dulci,
 Quà via secta semel liquido pede detulit undas.

NUNC ratio quæ sit, per fauces montis ut Ætnæ
 Exspirent ignes interdum turbine tanto,
 Expediam: neque enim mediâ de clade coorta
 Flammæ tempestas, Siculûm dominata per agros,
 Finitimis ad se convertit gentibus ora,
 Fumida cùm cœli scintillare omnia templa
 Cernentes, pavidâ complebant pectora curâ,
 Quid molirètur rerum Natura novarum.

HISCE tibi rebus latè est altèque videndum,
 Et longè cunctas in partes dispiciendum,
 Ut reminiscaris summam rerum esse profundam,
 Et videas cœlum summaï totius unum
 Quàm sit parvula pars et quàm multesima constet,
 Et quota pars homo terraï sit totius unus:
 Quod bene propositum si planè contueare,
 Ac videas planè mirari multa relinquis.

ENFIN, comme la terre est un corps poreux, comme elle environne de tous côtés la mer qui lui est contiguë, la mer ne peut recevoir les eaux de la terre sans que celle-ci reçoive à son tour celles de la mer, qui se filtrent en effet dans le sein du globe, se replient sur elles-mêmes, se rassemblent à la source des fleuves, et ainsi purifiées coulent sur la terre à l'endroit où sa surface entr'ouverte facilite la trace liquide de leurs pas.

APPRENEZ maintenant la raison pour laquelle les bouches de l'Etna vomissent quelquefois de si épais tourbillons de flamme. Ne croyez pas en effet qu'au milieu du trouble et du désastre un orage de feu, déchainé dans les plaines de la Sicile, ait jadis fixé les regards des peuples voisins qui, à la vue des torrents d'étincelles et de fumée ondoyants dans toute l'atmosphère, aient attendu pleins d'effroi le nouveau malheur que la Nature leur préparait.

POUR l'explication des phénomènes de cette espèce, il faut porter sur toute la Nature un coup-d'œil vaste et profond, en embrasser à-la-fois toutes les parties, ne jamais perdre de vue l'infinité du grand tout, et se représenter sans cesse combien le ciel est peu de chose par rapport à l'univers, et quel atome imperceptible est l'homme comparé au globe entier. Quand vous serez pénétré de ce principe, convaincu de cette vérité, il y aura bien des phénomènes que vous cesserez d'admirer.

NUM quis enim nostrum miratur, si quis in artus
 Accepit calido febrim fervore coortam,
 Aut alium quemvis morbi per membra dolorem?
 Obturgescit enim subito pes, arripit acer
 Sæpe dolor dentes, oculos invadit in ipsos;
 Existit sacer¹⁸ ignis, et urit corpore serpens
 Quamcunque arripuit partem, repitque per artus:
 Nimirum, quia sunt multarum semina rerum;
 Et satis hæc tellus nobis cælumque mali fert,
 Unde queat vis immensi procrecere morbi.
 Sic igitur toti cælo terræque putandum est
 Ex infinito satis omnia suppeditare,
 Unde repente queat tellus concussa moveri,
 Perque mare et terras rapidus percurrere turbo,
 Ignis abundare ætæus, flammescere cælum:
 Id quoque enim fit, et ardescunt cælestia templa;
 Ut tempestates pluviae graviore coortu
 Sunt, ubi fortè ita se tetulerunt semina aquarum.

AT nimis est ingens incendi turbidus ardor:
 Scilicet et fluvius, qui non est, maximus ei est,
 Qui non ante aliquem majorem vidit, et ingens
 Arbor homoque videtur, et omnia de genere omni,
 Maxima quæ vidit quisque, hæc ingentia fingit:

QUI de nous, par exemple, est surpris de voir un homme brûlé d'une fièvre ardente, ou dont les membres soient la proie d'une autre maladie? Les pieds se gonflent tout-à-coup; une douleur aiguë s'empare des dents ou se jette sur les yeux même; le feu sacré s'allume, se répand dans tout le corps, brûle toutes les parties qu'il attaque: on n'en est point étonné, parcequ'on connaît les émanations d'un grand nombre de corps, parcequ'on sait que les exhalaisons de la terre et le vice de l'air suffisent pour causer la naissance et hâter les progrès des plus terribles maladies. Croyez donc aussi que ce grand tout, infini comme il l'est, fournit au ciel et à la terre un assez grand nombre d'atomes pour ébranler le globe par des secousses soudaines, pour envoyer sur la terre et les ondes des tourbillons rapides, pour entretenir les feux de l'Etna, et pour embrâser le ciel. Oui, le ciel lui-même peut s'embrâser aussi naturellement que nous voyons les pluies tomber à grands flots sur la terre, lorsqu'un certain nombre de particules d'eau se sont rassemblées dans l'atmosphère.

MAIS, dites-vous, ces incendies sont trop considérables. Oui, comme un fleuve paraît grand à qui n'en a jamais vu de plus grand; comme un arbre, un homme, tous les corps, de quelque espèce qu'ils soient, paraissent énormes quand on ne connaît rien au-delà; tandis

Cùm tamen omnia cum cœlo terrâque marique
 Nil sint ad summam summaï totius omnem.

NUNC tamen, illa modis quibus inritata repentè
 Flamma foràs vastis Ætnæ fornacibus efflet,
 Expediam. Primùm totius subcava montis
 Est natura, ferè silicum ¹⁹ suffulta cavernis;
 Omnibus est porro in speluncis ventus et aër,
 Ventus enim fit, ubi est agitando percitus aër:
 Hic ubi percaluit calefecitque omnia circùm
 Saxa furens, quà contingit, terramque, et ab ollis
 Excussit calidum flammis velocibus ignem,
 Tollit se ac rectis ita faucibus ejicit altè,
 Funditque ardorem longè, longèque favillam
 Differt, et crassâ volvit caligine fumum;
 Extruditque simul mirando pondere saxa:
 Nè dubites quin hæc animaï turbida sit vis.

PRÆTEREA magnâ ex parti mare montis ad ejus
 Radices frangit fluctus, æstumque resorbet:
 Ex hoc usque mari speluncæ montis ad altas
 Perveniunt subter fauces; ²⁰ hæc ire fatendum est,
 Et penetrare animam penitùs res cogit aperta,
 Atque efflare foràs, ideoque extollere flammam,
 Saxaque subjectare, et arenæ tollere nimbos:

que ces objets, non plus que le ciel, la terre et la mer, ne sont rien en comparaison de l'univers.

MAIS tâchons maintenant d'expliquer la manière dont la flamme en fureur s'exhale des fournaies de l'Etna. D'abord toute la montagne est creuse intérieurement, et appuyée sur des cavernes de cailloux. Or, toutes les cavernes sont remplies de vents, et par conséquent d'air, puisque le vent n'est que l'air mis en agitation. Lorsque ce terrible élément s'est enflammé, et a communiqué son ardeur aux rochers et à la terre autour desquels il ne cesse de se rouler, et dont il fait sortir des flammes rapides, des feux dévorants; il s'élève, il s'élance directement par les gorges de la montagne, il répand au loin la flamme et la cendre, roule une fumée noire et épaisse, et lance en même temps des rochers d'une si énorme pesanteur, qu'à ces effets on ne peut méconnaître l'impétuosité des vents.

D'AILLEURS la mer baigne en grande partie le pied de cette montagne; sans cesse elle y brise et en ramène ses flots. Les cavernes règnent par-dessous terre depuis la mer jusqu'aux gorges de la montagne. On ne peut douter que les vents n'entrent par ces ouvertures quand la mer s'est retirée, et ne dirigent leur souffle de là vers le sommet. Voilà pourquoi l'on voit les flammes s'élever en l'air, les rochers s'élancer au loin, et des nuages de sable se répandre de tous côtés. A la cime sont ces larges

In summo sunt ventigeni ²¹ *crateres*, ut ipsi
 Nominant, nos quas *fauces* perhibemus, et *ora*.

SUNT aliquot quoque res, quarum unam dicere causam
 Non satis est, verùm plures, unde una tamen sit.
 Corpus ut exanimum si quod procul ipse jacere
 Conspicias hominis, fit ut omnes dicere causas
 Conveniat lethi, dicatur ut illius una;
 Nam neque eum ferro, neque frigore vincere possis
 Interiisse, neque à morbo, neque fortè veneno;
 Verùm àliquid genere esse ex hoc, quod concio dicat
 Scimus: item in multis hoc rebus dicere habemus.

NILUS in æstati crescit, campisque redundat
 Unicus in terris Ægypti totius annis:
 Is rigat Ægyptum medium per sæpe calorem;
 Aut quia sunt æstate Aquilones ostia contrà,
 Anni tempore eo quo etesia flabra feruntur;
 Et contrà fluvium flantes remorantur, et undas
 Cogentes sursùs replent coguntque manere:
 Nam dubio procul hæc adverso flabra feruntur
 Flumine, quæ gelidis à stellis axis aguntur;
 Ille ex æstifera parti venit annis ab austro,

entonnoirs par où s'échappent les vents : les Grecs les appellent *cratères*, et nous leurs donnons les noms de *gorges* et de *bouches*.

IL y a encore des phénomènes auxquels il ne suffit pas de donner une explication ; il faut en produire plusieurs, parmi lesquelles se trouve la véritable. Ainsi, en voyant de loin le cadavre d'un homme étendu sur le sable, il est nécessaire, pour nommer la cause de sa mort, de citer toutes les causes possibles de mortalité ; car vous ne pouvez décider s'il est mort par le fer ou le froid, par la maladie ou le poison. Vous savez en général que c'est par une de ces causes ; mais il n'y a que les témoins oculaires qui puissent vous fixer sur la véritable. Nous sommes réduits à la même indécision dans un grand nombre de phénomènes.

PAR exemple, si le Nil, ce fleuve unique de l'Égypte entière, s'accroît et inonde les campagnes pendant l'été, ces débordements peuvent venir de ce que dans cette saison où règnent les vents étiens, les Aquilons, en soufflant à l'embouchure et contre la direction du fleuve, suspendent son cours, foulent ses ondes, comblent son lit, et forcent le fleuve de s'arrêter ; car on ne peut douter que le souffle de ces vents ne soit opposé à la direction du fleuve, puisqu'ils viennent des constellations glacées du pôle boréal, tandis que le Nil prend sa source dans les régions du midi, dans ces climats brûlants que le

Inter nigra virûm percoctaque sæcla calore ,
Exoriens penitùs mediâ ab regione diei.

EST quoque uti possit magnus congestus arenæ
Fluctibus adversis oppilare ostia contrâ ,
Cùm mare permotum ventis ruit intùs arenam :
Quo fit uti pacto liber minùs exitus amni ,
Et proclivus item fiat minus impetus undis.

FIT quoque uti pluvix forsan magis ad caput ejus ,
Tempore eo fiant quo etesia flabra Aquilonum
Nubila conjiciunt in eas tunc omnia partes :
Scilicet ad mediam regionem ejecta diei
Cùm convenerunt , ibi ad altos denique montes
Contrusæ nubes coguntur , vique premuntur.

FORSIT et Æthiopum penitùs ²² de montibus altis
Crescat, ubi in campos albas descendere ningues
Tabificis subigit radiis sol omnia lustrans.

NUNC age, *Averna* tibi quæ sint loca cunque lacusque
Expeditam, quali naturâ prædita constant.
Principiò, quòd *Averna* ²³ vocantur, nomen id ab re
Impositum est, quia sunt *avibus* contraria cunctis ;
È regione ea quòd loca cùm advenère volantes,
Remigii oblitæ, pennarum vela remittunt,
Præcipitesque cadunt molli cervice profusæ
In terram, si fortè ita fert natura locorum,
Aut in aquam, si fortè lacus substratus Averno est.

soleil visite au milieu de sa course, et dont les habitants sont noircis et dévorés par la chaleur.

IL se peut encore que de vastes amas de sables déposés à son embouchure forment une digue contre ses flots, dans le temps où la mer agitée par les vents roule des sables; d'où il arrive que la décharge du fleuve est moins libre, et la pente de son lit moins inclinée.

IL se peut aussi que les pluies soient plus abondantes à sa source, dans cette saison où le souffle des vents étésiens chasse de ce côté les nuages qui, rassemblés dans les régions du midi, s'accumulent et se condensent à la cime des plus hautes montagnes, et tombent enfin par la pression de leur pesanteur.

PEUT-ÊTRE, en un mot, cette crue vient-elle des hautes montagnes d'Ethiopie, quand le soleil, dont les rayons embrassent toute la Nature, fait descendre à grands flots la neige fondue dans les plaines.

EXPLIQUONS maintenant la nature de ces lieux funestes, de ces lacs nommés *Avernes*. D'abord ce nom leur a été donné à cause de l'effet qu'ils produisent, parcequ'ils sont mortels pour les *oiseaux*. En effet, quand les habitants de l'air sont arrivés directement au dessus de ces lieux, ils semblent avoir oublié l'art de voler; leurs ailes n'ont plus de ressort; ils tombent sans force, la tête penchée, ou sur la terre ou dans les eaux, selon la nature de l'Averne qui leur donne la mort.

QUALIS apud Cumas locus est montemque Vesevum,
 Oppleti calidis ubi fumant fontibus auctus :
 Est et Athenæis in mœnibus, arcis in ipso
 Vertice, Palladis ad templum Tritonidos almæ,
 Quò nunquam pennis appellunt corpora raucæ
 Cornices, non cùm fumant altaria donis :
 Usque adeo fugitant non iras Palladis acres,
 Pervigili causâ, Graiùm ut cecinere poetæ ;
 Sed natura loci hoc opus efficit ipsa suâ vi.
 In Syria quoque fertur item locus esse, videri,
 Quadrupes quoque quò simul ac vestigia primùm
 Intulerint, graviter vis cogat concidere ipsa,
 Manibus ut si sint divis mactata repentè :
 Omnia quæ naturali ratione geruntur ;
 Et, quibus è causis fiant, apparet origo
 Janua nè his orci potiùs regionibus esse
 Credatur ²⁴ posta, hinc animas Acheruntis in oras
 Ducere fortè deos Manes infernè reamur ;
 Naribus alipedes ut cervi sæpe putantur
 Ducere de latebris serpentina sæcla ferarum ;
 Quod procul à vera quàm sit ratione repulsum,
 Percipe ; namque ipsâ de re nunc dicere conor.

PRINCIPIO hoc dico, quod dixi sæpe quoque ante,
 In terra cujusque modi rerum esse figuras ;
 Multa homini quæ sunt vitalia, multaque morbos
 Incutere et mortem quæ possint accelerare ;

ON trouve, à Cumès et au mont Vésuve un endroit de cette nature; ce sont des fontaines chaudes d'où s'exhale une épaisse fumée. On en trouve encore un semblable dans les murs d'Athènes, au sommet de la citadelle, proche le temple de Minerve : les rauques corneilles n'osent jamais y aborder, lors même que la fumée des sacrifices semble les y inviter : tant elles fuient avec effroi, non pas la colère de Pallas que leur attira leur vigilance, selon le récit des poètes grecs, mais les exhalaisons même de ce lieu, qui suffisent pour les en détourner. On parle encore d'un autre Avernus de cette espèce, situé dans la Syrie, où les quadrupèdes eux-mêmes ne peuvent porter leurs pas, sans que la vapeur les fasse tomber sans vie, comme des victimes immolées tout-à-coup aux dieux Manes. Tous ces effets sont naturels, et l'on peut en trouver les causes, sans s'imaginer que ces lieux soient autant de portes du Tartare, par où les divinités du sombre empire attirent les âmes sur le bord de l'Achéron, comme la simple aspiration du cerf rapide attire (selon l'opinion commune) les serpents du fond de leur retraite. Pour vous faire sentir le ridicule de toutes ces fables, je vais traiter à fond ce sujet.

JE répète d'abord ce que j'ai souvent dit, que la terre contient un grand nombre de principes diversement configurés, dont les uns donnent la vie à l'homme, les autres lui causent des maladies et hâtent son trépas, et

224 LUCRETII LIB. VI.

Et magis esse aliis alias animantibus aptas
Res ad vitæ rationem ostendimus ante,
Propter dissimilem naturam dissimilesque
Texturas inter sese primasque figuras;
Multa meant inimica per aures, multa per ipsas
Insinuant nares infesta atque aspera odore,
Nec sunt multa parùm tactu vitanda, nec autem
Aspectu fugienda saporeque tristia quæ sint;
Deinde videre licet, quàm multæ sint homini res
Acriter infesto sensu, spurcæque gravesque.

ARBORIBUS primùm certis gravis²⁵ umbra tributa est,
Usque adeo, capitis faciant ut sæpe dolores,
Si quis eas subter jacuit prostratus in herbis.
Est etiam in magnis Heliconis montibus²⁶ arbos
Floris odore hominem tetro consueta necare:
Scilicet hæc ideo terris ex omnia surgunt
Multa modis multis multarum semina rerum,
Quòd permista gerit tellus discretaque tradit.

NOCTURNUMQUE recens extinctum lumen, ubi acri
Nidore offendit nares, consopit ibidem,
Dejicere ut pronos qui morbus sæpe suevit:
Castoreoque²⁷ gravi mulier sopita recumbit,
Et manibus nitidum teneris opus effluit eji,
Tempore eo si odorata est, quo menstrua solvit.

qui tous sont plus ou moins analogues aux divers animaux, plus ou moins propres à leur conservation, selon la différence de leur nature, de leur tissu, et de leurs figures élémentaires. Il y en a dont l'introduction blesse le canal de l'ouïe; il y en a dont les exhalaisons piquantes et désagréables offensent l'organe de l'odorat; d'autres dont le contact est dangereux, dont la vue est à craindre, dont la saveur est désagréable. Enfin l'expérience vous montre combien d'objets produisent dans l'homme des sensations pénibles et douloureuses.

D'ABORD il y a des arbres dont l'ombre est chargée de molécules si dangereuses, qu'on ne peut s'étendre sur le gazon au pied de ces arbres, sans éprouver de violentes douleurs de tête. Sur la cime élevée de l'Hélicon se trouve encore un arbre dont la fleur tue l'homme par son odeur. Toutes ces productions naissent de la terre, parcequ'elle renferme dans son sein un grand nombre de semences combinées d'une infinité de manières diverses, dont la sécrétion nourrit chaque individu particulier.

L'ODEUR d'une lampe récemment éteinte affecte désagréablement les nerfs olfactifs, assoupit l'homme, le renverse comme s'il était attaqué de l'épilepsie. L'odeur forte du *castoreum* produit le même effet sur la femme: elle tombe sans connaissance, et son ouvrage s'échappe de ses mains défaillantes, si son organe en est frappé

Multaque præterea languentia membra per artus
 Solvunt, atque animam labefactant sedibus intus.
 Denique, si in calidis etiam cunctère²⁸ lavacris,
 Plenior et solio in fueris ferventis aquai,
 Quàm facilè in medio fit uti des sæpe ruinas!
 Carbonumque²⁹ gravis vis atque odor insinuatur
 Quàm facilè in cerebrum, nisi aquam præcepimus ante!
 At cùm membra hominis percepit fervida febris,
 Tum fit odor³⁰ vini plagæ mactabilis instar.
 Nonne vides etiam terrâ quoque sulfur in ipsâ
 Gignier, et tetro concrecere odore bitumen?
 Denique ubi argenti venas³¹ auri que sequuntur,
 Terrai penitùs scrutantes abdita ferro,
 Quales expirat scaptésula subter odores?
 Quidve mali fit ut exhalent aurata metalla?
 Quas hominum reddunt facies qualesque colores
 Nonne vides? audisve perire in tempore parvo.
 Quam soleant, et quàm vitai copia desit,
 Quos opere in tali cohibet vis magna? Necesse est
 Hos igitur tellus omnes exæstuet æstus,
 Expiretque foràs in aperta promptaque cœli.

SIC et *Averna* loca alitibus summittere debent
 Mortiferam vim, de terra quæ surgit in auras,

dans le temps où elle paie son tribut périodique. Il y a bien d'autres substances dont l'action relâche le système des membres, et fait chanceler l'ame au fond de sa retraite. Enfin, si vous séjournez trop long-temps dans un bain chaud, ou si vous vous y plongez à la suite d'un repas trop abondant, qu'il est à craindre que vous ne tombiez sans connaissance au milieu des eaux ! Avec quelle facilité la vapeur active du charbon ne s'insinue-t-elle pas jusqu'au cerveau, si vous ne prévenez son effet en avalant auparavant une onde salutaire ? L'odeur du vin porte un coup mortel à celui dont les membres sont consumés par une fièvre ardente. Ne voyez-vous pas encore naître au sein de la terre le soufre et le bitume, dont la vapeur est si pénétrante ? Enfin, quand le fer à la main on déchire les entrailles de la terre pour y suivre les veines de l'or et de l'argent, quelles vapeurs mortelles ne sent-on pas s'élever du fond de la mine, et s'exhaler du séjour de ces riches métaux ? Ne voyez-vous pas quel visage have, quel teint plombé contractent les malheureux condamnés par la loi à ces durs travaux ? Ne savez-vous pas en combien peu de temps ils périssent, et combien est courte la durée de leur vie ? Il faut donc que la terre se débarrasse de toutes ces vapeurs, en les répandant au dehors dans les plaines de l'air.

AINSI ces lieux nommés *Avernes* ne sont mortels pour les oiseaux que par de pareilles évaporations qui

Ut spatium cœli quâdam de parte venenet :
 Quò simul ac primùm pennis delata sit ales,
 Impediatur ibi cæco conrepta veneno,
 Ut cadat è regione loci, quà dirigit æstus :
 Quò cùm conruit, hæc eadem vis illius æstûs
 Reliquias vitæ membris ex omnibus aufert ;
 Quippe etenim primò quasi quemdam conciet æstum ;
 Posterius fit uti cùm jam cecidère veneni
 In fontes ipsos, ibi sit quoque vita vomenda,
 Propterea quòd magna mali sit copia circùm.

FIT quoque ut interdum vis hæc atque æstus averni
 Aëra qui inter aves cunque est terramque locatus,
 Discutiat, prope uti locus hinc linquatur inanis :
 Cujus ubi è regione loci venère volantes,
 Claudicat extemplò pennarum nisus inanis,
 Et conamen utrinque alarum proditur omne :
 Hic, ubi nictari nequeunt insistereque alis,
 Scilicet in terram delabi pondere cogit
 Natura ; et vacuum prope jam per inane jacentes,
 Dispergunt animas per caulas corporis omnes.

FRIGIDIOR^{3a} porro in puteis æstate fit humor,
 Rarescit quia terra calore, et semina si qua
 Fortè vaporis habet, properè dimittit in auras :
 Quo magis est igitur tellus affecta calore,

s'élèvent du sein de la terre dans les airs, et empoisonnent, pour ainsi dire, une partie de l'atmosphère. A peine les oiseaux sont-ils arrivés dans cette région infectée, tout-à-coup embarrassés dans les laqs de ce poison invisible, ils tombent verticalement dans l'endroit où l'exhalaison dirige leur chute; et quand ils y sont étendus, la même exhalaison, plus active pour lors, chasse de leurs membres tous les restes de la vie: car la première attaque n'excite en eux qu'une espèce de convulsion; mais une fois plongés à la source même du venin, ils y rendent les derniers soupirs, suffoqués par l'abondance des exhalaisons qui les environnent.

IL se peut encore que ces exhalaisons raréfient tellement la masse d'air interposée entre la terre et les oiseaux, que cet espace devienne presque vide. Lorsque les habitants de l'air volent directement au dessus de ces lieux, leurs ailes s'agitent en vain au milieu du vide, aucune réaction ne seconde leurs efforts. Ne trouvant donc plus d'appui dans l'air, ni de supports dans leurs ailes, la Nature les force de céder à leur pesanteur; et quand ils sont tombés au sein du vide, leur ame se dissipe par tous les pores de leurs membres.

L'EAU des puits se refroidit pendant l'été, parceque la chaleur, en raréfiant la terre, dissipe promptement dans les airs toutes les semences de feu qu'elle peut contenir. Ainsi, plus sa surface est échauffée, plus les eaux

Hoc fit frigidior qui in terra est abditus humor,
 Frigore cùm premitur porro omnis terra coitque
 Et quasi concrescit, fit scilicet, ut coëundo
 Exprimat in puteos, si quem gerit ipsa calorem.

EST apud Ammonis³³ fanum fons luce diurnâ
 Frigidus, at calidus nocturno tempore fertur.
 Hunc homines fontem nimis admirantur, et acri
 Sole putant subter terras ferviscere raptim,
 Nox ubi terribili terras caligine texit;
 Quod nimis à vera est longè ratione remotum:
 Quippe ubi sol nudum contrectans corpus aquai,
 Non quierit calidum superâ de reddere parte,
 Cùm superum lumen tanto fervore fruatur,
 Qui queat hic subter tam crasso corpore terram,
 Percoquere humorem et calido sociare vaporì;
 Præsertim cùm vix possit per septa domorum
 Insinuare suum radiis ardentibus æstum?

QUÆ ratio est igitur? nimirum terra magis quòd
 Rara tenet circùm hunc fontem, quàm cætera tellus;
 Multaque sunt ignis prope semina corpus aquai:
 Hinc ubi roriferis terram nox obruit umbris,
 Extemplò subtùs frigescit terra coitque;
 Hâc ratione fit ut, tanquam compressa manu sit,
 Exprimat in fontem quæ semina cunque habet ignis,

cachées dans son sein doivent être fraîches. Au contraire, quand le froid resserre, rapproche et condense sa superficie, il doit par cette compression faire rentrer au fond des puits les particules de feu disséminées dans la terre.

ON voit proche le temple d'Ammon une source froide pendant le jour, et qui (à ce qu'on rapporte) devient chaude pendant la nuit. Cette fontaine excite plus d'admiration qu'elle n'en mérite. On croit que le soleil caché sous terre la pénètre de ses feux aussitôt que la nuit étend sur le globe son ombre effrayante. Mais cette explication est contraire à la saine philosophie ; car si le soleil, dont les rayons ont tant de force quand il est sur nos têtes, n'a pu par un contact immédiat échauffer la surface de l'onde, comment pourrait-il sous nos pieds, à travers une masse aussi épaisse que la terre, faire bouillonner l'eau et y introduire ses feux brûlants, sur-tout quand la chaleur de ses rayons peut à peine se faire sentir à travers les murs de nos maisons ?

QUELLE est donc la cause de ce phénomène ? C'est que la terre est plus spongieuse et plus chargée de semences ignées autour de cette fontaine que par-tout ailleurs. Lors donc que la nuit ensevelit le globe dans ses ombres humides, cette terre en se refroidissant se contracte comme si on la pressait avec la main, et fait ainsi refluer dans l'intérieur de la fontaine toutes les particules de feu dont elle est imprégnée, et qui communi-

Quæ calidum faciunt laticis tactum atque saporem :
 Inde ubi sol radiis terram dimovit obortis,
 Et rarefecit calido miscente vapore ;
 Rursùs in antiquas redeunt primordia sedes
 Ignis, et in terram cedit calor omnis aquai :
 Frigidus hanc ob rem fit fons in luce diurna.

PRÆTEREA solis radiis jactatur aquai
 Humor, et in luci tremulo rarescit ab æstu ;
 Propterea fit uti, quæ semina cunque habet ignis,
 Dimittat, quasi sæpe gelum quod continet in se
 Mittit, et exolvit glaciem nodosque relaxat.

FRIGIDUS est etiam ³⁴ fons, supra quem sita sæpe
 Stupa jacit flammæ concepto protinùs igni ;
 Tædaque consimili ratione accensa per undas
 Conlucet, quòcunque natans impellitur auris :
 Nimirum quia sunt in aqua permulta vaporis
 Semina, de terraque necesse est funditùs ipsa
 Ignis corpora per totum consurgere fontem,
 Et simul exspirare foràs exireque in auras,
 Non tam viva tamen, calidus queat ut fieri fons.

PRÆTEREA, dispersa foràs erumpere cogit
 Vis per aquam subito sursùmque ea conciliari :

quent à l'eau une chaleur qu'on éprouve au toucher et au goût. Ensuite , quand les rayons naissants du soleil ont ouvert les pores de la terre , et raréfié son tissu par le mélange de leurs feux , les semences ignées reprennent leur première place , et toute la chaleur de l'eau passe dans la terre. Voilà pourquoi la fontaine devient froide pendant le jour.

D'AILLEURS l'onde , frappée pour lors des rayons du soleil , et raréfiée par ses feux tremblants , doit évaporer tous les corpuscules ignés qu'elle contient , comme on la voit souvent se dégager des parties de froid et des liens de glace qui la tenaient captive.

ON parle encore d'une autre fontaine dans laquelle l'étope prend feu et jette des flammes tout-à-coup , quoiqu'elle paraisse froide au toucher ; un flambeau s'y allume de la même manière , et luit au milieu des eaux , par-tout où l'air porte sa lumière flottante : c'est que l'eau de cette fontaine , non-seulement contient en elle-même un grand nombre de semences de feu , mais reçoit encore de la terre qui lui sert de lit une foule de particules ignées qui s'élèvent en haut , se dispersent dans toute la substance du fluide , s'exhalent au dehors et se répandent dans l'air ; mais qui n'ont pas assez d'activité pour échauffer la fontaine elle-même.

DE plus , une impulsion secrète détermine ces molécules éparses à s'élever tout-à-coup et à se rassembler à

234 L U C R E T I I L I B. V I.

Quod genus³⁵ Aradius spirat fons dulcis aquai,
Qui scatit, et salsas circum se dimovet undas:
Et multis aliis præbet regionibus æquor,
Utilitatem opportunam sitientibu' nautis,
Quod dulces inter salsas intervomit undas.
Sic igitur per eum possunt erumpere fontem,
Et scatere illa foras in stupam semina, quò cum
Conveniunt aut cum tædai corpori adhærent,
Ardescunt facile extemplò, quia multa quoque in se
Semina habent ignis stupæ tædæque tenentes.

NONNE vides etiam, nocturna ad lumina lychnum
Nuper ubi extinctum admoveas, accendier ante
Quàm tetigit flammam, tædamque pari ratione?
Multaque præterea prius ipso tacta vapore
Eminus ardescunt, quàm cominus imbuat ignis:
Hoc igitur fieri quoque in illo fonte putandum est.

QUOD superest, agere incipiam quo fœdere fiat
Naturæ, lapis hic ut ferrum ducere possit,
Quem *magneta* vocant patrio de nomine Graii,
*Magnetum*³⁶ quia sit patriis in finibus ortus.

HUNC homines lapidem³⁷ mirantur, quippe catenam
Sæpe ex annellis reddit pendentibus ex se;
Quinque etenim licet interdum pluresque videre,

la surface de l'onde. Ainsi les eaux douces de la fontaine Aradienne écartent autour d'elles l'onde salée. Ainsi, dans bien d'autres plages, la mer fournit de pareilles ressources aux navigateurs altérés, en leur ménageant des eaux douces au milieu de ses sels. C'est par un semblable mécanisme que les semences de feu peuvent s'élever entre les ondes, et s'élancer au dehors pour allumer l'étoupe. Lorsqu'elles s'y sont réunies, ou qu'elles se sont attachées à la substance du flambeau, elles s'embrâsent sans peine en un moment, parceque les étoupes et les flambeaux sont de leur côté pourvus d'un grand nombre de parties inflammables.

APPROCHEZ de la lumière une lampe qui vient d'être éteinte, vous la verrez se rallumer avant d'avoir touché la flamme. La même chose arrive à un flambeau. Je ne parle pas d'un grand nombre de corps qui s'enflamment de loin par la seule impression de la chaleur, avant d'avoir été saisis immédiatement par le feu. On peut expliquer de la même manière les effets de cette fontaine.

EXAMINONS maintenant en vertu de quelle loi naturelle le fer peut être attiré par cette pierre que les Grecs ont nommée dans leur langue *magnétique*, du nom des *Magnésiens* dans le pays desquels on la trouve.

CETTE pierre est une merveille pour les hommes; elle a la propriété de former une chaîne d'anneaux suspendus les uns aux autres sans aucun lien. On voit quel-

Ordine demissos levibus jactarier auris,
 Unus ubi ex uno dependet subter adhærens,
 Ex alioque alius lapidis vim vinclaque noscit:
 Usque adeo permananter vis pervalet ejus.

Hoc genus in rebus firmandum est multa, priùs quàm
 Ipsius rei rationem reddere possis;
 Et nimiùm longis ambagibus est adeundum:
 Quò magis attentas aures animumque reposco.

PRINCIPIO, omnibus à rebus quascunque videmus,
 Perpetuò fluere ac mitti spargique necesse est
 Corpora, quæ feriant oculos, visumque lacesant;
 Perpetuòque fluunt certis ab rebus odores,
 Frigus ut à fluviis, calor à sole, æstus ab undis
 Æquoris exesor mœrorum littora propter;
 Nec varii cessant sonitus manare per aures;
 Denique in os salsi venit humor sæpe saporis,
 Cùm mare versamur propter; dilutaque contrà
 Cùm tuimur misceri absinthia, tangit amaror:
 Usque adeo omnibus ab rebus res quæque fluenter
 Fertur, et in cunctas dimittitur undique partes;
 Nec mora nec requies inter datur ulla fluendi,
 Perpetuò quoniam sentimus, et omnia semper
 Cernere, odorari licet, et sentire sonorem.

quefois jusqu'à cinq chaînons, et même plus, s'abaisser en ligne droite, flotter au gré de l'air attachés l'un sous l'autre, et se communiquant mutuellement la vertu attractive de la pierre, tant la sphère de son activité est étendue.

POUR expliquer de pareils phénomènes, on est obligé d'établir plusieurs principes avant d'en découvrir la vraie cause. Ce n'est que par de longs détours qu'on y peut arriver. Redoublez donc d'attention, mon cher Memmius.

RAPPELEZ-VOUS d'abord que tous les corps que nous apercevons envoient sans cesse des espèces d'écoulements, d'émissions, d'émanations qui frappent nos yeux, et produisent en nous la sensation de la vue. En effet, les odeurs ne sont que les émissions continuelles de certains corps. Le froid émane des fluides; la chaleur émane du soleil; de la mer émane le sel rongeur qui mine les édifices construits sur ses rivages. Nos oreilles sont continuellement frappées de sons de toute espèce quand nous nous promenons sur les bords de l'Océan; nos palais sont affectés d'une vapeur saline; et nous ne regardons jamais préparer l'absinthe sans en ressentir l'amertume: tant il est vrai que tous les corps envoient continuellement des émanations de toute espèce, qui se portent de tous côtés, sans jamais se reposer ni se tarir, puisque à chaque instant nous avons des sensations, puisqu'il nous est toujours possible de voir, d'odorier et d'entendre.

NUNC omnes repetam quam raro corpore sint res
 Commemorare, quod in primo quoque carmine claret;
 Quippe etenim, quanquam multas hoc pertinet ad res
 Noscere, cùm primis hanc ad rem protinùs ipsam
 Quâ de disserere aggredior, firmare necesse est,
 Nil esse in promptu, nisi mistum corpus inani.

PRINCIPIO fit, ut in speluncis saxa superna
 Sudent humore, et guttis manantibu' stillent;
 Manat item nobis è toto corpore sudor,
 Crescit barba pilique per omnia membra, per artus;
 Diditus in venas cibus omnes auget alitque
 Corporis extremas quoque partes, unguiculosque;
 Frigus item transire per æs, calidumque vaporem
 Sentimus, sentimus item transire per aurum,
 Atque per argentum, cùm pocula plena tenemus;
 Denique per dissepta domorum saxea voces
 Pervolitant, permanat odos, frigusque vaposque
 Ignis; ³⁸ quin ferri quoque vim penetrare suevit,
 Undique quâ circùm corpus lorica coërcet.
 Morbida vis quæcunque extrinsecus insinuat:ur:
 Et tempestates terrâ cæloque coortæ,
 È cælo emotæ terræque repentè facessunt,
 Quandoquidem nihil est non raro corpore nexum.

RAPPELEZ-VOUS secondement à quel point tous les corps sont poreux ; c'est un principe que j'ai démontré dans le premier chant de ce poème, et qui sert à développer un grand nombre de vérités : mais il est si spécialement lié au phénomène dont j'entreprends l'explication, que je ne puis me dispenser de vous prouver de nouveau que de tous les corps connus il n'en est aucun dont le tissu ne soit mêlé de vide.

D'ABORD les voûtes de nos grottes sont baignées d'une espèce de sueur qui en distille goutte à goutte. Il n'est point de parties de nos corps par où la transpiration ne trouve une issue : la barbe et le poil croissent sur tous nos membres. Les aliments distribués dans nos veines nourrissent et augmentent jusqu'aux extrémités du corps, jusqu'aux ongles mêmes. Nous sentons le froid et le chaud pénétrer l'airain : nous sentons encore leur impression à travers l'or et l'argent quand nous tenons une coupe pleine. Enfin le son traverse l'épaisseur des murs, les odeurs s'y insinuent, le froid et le chaud les pénètrent : que dis-je ? ils pénètrent jusqu'à la cuirasse de fer qui environne le corps du guerrier. La plupart des maladies nous viennent du dehors ; et ces contagions, qui naissent ou de la terre ou dans l'air, se dissipent comme elles se forment, en un moment : tant il est vrai qu'il n'y a pas un seul corps qui ne renferme du vide dans son tissu.

HUC accedit, uti non omnia quæ jaciuntur
 Corpora cunque ab rebus, eodem prædita sensu,
 Atque eodem pacto rebus sint omnibus apta.
 Principiò terram sol excoquit et facit are,
 At glaciem dissolvit, et altis montibus altè
 Exstructas ningues radiis tabescere cogit,
 Denique cera liquescit in ejus posta vapore;
 Ignis item liquidum facit æs aurumque resolvit,
 At coria et carnem trahit et conducit in unum;
 Humor aquæ porro ferrum condurat ab igni,
 At coria et carnem mollit durata calore;
 Barbigeras oleaster eò juvat usque capellas,
 Diffluat ambrosiâ quasi vero et nectare tinctus;
 At nihil est, homini fronde hâc quod amarius extet,
 Denique amaracinum fugitat sus, et timet omne
 Unguentum; nam setigeris subus acre venenum est,
 Quod nos interdum tanquam³⁹ recreare videtur;
 At contrâ nobis cœnum teterrima cùm sit
 Spurcicies, eadem subus hæc res munda videtur,
 Insatiabiliter toti ut volvantur ibidem.

Hoc etiam superest, ipsâ quàm dicere de re
 Aggredior, quod dicendum priùs esse videtur;
 Multa foramina cùm variis sint reddita rebus,
 Dissimili inter se naturâ prædita debent
 Esse, et habere suam naturam quæque viasque;
 Quippe etenim varii sensus animantibus insunt,

AJOUTEZ que les émanations des corps n'ont pas toutes les mêmes qualités sensibles, ni la même analogie avec les corps sur lesquels elles agissent. Le soleil cuit et sèche la terre, tandis qu'il fond la glace, qu'il résout en eau ces masses de neiges entassées sur la cime des montagnes, et qu'il liquéfie la cire par l'ardeur de ses rayons. De même le feu dissout l'or et rend l'airain liquide, tandis qu'il contracte et fait retirer les chairs et la peau. Le fer au sortir de la fournaise acquiert un nouveau degré de dureté dans l'eau où on le plonge. C'est au contraire le feu qui durcit la chair et la peau, l'eau les amollit. L'olivier, dont l'amertume est insupportable à l'homme, est pour les chèvres un mets préférable à l'ambrosie et au nectar. Enfin le pourceau fuit la marjolaine, et craint les parfums, qui sont en effet un poison pour lui, tandis qu'ils paraissent quelquefois nous rappeler à la vie. Au contraire, la fange qui nous fait horreur est pour le quadrupède hérissé de soie un bain délicieux, dans lequel il se plonge et se roule sans jamais se rassasier.

IL me reste encore un autre principe à établir avant d'en venir à l'objet que je me propose; c'est que tous les corps ayant un grand nombre d'interstices, ces interstices ne doivent pas être tous semblables, mais avoir chacun sa nature et ses usages particuliers. En effet, les animaux ont des sens divers, dont chacun a son objet propre. Les sons s'insinuent par des conduits

Quorum quisque suam propriè rem percipit in se ;
 Nam penetrare alià sonitus, aliàque saporem
 Cernimus è succis, alià nidoris odores,
 Propter dissimilem naturam textaque rerum :
 Præterea manare aliud per saxa videtur,
 Atque aliud per ligna, aliud transire per aurum,
 Argentoque foràs aliud vitroque meare :
 Nam fluere hàc species, illàc calor ire videtur ;
 Atque aliis aliud citiùs transmittere eadem :
 Scilicet id fieri cogit natura viarum,
 Multimodis varians, ut paulò ostendimus ante.

QUAPROPTER bene ubi hæc confirmata atque locata
 Omnia constiterint nobis præposta, parata,
 Quod superest, facilè hinc ratio reddetur, et omnis
 Causa patefiet, quæ ferri pelliciat vim.
 Principiò, fluere ^{4º} è lapide hoc permulta necesse est
 Semina, sive æstum qui discutit aëra plagis,
 Inter qui lapidem ferrumque est cunque locatus ;
 Hoc ubi inanitur spatium, multusque vacefit
 In medio locus, extemplò primodia ferri
 In vacuum prolapsa cadunt conjuncta, fit utque
 Annulus ipse sequatur, eatque ita corpore toto ;
 Nec res ulla magis primoribus ex elementis
 Indupedita suis arcè connexa cohæret,

qui leur sont consacrés, les saveurs et les odeurs par d'autres voies qui sont aussi analogues à leur nature et à leur tissu. Outre cela, il y a des émanations qui pénètrent la pierre, d'autres qui pénètrent le bois. Il y en a qui passent à travers l'or, d'autres qui s'insinuent à travers l'argent, d'autres qui s'ouvrent un passage par les pores du verre, puisque les simulacres s'introduisent par les interstices du verre, et la chaleur par ceux de l'or et de l'argent. Enfin il y a des corpuscules qui pénètrent plus vite, et d'autres moins vite le même corps. Ces différences sont, comme je l'ai prouvé plus haut, une suite nécessaire de la variété infinie que la Nature a établie entre les interstices des corps.

C E S vérités préliminaires étant ainsi solidement établies, il est aisé d'en déduire l'explication que nous cherchons, et la cause de l'attraction du fer se développe d'elle-même. D'abord il faut que de la substance même de la pierre il émane sans cesse un grand nombre de corpuscules, ou plutôt une vapeur active qui raréfie par ses coups tout l'air interposé entre le fer et l'aiman. Quand cet espace intermédiaire est devenu vide, aussitôt les éléments du fer s'y portent, mais sans se désunir; d'où il arrive que le corps entier de l'anneau suit la même direction. En effet, il n'y a point de corps dont les éléments soient plus embarrassés et plus étroitement liés que ceux du fer, ce métal si so-

Quàm validi ferri naturæ frigidus horror :
 Quò minùs est mirum, quod paulò diximus ante,
 Corpora si nequeunt de ferro plura coorta
 In vacuum ferri, quin annulus ipse sequatur :
 Quòd facit, et sequitur, donec pervenit ad ipsum
 Jam lapidem, cæcisque in eo compagibus hæsit :
 Hoc fit item cunctas in partes, unde vacefit
 Cunque locus, sive ex transverso, sive supernè,
 Corpora continuò in vacuum vicina feruntur :
 Quippe agitantur enim plagis aliunde, nec ipsa
 Sponte suâ sursùm possunt consurgere in auras :
 Huc ⁴¹ accedit item, quare queat id magis esse, .
 Hæc quoque res adjumento ; motusque juvatur,
 Quòd simul à fronte est annelli rarior aër
 Factus, inanusque locus magis ac vacuatus,
 Continuò fit uti qui post est cunque locatus
 Aër, à tergo quasi provehat atque propellat :
 Semper enim circum positus res verberat aër,
 Sed tali fit uti propellat tempore ferrum,
 Parte quòd ex unâ spatium vacat, et capit in se :
 Hic ubi, quem memoro, per crebra foramina ferri, est
 Parvas ad partes subtiliter insinuatus,
 Trudit et impellit, quasi navim velaque ventus.

DENIQUE res omnes debent in corpore habere
 Aëra, quandoquidem raro sunt corpore, et aër

vide qu'il est presque inaccessible à la chaleur. Il n'est donc pas étonnant que la tendance d'un grand nombre de ses éléments vers le vide soit suivie de la progression du chaînon entier. C'est ce qui arrive en effet; l'anneau s'avance toujours jusqu'à ce qu'il soit parvenu à la pierre même, à laquelle il s'unit par des liens invisibles. Ces émanations de l'aiman agissent en tout sens. Le vide se forme de tous côtés, soit en haut, soit latéralement; et les anneaux voisins se portent aussitôt dans ces espaces ainsi raréfiés, y étant déterminés par des chocs extérieurs: car leur propre tendance ne pourrait jamais les élever ainsi dans les airs. Mais une autre cause qui favorise encore cette direction, et qui accélère leur mouvement, c'est qu'à peine l'air a été raréfié, et le vide formé dans la partie supérieure de l'anneau, l'air inférieur pousse et chasse, pour ainsi dire, l'anneau par derrière. En effet, tous les corps sont battus sans cesse par l'air qui les environne. Mais ces mêmes coups font pour lors avancer l'anneau, parcequ'il y a en haut un vide pour le recevoir. Lorsque cet air dont je parle s'est répandu dans tous les interstices du fer, et s'est insinué jusqu'à ses éléments les plus subtils, il les pousse et les fait avancer, comme les vents font voguer le navire dont ils enflent les voiles.

ENFIN tous les corps doivent renfermer de l'air dans leur tissu, parcequ'ils sont tous poreux, et que l'air les

Omnibus est rebus circumdatus appositusque ;
 Hic igitur , penitùs qui in ferro est abditus aër ,
 Sollicito motu semper jactatur, eòque
 Verberat anellum dubio procul , et ciet intùs
 Scilicet , atque eòdem fertur, quò præcipitavit
 Jam semel , et quanquam in partem conamina sumpsit.

FIT quoque ut à lapide hoc ferri natura recedat ,
 Interdum fugere atque sequi consueta vicissim :
 Exsultare etiam Samothracia ferrea vidi ,
 Et ramenta simul ferri furere intùs ahenis
 In scaphiis , lapis hic magnes cùm subditus esset ,
 Usque adeo fugere à saxo gestire videtur :
 Ære interposito discordia tanta creatur ,
 Propterea , quia nimirum priùs æstus ubi æris
 Præcepit , ferrique vias possedit apertas ,
 Posterior lapidis venit æstus, et omnia plena
 Invenit in ferro , neque habet quàm tranet , ut ante ;
 Cogitur offensare igitur , pulsareque fluctu
 Ferrea texta suo ; quo pacto respuit ab se ,
 Atque per æs agitatur , sine eo quæ sæpe resorbet.

ILLUD in his rebus mirari mitte , quòd æstus
 Non valet è lapide hoc alias impellere item res ;
 Pondere enim fretæ partim stant , quod genus aurum ;
 Ac partim raro quia sunt cum corpore , ut æstus

environne et les touche sans cesse. Ce fluide subtil, caché dans la substance même du fer, est agité d'un mouvement continuel, à l'aide duquel il doit nécessairement frapper l'anneau, l'ébranler intérieurement, et se porter avec lui vers l'espace vide auquel tendent tous ses efforts.

ON voit quelquefois le fer s'éloigner de l'aiman ; quelquefois il le fuit et le suit alternativement. J'ai vu du fer de Samothrace et de la limaille s'agiter et tressaillir dans un vase d'airain sous lequel on présentait une pierre d'aiman. Le fer semblait impatient de s'éloigner de la pierre : tant la seule interposition de l'airain faisait naître d'antipathie entre ces deux substances. La raison en est qu'alors les émanations de l'airain s'emparant les premières de tous les conduits du fer, celles de l'aiman qui leur succèdent trouvent tous les passages occupés, et, ne pouvant s'y introduire comme auparavant, elles sont obligées de se jeter sur la substance même du fer, et de heurter de leurs flots le tissu de ce métal. Voilà pourquoi la pierre repousse et agite à travers l'airain ce même corps auquel, sans cet obstacle, elle se serait unie.

NE soyez point surpris que les émanations magnétiques ne produisent pas le même effet sur les autres corps. Il y en a, tels que l'or, que leur pesanteur tient immobiles. D'autres, comme le bois, ont de larges

Pervolet intactus, nequeunt impellier usquam,
 Lignea materies in quo genere esse videtur:
 Inter utrasque igitur ferri natura locata,
 Æris ubi accepit quædam corpuscula, tum fit
 Impellant ut eam magnesî semina saxi.

NEC tamen hæc ita sunt aliarum rerum aliena,
 Ut mihi multa parùm genere ex hoc suppeditentur,
 Quæ memorare queam inter se singlariter apta:
 Saxa vides primùm solâ coalescere calce;
 Glutine materies ⁴² taurino ita jungitur unâ,
 Ut vitio venæ tabularum sæpiùs hiscant,
 Quàm laxare queant compages taurea vincla;
 Vitigeni latices in aquaï fontibu' ⁴³ gaudent
 Misceri, cùm pix nequeat gravis et leve olivum;
 Purpureusque colos conchyli mergitur unâ
 Corpore cum lanæ, dirimi qui non queat usquam,
 Non si Neptuni fluctu renovare operam det,
 Non mare si totum velit eluere omnibus undis:
 Denique res ⁴⁴ auro argentum concopulat unâ,
 Ærique æs ⁴⁵ plumbo fit uti jungatur ab albo:
 Cætera jam quàm multa licet reperire? quid ergo?
 Nec tibi tam longis opus est ambagibus usquam,
 Nec me tam multam hic operam consumere par est;
 Sed breviter paucis restat comprehendere multa:
 Quorum ita texturæ ceciderunt mutua contrâ,

interstices , à travers lesquels les émanations passent sans toucher, et par conséquent sans agiter ces corps. Le fer, dont le tissu tient le milieu entre ces deux espèces , est la seule substance que les émanations de l'aiman puissent mouvoir de cette manière , quand il est imprégné d'un certain nombre de parties d'airain.

AU RESTE, le phénomène que j'explique n'est pas tellement étranger dans la Nature, qu'il ne me soit aisé de vous citer un grand nombre d'autres unions aussi intimes. Vous voyez d'abord les pierres se joindre à l'aide seule de la chaux. La colle de taureau lie si fortement les planches, que les veines et les parties élémentaires du bois manqueraient plutôt que cette jonction artificielle. La liqueur de la vigne aime à se confondre avec l'eau des fleuves. La poix ne peut s'y mêler à cause de sa pesanteur, ni l'huile à cause de sa légèreté. La pourpre s'identifie tellement avec la laine, qu'on ne peut plus l'en séparer, quand même à force d'eau on voudrait rendre à l'étoffe sa première couleur, quand même la mer entière l'abreuverait de toutes ses ondes. Enfin l'or, à l'aide du feu, s'incorpore avec l'argent. L'étain unit ensemble des cuivres de différentes natures. Combien d'autres mélanges aussi intimes ne pourrais-je pas trouver? Mais vous pouvez vous passer de tant de détails, et je ne dois pas y consumer une peine inutile. Un seul principe vous tiendra lieu

250 L U C R E T I I L I B. V I.

Ut cava convenient plenis , hæc illius , illa
Hujusque , inter se junctura horum optima constat :
Est etiam , quasi ut annellis hamisque plicata
Inter se quædam possint coplata teneri :
Quod magis in lapide hoc fieri ferroque videtur.

NUNC , ratio quæ sit morbis , aut unde repenti
Mortiferam possit cladem conflare coorta
Morbida vis hominum generi pecudumque catervis ,
Expeditam. Primum , multarum semina rerum
Esse supra docui , quæ sint vitalia nobis ;
Et contra , quæ sint morbo mortique , necesse est
Multa volare : ea cum casu sunt forte coorta ,
Et perturbârunt cælum , fit morbidus aër :
Atque ea vis omnis morborum pestilitasque ,
Aut extrinsecus , ut nubes nebulæque supernè
Per cælum veniunt , aut ipsâ sæpe coorta
De terra surgunt , ubi putrorem humida nacta est ,
Intempestivis pluviisque et solibus icta.

NONNE vides etiam cæli novitate et aquarum
Tentari , procul à patria quicumque domoque
Adveniunt ? ideo quia longè discrepat aër ;
Nam quid Britannum cælum differre putamus ,
Et quod in Ægypto est , quâ mundi ⁴⁶ claudicat axis ?

d'un grand nombre de faits. Quand deux corps se rencontrent avec des tissus tellement opposés que les éminences de l'un répondent aux cavités de l'autre, leur union est la plus parfaite: ils peuvent aussi se lier par des espèces d'anneaux et de crochets, et c'est surtout cette sorte de lien qui tient le fer suspendu à l'aiman.

JE vais maintenant vous expliquer la cause des maladies contagieuses, de ces fléaux terribles qui répandent tout-à-coup la mortalité sur les hommes et les troupeaux. Rappelez-vous d'abord que l'atmosphère est remplie d'une infinité de corpuscules de toute espèce, dont les uns nous donnent la vie, les autres engendrent la maladie et le trépas. Quand le hasard a fait naître un grand nombre de ces derniers, l'air se corrompt et devient mortel. Ces maladies actives et pestilentielles, ou nous sont transmises d'un climat étranger par la voie de l'air, comme les nuages et les tempêtes; ou s'élèvent du sein même de la terre, dont les glèbes humides ont été putréfiées par une alternative déréglée de pluies et de chaleur.

NE remarquez-vous pas encore que le changement d'air et d'eau affecte la santé du voyageur éloigné de sa patrie? C'est qu'il y trouve un air trop différent de celui qu'il a coutume de respirer. Quelle différence en effet entre l'atmosphère des Britons, et celle de l'Egypte

Quidve , quod in Ponto est , differre à Gadibus , atque
 Usque ad nigra virûm percoctaque sæcla calore ?
 Quæ cùm quatuor inter se diversa videmus ,
 Quatuor à ventis et cœli partibus esse ;
 Tum color et facies hominum distare videntur
 Largiter , et morbi generatim sæcla tenere .

EST elephas ⁴⁷ morbus , qui propter flumina Nili
 Gignitur Ægypto in media , neque præterea usquam :
 Atthide tentatur gressus , oculique in Achæis
 Finibus ; inde aliis alius locus est inimicus
 Partibus ac membris ; varius concinnat id aër :
 Proindè ubi se cœlum quod nobis fortè alienum est ,
 Commovet , atque aër inimicus serpere cœpit ;
 Ut nebula ac nubes paulatim repit , et omne ,
 Quà graditur , conturbat et immutare coactat :
 Fit quoque ut , in nostrum cùm venit denique cœlum ,
 Corrumpat , reddatque suî simile , atque alienum
 Hæc igitur subitò clades nova pestilitasque ,
 Aut in aquas cadit , aut fruges persidit in ipsas ,
 Aut alios hominum pastus pecudumque cibatus ,
 Aut etiam suspensa manet vis aëre in ipso ;
 Et cùm spirantes mistas hinc ducimus auras ,
 Illa quoque in corpus pariter sorbere necesse est .
 Consimili ratione , venit bubus quoque sæpe

où penche l'essieu du monde? Quelle différence entre le climat du Pont, et celui de ces vastes régions qui s'étendent depuis Gades jusqu'aux peuples brûlés par le soleil? Ces quatre pays exposés à quatre vents, et situés sous quatre climats divers, ne diffèrent pas seulement par l'exposition, mais encore par la couleur et la forme de leurs habitants, et par la nature des maladies auxquelles ils sont sujets.

L'ÉLÉPHANTIASIS est une maladie qui naît sur les bords du Nil, au milieu de l'Égypte, et nulle part ailleurs. Le climat de l'Attique est contraire aux jambes; celui des Achéens mal-sain pour les yeux. D'autres pays attaquent d'autres parties du corps: toutes ces différences viennent de l'atmosphère. Lors donc que l'air d'un pays étranger, doué d'une qualité dangereuse, se déplace et s'avance vers nous, il se traîne lentement comme un nuage; il altère et corrompt toutes les régions de l'atmosphère par où il passe; et enfin, arrivé dans le nôtre, il le corrompt, l'assimile à lui, et le change pour nous. Ce fléau d'une nouvelle espèce se répand en un moment dans les eaux, s'attache aux moissons, se mêle aux autres aliments des hommes et des troupeaux: quelquefois son venin reste suspendu dans les airs; et nous ne pouvons respirer ce fluide ainsi mélangé, sans puiser en même temps le poison dont il est infecté. La contagion gagne de la même manière le

Pestilitas, etiam pecubus balantibus ægror:
 Nec refert utrùm nos in loca deveniamus
 Nobis adversa, et cœli mutemus amictum;
 An cœlum nobis ultrò Natura cruentum
 Deferat, aut aliquid quo non consuevimus uti,
 Quod nos adventu possit tentare recenti.

HÆC ratio quondam morborum, et mortifer æstus
 Finibu' Cæcropsiis funestos reddidit agros,
 Vastavitque vias, exhaustit civibus urbem:
 Nam penitùs veniens Ægypti è finibus ortus,
 Aëra permensus multum camposque natantes,
 Incubuit tandem populo Pandionis; omnes
 Inde catervatim morbo mortique dabantur.
 Principiò, caput incensum fervore gerebant,
 Et duplices oculos suffusâ luce rubentes:
 Sudabant etiam fauces intrinsecùs atro
 Sanguine, et ulceribus vocis via septa coibat;
 Atque animi interpres manabat lingua cruore,
 Debilitata malis, motu gravis, aspera tactu:
 Inde, ubi per fauces pectus complêrat, et ipsum
 Morbida vis in cor mœstum confluxerat ægris,
 Omnia tum verò vitai claustra lababant:
 Spiritus ore foràs tetrum volvebat odorem,
 Rancida quo perolent projecta cadavera ritu;
 Atque animi prorsum vires totius, et omne

bœuf laborieux et la brebis bêlante. Qu'importe donc que nous nous transportions nous-mêmes dans un climat mal-sain, sous un ciel inconnu, ou que la Nature nous amène un air pestilentiel et des corpuscules étrangers dont l'irruption soudaine nous cause le trépas ?

UNE maladie de cette espèce, causée par des vapeurs mortelles, désola jadis les contrées où régna Cécrops, rendit les chemins déserts, et dépeupla la ville. Née au fond de l'Égypte, après avoir traversé des espaces immenses d'air et de mer, elle vint se reposer sur la ville de Pandion; et tous les habitants tombèrent en foule sous les coups de la maladie et de la mort. Le mal s'annonçait par un feu dévorant qui se portait à la tête. Les yeux devenaient rouges et enflammés : l'intérieur du gosier était baigné d'une sueur de sang noir; le canal de la voix, fermé et resserré par des ulcères; et la langue, cet interprète de l'âme, souillée de sang, affaiblie par la douleur, pesante, immobile, rude au toucher. Ensuite, quand l'humeur était descendue de la gorge dans la poitrine, et s'était rassemblée autour du cœur malade, alors tous les soutiens de la vie s'ébranlaient à-la-fois; la bouche exhalait une odeur fétide, semblable à celle des cadavres corrompus; l'âme perdait toutes ses forces, et le corps languissant paraissait déjà toucher le seuil de la mort. A ces maux insupportables se joignaient et le tourment

Languebat corpus, lethi jam limine in ipso
Intolerabilibusque malis erat anxius angor
Assiduè comes, et gemitu commista querela:
Singultusque frequens noctem per sæpe diemque,
Conripere assiduè nervos et membra coactans,
Dissolvebat eos, defessos ante, fatigans.
Nec nimio cuiquam posses ardore tueri
Corporis in summo summam fervere partem;
Sed potiùs tepidum manibus proponere tactum,
Et simul ulceribus quasi inustis omne rubere
Corpus, ut est per membra sacer cùm diditur ignis.
Intima pars homini verò flagrabat ad ossa;
Flagrabat stomacho flamma, ut fornacibus, intùs:
Nil adeo posset cuiquam leve tenueque membris
Vertere in utilitatem; ad ventum et frigora semper,
In fluvios partim gelidos ardentia morbo
Membra dabant, nudum jacentes corpus in undas;
Multi præcipites lymphis putealibus altè
Inciderunt, ipso venientes ore patente:
Insedabiliter sitis arida corpora mersans,
Æquabat multum parvis humoribus imbrem.
Nec requies erat ulla mali; defessa jacebant
Corpora, mussabat tacito medicina timore;
Quippe patientia cùm totas ardentia noctes
Lumina versarent oculorum expertia somno.
Multaque præterea mortis tum signa dabantur;
Perturbata animi mens in mœrore metuque,

d'une inquiétude continuelle, et des plaintes mêlées de gémissements, et des sanglots redoublés le jour et la nuit, qui en irritant les nerfs, en roidissant les membres, en déliant les articulations, épuisaient ces malheureux qui succombaient déjà sous la fatigue. Cependant les extrémités de leurs corps ne paraissaient point trop ardentés, et ne faisaient éprouver au toucher qu'une impression de tiédeur. Mais en même temps leur corps tout entier était rouge, comme si leurs ulcères eussent été enflammés, ou que le feu sacré se fût répandu sur leurs membres. Une ardeur intérieure dévorait jusqu'à leurs os. La flamme bouillonnait dans leur estomac comme dans une fournaise. Les étoffes les plus légères étaient un fardeau pour eux. Toujours exposés à l'air et au froid, les uns, dans l'ardeur qui les dévorait, se précipitaient au milieu des fleuves glacés, et plongeaient leurs membres nus dans les ondes les plus froides; les autres se jetaient au fond des puits, vers lesquels ils se traînaient la bouche béante. Mais leur soif inextinguible ne mettait pas de différence entre des flots abondants et une goutte insensible. La douleur ne leur laissait aucun repos. Leurs membres étendus ne suffisaient point à ces assauts continuels; et la médecine balbutiait en tremblant à leurs côtés. En effet, leurs yeux ardents, ouverts pendant des nuits entières, roulaient dans leurs orbites sans jouir du sommeil. On remarquait encore en eux mille autres symptômes de mort. Leur ame était

Triste supercilium, furiosus voltus et acer,
Sollicitæ porro plenæque sonoribus aures,
Creber spiritus, aut ingens raròque coortus,
Sudorisque madens per collum splendidus humos,
Tenuia sputa, minuta, croci contincta colore,
Salsaque, per fauces raucas vix edita tussi.
In manibus verò nervi trahier, tremere artus;
A pedibusque minutatim succedere frigus
Non dubitabat. Item ad supremum denique tempus
Compressæ nares; nasi primoris acumen
Tenue, cavati oculi, cava tempora, frigida pellis,
Duraque; inhorrebat rictum, frons tenta minebat,
Nec nimiò rigidâ post strati morte jacebant:
Octavoque ferè candenti lumine solis,
Aut etiam nonâ reddebant lampade vitam.
Quorum si quis, ut est, vitârat funera lethi,
Ulceribus tetris et nigrâ proluvie alvi,
Posteriùs tamen hunc tabes lethumque manebat;
Aut etiam multus: capitis cum sæpe dolore,
Conruptus sanguis plenis ex naribus ibat;
Huc hominis totæ vires corpusque fluebat:
Profluvium porro qui tetri sanguinis acre
Exierat, tamen in nervos huic morbus et artus
Ibat, et in partes genitales corporis ipsas;
Et graviter partim metuentes limina lethi
Vivebant ferro privati parte virili;
Et manibus sine nonnulli pedibusque manebant

troublée par le chagrin et par la crainte ; leurs sourcils froncés , leurs yeux hagards et furieux , leurs oreilles inquiétées par des tintements continuels , leur respiration tantôt vive et précipitée , tantôt forte et lente , leur cou baigné d'une sueur transparente , leur salive appauvrie , teinte d'une couleur de safran , chargée de sel , et chassée avec peine de leurs gosiers par une toux violente . Les nerfs de leurs mains se roidissaient , leurs membres frissonnaient , et le froid de la mort se glissait par degrés des pieds au tronc . Enfin , dans les derniers moments , leurs narines étaient resserrées et affilées , leurs yeux enfoncés , leurs tempes creuses , leur peau froide et rude , leurs lèvres retirées , leur front tendu et saillant . Peu de temps après ils expiraient , et la huitième ou la neuvième aurore entendait leurs derniers gémissements . Si quelqu'un échappait au trépas , comme cela arrivait quelquefois , par la sécrétion des ulcères ou des noires matières du ventre , le poison et la mort les attendait néanmoins , quoique plus tard . Un sang corrompu coulait en abondance de leurs narines avec des douleurs de tête violentes : toutes leurs forces , toute leur substance se perdaient par cette voie . Si la maladie ne prenait point son cours par les narines , et n'occasionnait point une pareille hémorragie , elle se jetait sur les nerfs , se répandait dans les membres , et s'insinuait jusqu'aux parties consacrées à la génération . Les uns , pour éviter une mort qu'ils voyaient s'approcher ,

In vita tamen , et perdebant lumina partim :
 Usque adeo mortis metus his incesserat acer !
 Atque etiam quosdam cœpère oblivia rerum
 Cunctarum , neque se possent cognoscere ut ipsi.
 Multaque humi cùm inhumata jacerent corpora suprâ
 Corporibus , tamen alituum genus atque ferarum
 Aut procul absiliebat , ut acrem exiret odorem ,
 Aut , ubi gustârat , languebat morte propinquâ :
 Nec tamen omnino temerè illis solibus ulla
 Comparebat avis , nec noctibu' sæcla ferarum
 Exhibant sylvis ; languebant pleraque morbo ,
 Et moriebantur : cumprimis fida canum vis
 Strata viis animam ponebat in omnibus ægram ;
 Extorquebat enim vitam vis morbida membris.
 Incomitata rapi certabant funera vasta :
 Nec ratio remedî communis certa dabatur ;
 Nam quod alis dederat , vitales aëris auras
 Volvere in ore licere et cœli templa tueri ,
 Hoc aliis erat exitio lethumque parabat.

ILLUD in his rebus miserandum et magnoperè unum
 Ærumnabile erat , quòd , ubi se quisque videbat
 Implicitum morbo , morti damnatus ut esset ,
 Deficiens animo mœsto cum corde jacebat
 Funera respectans , animam et mittebat ibidem.

abandonnaient au fer l'organe de la virilité. Les autres, privés de leurs pieds et de leurs mains, tenaient encore à la vie : quelques-uns enfin se laissaient ravir l'usage de la vue ; tant la crainte de la mort frappait ces malheureux. On en vit même qui perdaient le souvenir des choses passées, jusqu'à ne plus se reconnaître eux-mêmes. Quoique la terre fût couverte de cadavres accumulés les uns sur les autres sans sépulture , les oiseaux de proie et les quadrupèdes voraces en fuyaient l'odeur infecte, ou, après en avoir goûté, ils languissaient et ne tardaient pas à mourir. Les oiseaux ne se montraient jamais le jour impunément ; et pendant la nuit les bêtes féroces ne quittaient point leurs forêts. On les voyait presque tous succomber à la contagion , et mourir. Les chiens sur-tout, ces animaux fidèles, étendus au milieu des rues, rendaient les derniers soupirs que la contagion leur arrachait avec effort. Les cadavres étaient enlevés à la hâte, sans pompe et sans suite. Il n'y avait point de remède sûr ni général ; et le même breuvage qui avait prolongé la vie aux uns, était dangereux et mortel pour les autres.

CE qu'il y avait de plus triste et de plus déplorable dans cette calamité , c'est que les malheureux qui se voyaient la proie de la maladie, se désespéraient comme des criminels condamnés à périr, tombaient dans l'abattement, voyaient toujours la mort devant eux, et péris-

Idque vel imprimis cumulabat funere funus,
Quippe etenim nullo cessabant tempore apisci
Ex aliis alios avidi contagia morbi;
Nam quicumque suos fugitabant visere ad ægros,
Vitæ nimum cupidi mortisque timentes,
Pœnibat paulò post turpi morte malâque
Desertos, opis expertes, incuria mactans,
Lanigeras tanquam pecudes et bucera sæcla;
Qui fuerant autem præstò, contagibus ibant,
Atque labore pudor quem tum cogebat obire,
Blandaue lassorum vox mistâ voce querelæ.
Optimus hoc lethi genus ergo quisque subibat;
Inque aliis alium populum sepelire suorum
Certantes, lacrymis lassi luctuque redibant;
Inde bonam partem in lectum mœrore dabantur:
Nec poterat quisquam reperiri, quem neque morbus,
Nec mors, nec luctus tentaret tempore tali.
Præterea jam pastor et armentarius omnis,
Et robustus item curvi moderator aratri,
Languebant, penitusque casis contrusa jacebant
Corpora, paupertate et morbo dedita morti.
Exanimis pueris super exanimata parentum
Corpora non nunquam posses, retroque videre
Matribus et patribus natos super edere vitam.

saient au milieu de ses terreurs. Mais ce qui multipliait sur-tout les funérailles, c'est que l'avidie contagion ne cessait de passer des uns aux autres. Ceux qui évitaient la vue de leurs amis malades, par trop d'amour pour la vie et de crainte pour la mort, périssaient bientôt victimes de la même insensibilité, abandonnés de tout le monde, et privés de secours comme l'animal qui porte la laine et celui qui laboure nos champs. Ceux au contraire qui ne craignaient point de s'exposer, succombaient à la contagion et à la fatigue que le devoir et les plaintes touchantes de leurs amis mourants les obligeaient de supporter. C'était-là la mort des citoyens les plus vertueux. Après avoir enseveli la foule innombrable de leurs parents, ils retournaient dans leurs demeures les larmes aux yeux, la douleur dans le cœur, et se mettaient au lit pour y expirer de chagrin. En un mot, on ne voyait dans ces temps de désastre que des morts, ou des mourants, ou des infortunés qui les pleuraient. Les gardiens des troupeaux de toute espèce, et le robuste conducteur de la charrue, étaient aussi frappés; la contagion les allait chercher jusqu'au fond de leur chaumière; et la pauvreté, jointe à la maladie, rendait leur mort inévitable. On voyait les cadavres des parents étendus sur ceux de leurs enfants, et les enfants rendre les derniers soupirs sur les corps de leurs pères et de leurs mères. La contagion était apportée en grande partie par les habitants de la campagne, qui se

Nec minimùm partim ex agris ægroris in urbem
 Confluxit, languens quem contulit agricolarum
 Copia, conveniens ex omni morbida parti;
 Omnia complebant loca tectaque; quò mage eos tum
 Confertos ita acervatim mors accumulabat.
 Multa siti prostrata viam per, proque voluta
 Corpora, silanos ad aquarum strata jacebant,
 Interclusâ animâ nimiâ ab dulcedine aquai:
 Multaque per populi passim loca prompta viasque,
 Languida semianimo tum corpore membra videres,
 Horrida pædore et pannis cooperta, perire
 Corporis inlue; pellis super ossibus una,
 Ulceribus tetris prope jam sordique sepulta.

OMNIA denique sancta deûm delubra replêrat
 Corporibus mors exanimis, onerataque passim
 Cuncta cadaveribus cœlestûm templa manebant;
 Hospitibus loca quæ complêrant ædituentes:
 Nec jam relligio divûm, nec numina magni
 Pendebantur; enim præsens dolor exsuperabat.
 Nec mos ille sepulturæ remanebat in urbe,
 Ut priùs hic populus semper consuêrat humari:
 Perturbatus enim totus trepidabat, et unus
 Quisque suum pro re consortem mœstus humabat:
 Multaque vis subita et paupertas horrida suasit;
 Namque suos consanguineos aliena rogorum

rendaient en foule dans la ville à la première attaque de la maladie. Les lieux publics, les édifices particuliers en étaient remplis; et ainsi rassemblés, il était plus facile à la mort d'accumuler leurs cadavres. Un grand nombre expirait au milieu des rues : d'autres, après s'être traînés au bord des fontaines publiques, y restaient étendus sans vie, suffoqués par l'excès de l'eau qu'ils avaient bue. Les chemins étaient couverts de corps languissants, à peine animés, enveloppés de vils lambeaux, et dont les membres tombaient en pourriture. Leurs os n'étaient revêtus que d'une peau livide, sur laquelle les ulcères et la corruption avaient produit le même effet que la sépulture sur les cadavres.

LA mort avait rempli les édifices sacrés de ses impures dépouilles. Les temples des dieux étaient jonchés de corps morts. C'était là que les gardes des lieux saints déposaient leurs hôtes; car pour lors on s'embarrassait peu de la religion et de la divinité. La douleur était le sentiment dominant. Ces cérémonies, observées de temps immémorial pour les obsèques, n'avaient plus lieu dans la ville. Le trouble et la confusion régnaient par-tout; et au milieu de cette consternation générale, chacun inhumait comme il pouvait le corps dont il était chargé. L'indigence et la nécessité inspirèrent même des violences inouïes jusqu'alors. Il y en eut qui placèrent à grands cris, sur des bûchers construits pour

266 L U C R E T I I L I B. V I.

Insuper exstructa ingenti clamore locabant,
Subdebantque faces, multo cum sanguine sæpe
Rixantes potiùs, quàm corpora desererentur.

FINIS LIBRI SEXTI.

LUCRECE, LIV. VI. 267

d'autres, les corps de leurs proches, et qui, après y avoir mis le feu, soutenaient des combats sanglants plutôt que d'abandonner leurs cadavres.

FIN DU LIVRE SIXIÈME.

N O T E S

D U S I X I È M E L I V R E.

Page 158. — ¹ *RECREARE* est pris ici dans sa vraie signification. L'étymologie de ce mot est *rursus creare*, « former de nouveau. » *Recreare* ne veut donc pas dire autre chose que « donner une « nouvelle vie. »

Page 160. — ² Le texte, qui est ici fort embrouillé, ne devient pas plus clair au moyen des corrections et des explications des commentateurs. Non que le sens du poète ne soit très-intelligible : on voit bien qu'il regarde le hasard et la nécessité comme les uniques sources des maux auxquels les hommes sont exposés; mais la manière dont cette idée est rendue n'est nullement dans le style ordinaire de Lucrèce. Ces deux vers sont une répétition l'un de l'autre. *Quòd flueret Naturæ vi, et Seu vi quòd sic Natura paràsset*, sont deux façons de parler synonymes. Voilà pourquoi quelques commentateurs retranchent, peut-être avec assez de raison, le premier de ces deux vers. Au reste, l'on pourrait demander à Lucrèce ce qu'il entend par *le hasard*, dans un système qui n'est qu'un enchaînement de causes et d'effets nécessaires? pourquoi il s'obstine à le regarder comme une machine essentielle à sa doctrine, à en faire la base et le fondement de sa physique, lui qui, expliquant tous les phénomènes de la Nature par les propriétés des corps, ne devrait regarder le hasard que comme un mot synonyme de *l'ignorance des causes*?

Quorum operum causas nullâ ratione videre
Possunt, hæc fieri divino numine rentur.

Page 162. — ³ Le mot *securus* signifie ordinairement « qui ne craint rien; » mais il peut aussi signifier « qui ne se mêle d'aucun

soin ; » puisque le mot latin *secura* , dont il est dérivé , signifie également *inquiétude* et *soin*. » Le sens de la phrase exige qu'on prenne *securus* dans cette seconde acception. Lucrèce veut dire évidemment : « Ceux qui sont bien persuadés que les dieux ne « se mêlent en rien du gouvernement de la Nature. »

Page 166. — 4 On peut réduire à trois chefs les causes que Lucrèce assigne au bruit du tonnerre ; 1°. l'action du vent sur les nuages ; 2°. l'action des nuages entre eux ; 3°. l'action du feu sur les nuages. Quelque ingénieuses que soient ces explications, on ne peut douter que Lucrèce n'en eût apporté de plus satisfaisantes , s'il eût mieux connu la nature de ces exhalaisons abondantes qu'un soleil ardent attire continuellement de la terre , et dont se forme la foudre ; et sur-tout s'il eût été instruit des effets de la poudre à canon , qui ont un si grand rapport avec ceux du tonnerre , que le docteur Wallis ne croit pas qu'on doive faire difficulté de les attribuer à la même cause. Nous ajouterons à ce que dit Lucrèce, que cette espèce de roulement continu causé par le tonnerre, et que le poète attribue à la pression latérale de deux nuages qui s'effleurent dans toute leur longueur, « vient, selon les physiciens modernes, du son « formé entre les différens nuages qui sont suspendus les uns « sur les autres , par l'agitation de l'air qui ne cesse de passer « entre eux avec rapidité. Les nuages et les objets qui se trouvent sur la surface de la terre renvoient le son , et le multiplient à peu près comme autant d'échos. Voilà pourquoi le tonnerre retentit d'une manière si effrayante dans les vallées, parceque les montagnes réfléchissent le son de toutes parts ; car le tonnerre lui-même ne doit presque jamais produire qu'un seul coup, à peu près comme un boulet de canon qu'on tire : cependant , lorsque la flamme allume en même temps trois ou quatre traînées , elle peut former de cette manière des pelotons qui s'enflamment l'un après l'autre , et produire

270 NOTES DU LIVRE VI.

« par ce moyen des coups redoublés. » Voyez l'Encyclopédie, art. *Tonnerre*.

Page 166. — ⁵ *Fragiles sonitus* est une expression qu'il n'est pas possible de faire passer dans notre langue. C'est proprement *sonitus rei quæ frangitur*, le bruit d'un corps qui se brise. On est obligé de paraphraser.

Page 172. — ⁶ *Anceps ferrum* veut dire proprement un fer à deux tranchans, qui n'est autre chose qu'une hache.

Ibid. — ⁷ « On peut, jusqu'à un certain point, juger de la
« proximité ou de l'éloignement de la foudre, par l'intervalle
« de temps écoulé entre l'éclair et le tonnerre. Le docteur Wallis
« observe que cet intervalle est ordinairement d'environ sept
« secondes, qui, à raison de cent soixante-dix, ou selon d'au-
« tres, cent soixante-treize toises que le son parcourt en une
« seconde, font à-peu-près la distance d'une lieue : néanmoins
« quelquefois l'intervalle n'est que d'une seconde ou deux, ce
« qui fait connaître que l'éclat est fort près de nous, et, pour
« ainsi dire, dans l'air même que nous respirons. » Encyclop.
art. *Tonnerre*, *Eclair*. Mais ce calcul est assez grossier ; car, outre
qu'on ne peut apprécier au juste l'espace que le son parcourt
en une seconde, et que la moindre erreur répond à plusieurs
toises, ce calcul suppose encore que le bruit du tonnerre vienne
toujours à nous directement, et non pas par réflexion : or, c'est
ce qui n'arrive presque jamais. Ajoutons encore que la raré-
faction ou la condensation de l'atmosphère doit nécessairement
changer la vitesse du son. Sous la ligne, il doit parcourir dans
un même temps donné plus d'espace que sous le pôle : aussi
a-t-on observé que dans la Guyane sa vitesse est de mille quatre-
vingt-dix-huit pieds, ce qui fait soixante pieds de plus que dans
nos climats.

Page 176. — ⁸ Il paraît que Lucrèce parle ici de ces éclairs qu'on voit quelquefois quand le ciel est pur et serein, qui ne sont pas suivis de tonnerre, et qu'on appelle communément *éclairs de chaleur*, soit parcequ'ils annoncent un surcroît de chaleur, soit parcequ'ils ont rarement lieu sans avoir été précédés par quelques jours chauds. Lucrèce aurait dû remarquer, que de même qu'on voit des éclairs sans entendre de tonnerres, on entend aussi des tonnerres sans voir d'éclairs, parceque quelquefois la nuée est si épaisse, qu'elle empêche de voir la lumière de l'éclair. Voyez Musschenbroeck, Essai de phys. §. 1702.

Page 184. — ⁹ Toutes les leçons portent *fulmine*, qui ne fait aucun sens. En effet, voici le raisonnement du poète. Il se peut que ce soit la force même du coup qui allume le feu. Si un caillou frappé avec le fer produit des étincelles, de même le nuage, sur lequel vient fondre le vent, peut aussi prendre feu, pourvu toutefois que la matière soit inflammable. Il est évident qu'il faut lire *flamine* au lieu de *fulmine*. Ce que Lucrèce ajoute ensuite, est une nouvelle preuve de la nécessité de cette correction; car il ne dirait pas, « Néanmoins je ne conviens pas que le vent soit une substance absolument froide, » si la conclusion précédente n'eût été, « Le vent, quoiqu'il soit froid, peut donc enflammer le nuage. »

Page 190. — ¹⁰ Les Étrusques étaient les plus anciens devins de l'Italie. Quoique la physique en général fût l'objet de leurs recherches, ils se livraient particulièrement à la partie de cette science qui regarde les météores. Plus hardis ou plus adroits que les autres devins, c'était au milieu des éclairs, des foudres et des tonnerres, au milieu des alarmes et de l'effroi des peuples qu'ils étudiaient l'avenir. Ils abusaient de la crédulité jusqu'à donner un air de science à cet art imposteur. Ils établissaient des principes, des axiomes, des divisions, des subdivisions,

des corollaires, en un mot tout l'attelage d'une théorie. On distinguait parmi eux les foudres *de conseil*, d'avec les foudres *d'autorité et d'arrêt*. Les foudres *monitoires, postulatoires, confirmatoires, hospitalières*, étaient d'une nature bien différente des foudres *fallacieuses, pestiférées, meurtrissantes, menaçantes, royales*. On eût dit, pour me servir des termes de l'historien critique de la philosophie, « qu'ils comptaient les tableaux de leur galerie » ou les fleurs de leur jardin. » La réputation de ces fourbes subsistait encore long-temps après l'établissement du christianisme. A peine Rome fut-elle menacée d'un siège par Alaric, roi des Goths, qu'on appela, selon l'ancienne coutume, des devins toscans, dont l'art se trouva malheureusement en défaut. Voyez *Antiq. dévoilée*, et *Hist. crit. de la philos. t. j, ch. 2, p. 77*.

Page 194. — « *Prester* vient du grec *πρήθω*, qui signifie non seulement « brûler, enflammer, » mais encore « gonfler, émouvoir. » Ce ne peut être que dans cette dernière acception que Lucrèce l'entende ici. Ce que les Grecs nomment *πρησιρ*, les Latins l'appellent *typho* et *scypho*; quoiqu'il y ait de la différence entre ces deux mots; et les Français lui donnent le nom de *trombe*. Lucrèce attribue la cause de ce phénomène au vent, qui ne pouvant rompre le nuage contre lequel il lutte, l'abaisse peu à peu et le précipite verticalement dans la mer. Les modernes lui donnent pour cause « une nuée condensée, dont une « partie se trouvant dans un mouvement circulaire, causé par « deux vents qui soufflent directement l'un contre l'autre, « tombe par son propre poids, et prend la figure d'une co- « lonne, tantôt conique, tantôt cylindrique: elle tient toujours « en haut par sa base, tandis que la pointe regarde en bas. » Au reste, quelle que soit la cause de ces trombes, elles sont, comme dit Lucrèce, le plus grand fléau des navigateurs. Si elles viennent fondre sur un vaisseau, dit Thévenot dans son *Voyage du Levant* elles se mêlent dans ses voiles, quelquefois

l'élèvent en l'air, et, le laissant ensuite retomber de tout son poids, le font couler à fond : d'ailleurs la quantité d'eau qui tombe de ces colonnes est si grande, et la chute en est si précipitée, que si malheureusement une de ces trombes tombait sur un vaisseau, elle le briserait et le submergerait en un instant. On prétend qu'en tirant sur la trombe plusieurs coups de canon, elle se rompt, et que cette commotion de l'air la fait cesser assez promptement.

M. de Buffon parle d'une autre espèce de trombe qui s'appelle *thyphon* : celle-ci ne descend pas des nuages, comme la première espèce, mais s'élève de la mer vers le ciel avec une grande violence, quoique pourtant sans changer de place. Le même auteur attribue cette espèce de trombes à des feux souterrains ; « car la mer est alors dans une grande ébullition, et « l'air est si fort rempli d'exhalaisons sulfureuses, que le « ciel paraît caché d'une croûte de couleur de cuivre, quoiqu'il « n'y ait aucun nuage, et qu'on puisse à travers ces vapeurs « voir le ciel et les étoiles. C'est à ces feux souterrains qu'on « peut attribuer la tiédeur de la mer de la Chine en hiver, où « ces *thyphons* sont très-fréquents. » Voyez l'Encyclopédie, art. *Trombe*, d'où ces détails sont tirés en grande partie.

Page 196. — ¹² *Lentus* est pris ici dans sa vraie signification ; il veut dire « souple, flexible, pliant, » comme dans Virgile,

Et lentas salices, et mollis vimen acanthæ.

Ibid. — ¹³ « L'Histoire de l'Académie, année 1737, fait mention d'une *trombe de terre* qui parut à Capestan près de Béziers. « C'était une colonne assez noire qui descendait d'une nue jus- « qu'à terre, et diminuait toujours de largeur en approchant « de la terre où elle se terminait en pointe : elle obéissait au « vent qui soufflait de l'ouest au sud-ouest ; elle était accom- « pagnée d'une espèce de fumée fort épaisse, et d'un bruit pareil

274 NOTES DU LIVRE VI.

« à celui d'une mer fort agitée, arrachant quantité de rejetons
 « d'oliviers, déracinant des arbres, et jusqu'à un gros noyer
 « qu'elle transporta jusqu'à quarante ou cinquante pas, et mar-
 « quant son chemin par une large trace bien battue, par où
 « trois carrosses de front auraient passé. Il parut une autre
 « colonne de la même figure qui se joignit bientôt à la pre-
 « mière; et, après que le tout eut disparu, il tomba une grande
 « quantité de grêle. » Dictionnaire Encyclop. art. *Trombe*.

Page 198. — ¹⁴ Dans toutes les éditions de Lucrèce, après ce vers, on en trouve un autre absolument inintelligible,

Nam ratio cum sanguine abest humoribus omnis.

Creech, et les commentateurs qui ont voulu entendre Lucrèce, rejettent ce vers; ceux qui n'ont eu en vue que de commenter son poème, reportent ce vers plus haut, v. 404, où il ne présente pas un sens plus clair qu'ici.

Ibid. — ¹⁵ *Æstus atheris signiferi* ne peut jamais signifier la chaleur de la voûte éthérée, comme le prétend Gassendi, puisque, selon la remarque de Creech, le propre de la chaleur est de dilater et de raréfier, et non pas de condenser et d'affaïsser. Il est donc ici question uniquement de la matière éthérée qui, en pesant d'en haut sur les nuages, les comprime, et leur donne de la consistance. Voici deux passages qui pourront éclaircir l'idée de Lucrèce. Le premier est de Pline le naturaliste, et le second de Sénèque. *Terrena in cælum tendentia deprimit syderum vis.* Histor. Natur. lib. ij, cap. 39. *Causas autem illius (aëris) mutationis et inconstantiae alias terra præbet cujus positiones, huc aut illò versæ, magna ad aëris temperiem momenta sunt, alia syderum cursus, in quibus soli plurimum imputes. . . . sed et cæteræ quoque stellæ non minus terrena quàm incumbentem terris spiritum afficiunt, et ortu suo occasuve contrario, modò frigora, modò imbres*

aliasque terrarum injurias turbidæ movent. Sen. Nat. quæst. lib. ij, cap. 11.

Page 204. — ¹⁶ Il est singulier que Lucrèce, en donnant pour cause des tremblements de terre les trois éléments les moins actifs, la terre, l'eau et l'air, n'ait pas fait mention du feu, le plus terrible de tous. Non pas qu'on lui reproche de n'avoir pas connu cette hypothèse chimérique du feu central, que les physiciens ont regardée pendant long-temps comme le seul moyen propre à expliquer les effets incroyables des tremblements de terre; mais, sans avoir recours à cette supposition gratuite, l'on ne peut douter que « la terre ne soit en une infinité d'endroits
« remplie de matières combustibles, pour peu que l'on fasse
« attention aux couches immenses de charbon de terre, aux
« amas de bitume, de tourbe, de soufre, d'alun, de pyrites, etc...
« qui se trouvent enfouis dans l'intérieur de notre globe. Toutes
« ces matières peuvent s'enflammer de mille manières; mais
« sur-tout par l'action de l'air, qui est disséminé, comme l'on
« n'en peut douter, dans tout l'intérieur de la terre, et qui,
« mis en expansion par ces embrâsements, fait effort en tout
« sens pour s'ouvrir un passage. Personne n'ignore les effets
« qu'il peut produire quand il est en cet état. L'eau contenue
« dans les profondeurs de la terre, contribue aussi de plusieurs
« manières à ses tremblements. 1°. Parceque l'action du feu
« réduit l'eau en vapeurs, et l'on sait que rien n'approche de la
« force irrésistible de ces vapeurs mises en expansion. 2°. L'eau
« en tombant tout-à-coup dans les amas de matière embrâsée,
« doit encore produire des explosions terribles. 3°. Elle anime
« les feux souterrains, en ce que par sa chute elle agite l'air
« et fait la fonction des soufflets de forge. 4°. Enfin, elle peut
« concourir aux ébranlements de la terre par les excavations
« qu'elle fait dans son intérieur, par les couches qu'elle entraîne
« après les avoir détrempées, et par les chûtes et les écroule-

« ments que par là elle occasionne. » Mais, malgré l'influence que l'air et l'eau ont sur les tremblements de terre, on voit que ces deux éléments ne tirent toute leur force que de l'action du feu qui les met en expansion. *Voyez* Eucycl. art. *Tremblements de terre*.

Page 208. — ¹⁷ Ce que Lucrèce dit de Sidon est confirmé en partie par Possidonius, qui, selon le témoignage de Strabon, rapporte qu'une ville située au dessus de Sidon fut engloutie par un tremblement de terre, et qu'une partie de Sidon même s'écroura. Sénèque (Nat. quæst. lib. vj, cap. 23) en parle aussi: *Thucydides ait circa Peloponesiaci belli tempus Atalantam insulam, aut totam, aut certè maxima ex parte superfusam; idem Sidoni accidisse, Possidonio crede*. Quant à ce que le poète ajoute d'Égine, il paraît avoir en vue la ruine d'Hélice et de Bura, deux villes célèbres dans l'antiquité, proche Égine, dans le Péloponnèse. Cette ville, que Lucrèce appelle *Ægis*, Sénèque lui donne le nom d'*Ægium*, dans un passage qui répand un grand jour sur celui de Lucrèce: *Illa vasta concussio quæ duas concussit urbes, Helicen et Burin, citrà Ægium constitit*. Nat. quæst. lib. vj, cap. 25. Ovide en fait aussi mention :

Si quæras Helicen et Buran, Achaidas urbes,
Invenies sub aquis, et adhuc ostendere nautæ
Inclinata solent cum mœnibus oppida mersis.

Metam. lib. xv.

Diodore de Sicile, qui rapporte le même événement, ajoute qu'il fut regardé comme une punition par laquelle Neptune irrité châtia ces deux villes coupables; mais ensuite, comme philosophe, il apporte la cause physique de cet événement. Il dit que le Péloponnèse renferme de grandes cavités souterraines et d'immenses réservoirs où les eaux se tiennent rassemblées, et qu'on y connaît entre autres deux fleuves qui coulent sous terre; celui

qui prend sa source auprès du Phénée, s'enfonça et disparut peu de temps après qu'on l'eut aperçu, et il est demeuré dans les entrailles de la terre. Un autre, qui est au pied de Stymphée, que l'abbé Terrasson soupçonne être le Stymphale, se jette dans une ouverture où il reste caché la longueur de deux cents stades, au bout desquels il se remontre auprès d'Argos. Voyez Diod. de Sicile, liv. xv.

Page 214. — ¹⁸ Celse, liv. v, chap. 28, dit : *Ignis sacer malis ulceribus annumerari debet*. On peut consulter encore sur cette maladie Paul Eginette, qui en traite au long. Virgile en fait aussi mention, Georg. iij, v. 566.

Contactos artus sacer ignis edebat.

CREECH.

Page 216. — ¹⁹ Ce que dit Lucrèce des cavernes de la Sicile est confirmé par Justin, liv. iv, chap. 1. *Siciliam ferunt angustis quondam faucibus Italiæ adhæsisse, direptamque velut à corpore, majore impetu superi maris, quod toto undarum onere illuc vehitur. Est autem ipsa terra tenuis ac fragilis, et cavernis quibusdam fistulisque ita penetrabilis, ut ventorum tota fermè flatibus pateat; nec non et ignibus generandis nutriendisque soli ipsius naturalis materia, quippe intrinsecùs stratum sulphure et bitumine traditur; quæ res facit ut spiritu cum igne inter interiora luctante, frequenter et compluribus locis, nunc flammæ, nunc vaporem, nunc fumum eructet. Inde denique Ætnæ montis per tot sæcula durat incendium; et ubi per spiramenta cavernarum ventus incubuit, arenarum moles egeruntur.* « On dit que la Sicile était autrefois jointe à l'Italie par un « isthme étroit, et qu'elle fut séparée du continent par l'impé- « tuosité de la mer supérieure, qui vient sans cesse y fondre de « tout le poids de ses ondes. La terre de cette île est légère et « friable; les cavernes et les conduits souterrains dont elle est « remplie la rendent si perméable, qu'elle est presque toute

278 NOTES DU LIVRE VI.

« entière exposée au souffle des vents. Elle est avec cela mêlée
 « naturellement de matières propres à engendrer et à nourrir
 « des feux, parcequ'on assure qu'elle est intérieurement abon-
 « dante en soufre et en bitume; d'où il arrive que le vent luttant
 « contre le feu dans ses souterrains, elle vomit fréquemment,
 « et en beaucoup d'endroits, tantôt des flammes, tantôt des
 « exhalaisons, tantôt une épaisse fumée. Delà enfin l'Etna, ce
 « volcan qui brûle depuis tant de siècles, et d'où s'élancent des
 « amas de sables, quand le vent s'engouffre dans les soupiroux
 « des cavernes. »

Page 216. — ²⁰ La leçon est ici corrompue. Le texte porte *hâc ire fatendum est, et penetrare mari penitus res cogit aperto*, qui ne présente aucune construction et ne fait aucun sens. J'ai suivi la leçon de Creech, qui me paraît la plus raisonnable de toutes les corrections que les commentateurs aient faites sur cet endroit. *Animam* est la même chose que *ventum*; il est employé souvent en ce sens par Lucrèce. *Res cogit aperta*, est une façon de parler comme *manifesta docet res*.

Page 218. — ²¹ Je traduis *ventigeni*, par « où s'échappent les vents, » quoiqu'il signifie plutôt « où se forment les vents. » Mais si les vents entrent par le pied de la montagne quand la mer s'est retirée, ils ne se forment donc pas dans l'entonnoir. En général tout ce morceau est corrompu; et je me suis moins proposé d'y mettre de la fidélité que du sens.

Page 220. — ²² C'est en effet la véritable cause des débordements du Nil. Ce fleuve reçoit en Éthiopie les eaux d'un grand nombre de torrents et de rivières que forment les pluies abondantes qui tombent entre l'équateur et le tropique, avant et après le solstice. Ces pluies sont la seule cause des débordements réglés du Nil, débordements qui arrivent tous les ans à peu près au même temps, mais avec quelques inégalités, parcequ'ils

dépendent du concours de diverses circonstances physiques qui ne se trouvent pas toujours réunies de la même façon. Ceux qui sont curieux de connaître plus amplement les opinions des anciens sur les débordements du Nil, peuvent consulter Diod. de Sic. liv. j, qui a traité cette matière avec les plus grands détails.

Ibid. — ²³ Ce que Lucrèce appelle « averne, » du mot latin *avis*, se nomme en français « mouffette, » de *mephitis*. Ce sont des vapeurs ou exhalaisons pestiférées qui se font sentir dans les lieux profonds de la terre, dans les grottes, dans les souterrains de la plupart des mines, et même à la surface; car la chaleur du soleil suffit pour attirer quelquefois ces exhalaisons à la surface de la terre. Voilà pourquoi des expériences réitérées nous apprennent qu'il est dangereux de s'endormir sur l'herbe, surtout au printemps, lorsque les premières impressions du soleil se font sentir à la terre; et c'est peut-être ce phénomène mal entendu qui fait que Lucrèce rapporte à l'ombre de certains arbres, ce qui pourrait n'être que l'effet de ces évaporations. Mais ces exhalaisons de la surface, quelles qu'elles soient, ne sont jamais aussi actives que celles de l'intérieur. Tout le monde connaît, dans le royaume de Naples, la grotte du chien, qui suffoque tous les animaux qui y sont exposés. « M. Seip, médecin allemand, a décrit, dans les Transactions philosophiques, une « mouffette qui se fait sentir dans une carrière auprès des eaux « minérales de Pymont en Westphalie. Cette vapeur tue les « oiseaux, les insectes et tous les animaux qui en sont atteints. « Les oiseaux meurent dans des convulsions semblables à celles « qu'ils éprouvent sous le récipient de la machine pneumatique, « quand on en a pompé l'air. » C'est vraisemblablement un effet de cette nature qui a fait croire à Lucrèce que l'air se raréfie dans ces lieux, et qu'il s'y forme un vide. « En Hongrie, à Bibar, « près des monts Crapacks, est une source minérale que l'on peut « boire impunément; mais qui, sans répandre d'émanations

« sensibles, ne laisse pas de tuer sur le champ les oiseaux et les autres animaux qui en approchent. » *Voyez* Transactions phil. n.^{os} 448, 450, 451 ; et Encyclopédie, art. *Mouffettes*, d'où ces détails ont été tirés.

Page 222. — ²⁴ C'était sous terre et dans des lieux extrêmement bas que les anciens plaçaient le séjour des ames. Dans cette pensée ils s'imaginaient que les gouffres et les trous profonds qu'on rencontrait en certains endroits de la terre, étaient autant d'ouvertures de l'enfer, et de chemins qui conduisaient dans ce lieu ténébreux. C'est pour cette raison qu'on allait consulter les ombres des morts proche du fleuve Achéron en Epire, et au lac d'Averne en Italie. C'est ce qui avait fait croire que la caverne d'Achéruse, voisine de la ville d'Héraclée dans le Pont, et le fameux antre de Trophonius dans la Grèce, avaient autrefois donné passage à des héros qui étaient descendus par là aux enfers ; c'est enfin ce qui faisait regarder comme des soupiraux des enfers l'Etna, le Vésuve, et les autres montagnes enflammées.

Il est remarquable que la plupart des oracles se rendaient dans des lieux abondants en vapeurs et en exhalaisons, dans des régions remplies d'eaux minérales et thermales, et de soufre. La Béotie était la partie de la Grèce où il se rendait le plus d'oracles, à cause des montagnes et des cavernes qui s'y trouvaient. Plutarque y compte vingt-cinq de ces cavernes. L'oracle de Cumès était placé dans une contrée sulfureuse, remplie de vapeurs et de bains chauds. Les oracles de Trophonius se rendaient dans un antre d'où l'on sortait tout étourdi des vapeurs qui y régnaient ; et l'on prenait sans doute pour une extase ou pour une communication avec le dieu, l'état de vertige et de convulsion où mettaient ces exhalaisons dangereuses. Comme ceux qui parlaient ne jouissaient pas de leurs sens, on crut que c'étaient les dieux qui parlaient pour eux, et qui s'expli-

quaient par leur organe. C'est ainsi que prophétisait la Pythie de Delphes. Après s'être assise sur un trépied, et avoir été quelque temps exposée aux vapeurs qui sortaient de l'ancre sacré, elle entra en fureur, et l'on prenait pour des oracles les réponses qu'elle faisait. L'oracle de Claros opérait par le moyen d'une fontaine qui enivrait et étourdissait. On peut en dire autant de l'oracle de Jupiter Ammon en Libye, dont le temple était auprès d'une fontaine dont nous parlerons dans la suite. Voyez *l'Antiquité dévoilée par ses usages*.

Page 224. — ²⁵ Ce n'est pas précisément l'ombre de ces arbres qui donne des maladies; mais la chaleur du soleil, en développant leurs particules insensibles, fait sortir de leur substance une grande abondance d'émanations dangereuses. On attribue une pareille vertu malfaisante au sureau, à l'if, au noyer, et à quelques autres arbres dont les principes volatils, répandus dans leur atmosphère, sont funestes à ceux qui se reposent longtemps sous leur ombre. Mais le mancenillier d'Amérique, dont le fruit est semblable à nos pommes d'apis, est un poison bien autrement actif. Les émanations virulentes de cet arbre, non-seulement causent des maladies, mais donnent même la mort aux voyageurs imprudens qui cherchent sous son feuillage un abri contre l'ardeur du soleil.

Ibid. — ²⁶ Quel est cet arbre qui croissait sur l'Hélicon? Nous n'en connaissons point aujourd'hui dont la fleur tue l'homme par son odeur. C'est un malheur de moins pour l'humanité. Peut-être en existait-il de semblables du temps de Lucrèce. Peut-être avons-nous perdu cet arbre mortel, comme plusieurs maladies auxquelles étaient sujets les anciens; car on ne peut disconvenir que leur botanique ne fût entièrement différente de la nôtre. On ne retrouve maintenant presque aucune des plantes de la forme et de la vertu desquelles ils nous ont laissé

la description ; soit que l'espèce soit morte , soit qu'elles aient tellement dégénéré que leurs propriétés essentielles soient absolument changées aujourd'hui.

Page 224. — ²⁷ Le *castoreum* est une matière grasse de la consistance du miel, d'un roux foncé, fétide, âcre et nauséuse ; elle est renfermée dans deux vésicules de la grosseur d'un œuf, que le castor porte dans ses aînes. Ces vésicules ne sont pas, comme on l'a cru, les testicules du castor, puisque la femelle en est pourvue comme le mâle. Le *castoreum* est composé de parties terreuses, résineuses, huileuses, inflammables, très-subtiles et si spiritueuses, qu'une seule goutte, réduite en vapeurs, suffit pour répandre son odeur dans un grand espace d'air. Comme il est fétide et pénétrant, il n'est pas surprenant que bien des personnes se sentent blessées de son odeur, qui attaque pour l'ordinaire le cerveau et les nerfs. Les femmes surtout, qui sont plus délicates, et dont le genre nerveux est plus irritable, peuvent en être affectées jusqu'à l'évanouissement ; à plus forte raison si elles sont dans leur état critique, temps auquel leurs fibres sont plus vibratiles, plus sensibles, et plus susceptibles des impressions extérieures.

Page 226. — ²⁸ Il n'est certainement pas prudent de rester trop longtemps dans un bain chaud : le corps est alors plongé dans un milieu huit cents fois plus dense que la tête qui est exposée à l'air libre. Comme donc les liqueurs se portent toujours vers les lieux où elles trouvent moins de résistance, il est naturel qu'elles montent vers la tête, ce qui doit occasionner la stupeur, la pesanteur, l'étourdissement, et même le vertige. Mais si l'estomac est rempli d'aliments, c'est un surcroît d'humours et de fumées de plus pour le cerveau. Ajoutons que la compression et le relâchement que l'estomac éprouve à-la-fois, le mettent à la gêne, et troublent nécessairement la digestion.

Ibid. — ²⁹ Tout le monde connaît les funestes effets du charbon ardent, dont l'action tend à détruire ou à suffoquer le principe vital, en attaquant surtout le cerveau et le genre nerveux, et en raréfiant le sang, d'où résultent des maladies comateuses et le spasme. C'est pour la même raison que l'odeur d'une mèche récemment éteinte, qui par les principes sulfureux et volatils dont l'huile ou la graisse sont composées, n'est à proprement parler qu'un véritable charbon, peut aussi produire les accidents que Lucrèce a décrits plus haut. Mais la précaution qu'il indique de boire de l'eau pour se garantir des effets du charbon, sur quel principe de physique ou d'anatomie peut-elle être fondée? Croyait-il qu'une grande quantité d'eau, en se mêlant avec le sang, pouvait servir à noyer, pour ainsi dire, et à émousser les principes sulfureux du charbon? c'est ce qu'il n'explique pas, et ce qui d'ailleurs est contraire à l'expérience et à la raison.

Ibid. — ³⁰ Dire que l'odeur du vin est un coup mortel pour un homme qui a la fièvre chaude, est une proposition trop générale, et qui doit être restreinte à un bien petit nombre d'exemples. Il est sûr que le vin, par sa seule odeur, peut être très-nuisible dans cette fièvre où la chaleur est extrême, accompagnée de délire, et souvent de frénésie. On sait que les liqueurs spiritueuses qui fermentent sont très-dangereuses même pour les personnes saines. On a des exemples d'hommes tués sur le champ, ou suffoqués en entrant dans des caves de vin nouveau. D'autres ont été très-malades pour avoir séjourné trop longtemps dans des caves fermées, remplies de vin et de bière en fermentation.

Ibid. — ³¹ « Les mines sont remplies de vapeurs ou d'exhalaisons qui s'échappent par les fentes, crevasses ou cavités qui se trouvent dans les rochers. Elles sont de différentes espèces; tantôt elles échauffent l'air si considérablement, qu'il est

« impossible que les ouvriers puissent continuer leurs travaux
 « sous terre. Cela arrive surtout dans les grandes chaleurs, où
 « l'air extérieur de l'atmosphère n'étant pas agité par le vent,
 « reste dans un état de stagnation qui empêche l'air contenu
 « dans les souterrains de se renouveler et de circuler libre-
 « ment. Les ouvriers sont fort incommodés de ces exhalaisons;
 « elles excitent chez eux des toux convulsives, et leur donnent
 « la phthisie, la pulmonie, des paralysies, et d'autres maladies
 « qui contribuent à abrégier leurs jours. Souvent même l'effet
 « en est encore plus prompt, et les pauvres mineurs sont tout
 « d'un coup suffoqués par ces vapeurs dangereuses. On a ima-
 « giné un grand nombre de précautions pour en garantir les
 « ouvriers, et pour faciliter la circulation de l'air dans les sou-
 « terrains. On se sert pour cela de percements, quand il est pos-
 « sible de les pratiquer; c'est-à-dire qu'on ouvre une galerie
 « horizontale au pied d'une montagne, et cette galerie fait,
 « avec les bures ou puits perpendiculaires de la mine, une
 « espèce de syphon qui favorise le renouvellement de l'air. Mais
 « de toutes les méthodes qu'on puisse employer, il n'en est pas
 « de plus sûre que la machine de Sutton. » *Voyez l'Encyclop.
 art. Exhalaisons minérales.*

Page 228. — ³² Les physiiciens modernes conviennent que l'eau des puits n'est pas plus froide en été qu'en hiver, et qu'elle ne nous paraît telle qu'à proportion de la chaleur plus ou moins considérable de l'atmosphère. Ainsi un homme qui aurait très-chaud à la main droite, et très-froid à la gauche, en trempant toutes les deux dans la même eau tiède, trouverait cette eau froide de la main droite, et au contraire chaude et même brûlante de la gauche.

Page 230. — ³³ Quinte-Curce décrit ainsi cette fontaine, liv. iv, sect. 7 : *Ammonis nemus in medio habet fontem : aquam solis*

vocant. Sub ortu solis tepida manat; medio die, cum vehementissimus est calor, frigida etiam fluit; inclinato in vesperam, calescit; mediâ nocte, frigida exæstuat; quòque propius nox vergit ad lucem, multùm ex nocturno calore decrescit, donec sub ipsum diei ortum assueto tempore languescat. « Au milieu de la forêt d'Ammon se « voit une fontaine qu'on appelle l'eau du soleil. Au lever du « soleil elle est tiède; à midi, lorsque la chaleur est la plus con- « sidérable, elle est très-fraîche; ensuite, à mesure que le jour « décline, elle s'échauffe, de manière qu'à minuit elle devient « bouillante; et plus la lumière s'approche, plus l'eau perd de « sa chaleur, jusqu'à ce qu'au matin elle retrouve sa tiédeur « accoutumée. »

Page 232. — ³⁴ Cette fontaine est celle de Jupiter Dodonien, que Pline décrit en ces termes, (Hist. nat. lib. ij, cap. 103): *In Dodone Jovis fons cum sit gelidus, et extinguat immersas faces, si extinctæ admoveantur, accendit; idem meridie semper deficit; qua de causa ἀναπαρόμενον (id est cessantem) vocant; mox increscens, ad medium noctis exuberat; ab eo rursus sensim deficit.* « La fon- « taine de Jupiter, à Dodone, quoique assez froide pour étein- « dre les flambeaux allumés qu'on y plonge, a pourtant la pro- « priété de les rallumer quand on les en approche après qu'ils « ont été éteints. Cette même fontaine se tarit régulièrement à « midi, ce qui lui a fait donner le nom d'ἀναπαρόμενον. Vers minuit « elle se remplit de nouveau; et depuis cette heure elle recom- « mence à décroître peu à peu. »

Page 234. — ³⁵ Toutes les éditions portent *Endo mari*, auquel Creech a suppléé *Aradius*, qui me paraît beaucoup plus intelligible. Voici la note sur laquelle Creech appuie sa correction. « Si on lit *Endo mari*, « dans la mer, » que signifie ce que Lucrèce « ajoute deux vers plus bas, *multis aliis regionibus?* Ces autres « régions sont aussi dans la mer. Il faut donc lire *Aradius fons*,

« la fontaine aradienne, dont Strabon fait mention liv. xvj de sa Géographie. C'est ainsi que Lucrèce avait écrit; et les mots « *in mari* ou *endo mari* mis en marge, se sont insensiblement « glissés dans le texte. »

Page 234. — ³⁶ Il y avait dans l'Asie mineure deux villes appelées *Magnesiæ*; l'une auprès du Méandre, l'autre au pied du mont Sypile. Cette dernière, qui appartenait particulièrement à la Lydie, et qu'on appelait aussi *Héraclée*, était la vraie patrie de l'aiman. Le mont Sypile était fécond en métaux, et en aiman par conséquent. Ainsi l'aiman, appelé *magnes*, du premier lieu de sa découverte, a conservé son ancien nom, comme il est arrivé à l'acier et au cuivre, qui portent les noms des lieux où ils ont été découverts.

Ibid. — ³⁷ Lucrèce a raison de dire que l'aiman était regardé comme une des merveilles de la Nature: il est incroyable combien d'éloges en ont faits les auteurs anciens. On lui donnait le nom de *λίθος*, « la pierre par excellence. » Les uns le regardaient comme le chef-d'œuvre de la divinité, comme une pierre vraiment divine: d'autres voulaient que sa vertu attractive fût un secret dont les dieux se fussent réservé la connaissance. Claudien en parle dans des termes aussi magnifiques, Epigram. xiv, *de magnete*.

.....Lapis est cognomine magnes,
Decolor, obscurus, vilis: non ille repexam
Cæsariem regum, non candida virginis ornat
Colla, nec insigni splendet per cingula morsu;
Sed nova si nigri videas miracula saxi,
Tunc superat pulchros cultus, et quidquid Eois
Indus littoribus rubra scrutatur in alga.

Qu'en auraient-ils donc dit s'ils avaient connu, outre sa vertu attractive et communicative, sa direction vers le pôle, et son inclinaison vers l'horizon en se tournant vers le pôle; s'ils avaient

connu l'usage de la boussole, qui est bien autre chose qu'un simple objet de curiosité ?

La manière dont ils expliquaient le petit nombre de propriétés qu'ils en connaissaient, se ressentait bien de l'admiration, de l'espèce de vénération même qu'ils avaient pour cette pierre. Thalès la croyait animée. Pline, imbu de la même opinion, s'écrie avec enthousiasme : *Quis lapidis rigore pigrius? Ecce sensus manusque tribuit illi (Natura). Quid ferri duritiâ pugnacius? Sed cedit et patitur mores; trahitur namque et magnete lapide, dormitrixque illa rerum omnium mater, ad inane nescio quid currit, atque ut propius venit, assistit teneturque, et complexu hæret.*

On croyait que cette pierre se nourrissait de la substance même du fer; c'est ce que dit Claudien, *loc. cit. ut sup.*

Ex ferro meruit vitam, ferrique rigore
Vescitur; has dulces epulas, hæc pabula novit.

Enfin les partisans des sympathies et des antipathies supposaient un amour entre le fer et l'aiman, opinion que Claudien exprime ainsi, en adressant la parole à l'amour :

Jam gelidas rupes vivoque carentia sexu
Membra feris, jam saxa tuis obnoxia telis;
Et lapides suos ardor agit, ferrumque tenetur
Illecebris; rigido regnant in marmore flammæ.

Page 238. —³⁸Tous les commentateurs se sont mis à la torture pour entendre ces trois vers: leur embarras est venu de ce qu'ils se sont obstinés à les lier ensemble, et à les regarder comme trois membres d'une seule phrase. Voici comme ils ponctuent :

.....Quin ferri quoque vim penetrare suevit,
Undique quâ circum corpus lorica coërcet,
Morbida vis quæcunque extrinsecus insinatur.

Et d'après cette ponctuation ils regardent *morbida vis* comme le nominatif de *penetrare suevit*, ce qui donne cette version ridi-

cule, « que les maladies du dehors pénètrent la cuirasse de fer du « soldat. » Pour éviter cette absurdité, ils ont varié les leçons à l'infini. On peut voir dans la longue note de Creech les corrections sans nombre que Lefèvre, Gifanius, Lambin, et Creech lui-même, ont faites sur ce passage. Il ne s'agissait, pour le rendre plus clair que le jour, que d'en changer la ponctuation, en mettant dans le second vers un point après *coërcet*. Alors le nominatif de *penetrare suevit*, est *frigus vaposque ignis* du vers précédent, ce qui fait un sens raisonnable. « Le froid et le chaud « pénètrent les murs, pénètrent jusqu'à la cuirasse d'acier qui « enveloppe le corps du guerrier. » Le troisième vers, *morbida vis, etc.* . . . fait une nouvelle phrase, un nouveau fait qui confirme ce que dit le poète. La plupart des maladies nous viennent du dehors, et s'insinuent par conséquent en nous par nos pores.

Page 240. — ³⁹ Les commentateurs entendent par *recreate*, le plaisir que les parfums procurent à l'odorat; mais les trois mots *videntur, interdum, tanquam*, qui le modifient, deviennent absolument inintelligibles, s'il est pris dans ce sens. Il faut donc que *recreate* ait ici la signification que Lucrèce lui a déjà donnée au commencement de ce livre; (*Vid. not. 1.*) et le raisonnement du poète est que les parfums, qui sont un poison pour les pourceaux, ont la vertu de nous rappeler d'un évanouissement. Alors on entend ces trois restrictions de Lucrèce. . . . « Tandis que les « mêmes parfums semblent quelquefois nous rappeler, pour ainsi « dire, à la vie. »

Page 242. — ⁴⁰ On ne voit pas quelle liaison peut avoir avec les quatre principes préliminaires que Lucrèce a établis, la raison qu'il donne de l'attraction du fer par l'aiman. Il y a grande apparence que Lucrèce avait ajouté une autre solution qui exigeait cet appareil de notions préliminaires, et qui se sera perdue, de quelque manière que ce soit. C'est le sentiment de Gassendi,

qui apporte en même temps cette seconde raison qu'on trouve dans Diogène Laërce, et dont voici la substance. « Les émanations du fer et celles de l'aiman sont parfaitement semblables; « leurs interstices, leurs conduits ont aussi une parfaite analogie: lors donc que les émanations de l'aiman viennent frapper le fer, elles doivent s'insinuer dans l'intérieur de ce métal, et se lier à ses éléments; ainsi liées, elles doivent, après la répercussion, emmener avec elles les parties du fer auxquelles elles sont accrochées. Les émanations du fer, de leur côté, doivent produire le même effet sur l'aiman, s'unir à ses parties, et, après la répercussion, attirer avec elles la substance même de la pierre. Ces deux émanations ainsi liées, l'une à la masse du fer, l'autre à la masse de l'aiman, en rejaillissant en sens contraire, doivent se rencontrer dans l'espace intermédiaire, s'y unir, et par cette jonction lier ensemble le fer et l'aiman. Or, il est clair que cette jonction se fera plus près de celui des deux corps dont les émanations auront été les plus abondantes. Et comme l'abondance de ces émanations est proportionnée à la masse des corps, il n'est pas plus vrai de dire que l'aiman attire le fer, que de dire que le fer attire l'aiman. Ces deux substances s'attirent l'une et l'autre. »

Cette explication, quelle qu'elle soit, suppose nécessairement les principes préliminaires de Lucrèce, comme on peut s'en persuader avec un peu d'attention.

Page 244. — ⁴¹ Ces deux vers sont fort embrouillés: personne, à ce qu'il me semble, n'en a entendu la construction; la voici: *Hæc quoque res accedit item huc adjumento*, « une nouvelle cause vient encore à l'appui, » *quare id queat magis esse*, « pour que cet effet soit produit plus efficacement; » *motusque juvatur quòd simul*, etc. . . . « et la direction de l'anneau est aidée en ce que, etc. . . . » Je me suis permis de changer *motû*, qui ne fait aucun sens, en *motus*, qui rétablit toute la clarté de la phrase. J'ai sur-

tout entièrement changé la ponctuation; en ôtant les deux points après *esse* et après *juvatur*, et en y suppléant les virgules.

Page 248. — ⁴² La colle de taureau se faisait avec les oreilles et les parties génitales du taureau. *Glutinum præstantissimum fit ex auribus taurorum et genitalibus.* Plin. Hist. nat. lib. xxviiij, cap. 17.

Ibid. — ⁴³ Toutes les éditions portent, *in aquai fontibus audent misceri*, « le vin ose se mêler avec l'eau; » ce qui fait une expression assez plaisante. Je ne doute pas que le mot *audent* ne soit une faute de copiste, et que Lucrèce n'ait écrit *fontibu' gaudent*, « le vin aime à se mêler avec l'eau. »

Ibid. — ⁴⁴ Par ce mot *res*, Lucrèce semble donner à entendre qu'on mêlait autrefois avec l'or et l'argent une substance d'une autre nature pour faciliter leur alliage; mais c'est une chose contraire à l'expérience. L'or et l'argent, fondus ensemble dans un même creuset, se mélangent parfaitement sans le secours d'aucune substance; et si l'on y ajoute quelquefois du *borax* ou du *nitre*, c'est pour faciliter la fusion, et non pas le mélange.

Ibid. — ⁴⁵ Lucrèce décrit ici la composition du bronze. *Plumbum album* veut dire l'étain: en effet, le cuivre jaune et le cuivre rouge, mêlés avec l'étain, donnent le métal mixte qu'on appelle bronze.

Page 250. — ⁴⁶ *Claudicare* veut dire proprement « boiter. » Ici c'est une expression métaphorique, par laquelle Lucrèce fait entendre que l'axe du monde, qui s'élève dans la partie septentrionale et s'abaisse dans la méridionale, commence à s'incliner dans l'Égypte.

Page 252. — ⁴⁷ L'éléphantiasis, ainsi nommé du mot grec *ἑλεφας*, éléphant, à cause de la ressemblance que les malheureux

attaqués de ce mal ont avec l'éléphant, soit pour l'apparence extérieure du corps, soit pour la couleur de la peau, soit pour la durée de la maladie, est le plus horrible des fléaux qui affligent l'humanité.

Est lepræ species, elephantiasisque vocatur,
 Quo cunctis morbis major sic esse videtur,
 Ut major cunctis elephas animantibus extat.

MAUR. de Vir. herb. cap. 5.

Le corps entier est alors défiguré par des tumeurs hideuses, des tubérosités, des poireaux, des croûtes, des exostoses; il est parsemé de taches blanches, livides, rougeâtres - obscures ou pourpres, dépouillé par une dépilation totale, rongé par des ulcères affreux, par un cancer universel qui pénètre jusqu'à la charpente osseuse même. Joignez-y l'enrouement de la voix, la tuméfaction des tempes et de l'arcade supérieure des orbites, et mille autres caractères d'autant plus hideux qu'ils sont tous extérieurs. En effet, on dirait que la Nature, dans cette maladie, a eu l'intention de se jouer de l'art des médecins, en exposant à découvert à leurs yeux, en assujettissant à leur tact un mal dont elle a rendu la cure impossible. Dans les autres maladies ils peuvent prétexter le jeu secret de l'organisation intérieure, qui ne se manifeste au dehors que par des symptômes faibles, difficiles à saisir, souvent même équivoques. Ici le mal se produit lui-même aux yeux pour défier l'art et se jouer de ses ressources. Les médecins, tant anciens que modernes, conviennent que cette maladie est incurable: c'est un fait attesté par l'expérience, confirmé d'ailleurs par la foule innombrable de recettes contradictoires, imaginées depuis tant de siècles pour le traitement de cette maladie. Cette incurabilité est d'autant plus surprenante, qu'on connaît aussi bien les causes que les effets de ce mal. On sait qu'il est occasionné communément par l'humidité

de l'air, par des brouillards infects, par le voisinage de la mer et des étangs soit doux soit salés. On sait que les peuples dont les habitations sont souterraines, dont la boisson est une eau stagnante, dont les aliments sont visqueux, gras, huileux et putrides, tels que les poissons crus ou salés, les fromages corrompus, et même certains légumes de mauvaise qualité, sont ordinairement sujets à ce mal. Aussi a-t-on remarqué que les états despotiques et barbares sont ceux où il se déploie avec le plus de fureur. Les peuples découragés par la tyrannie du gouvernement, négligent des terres dont ils ne recueillent pas les fruits, laissent croupir les marais et les étangs, vivant dans la fange comme des animaux immondes, et imprimant, pour ainsi dire, au pays qu'ils habitent, un aspect aussi triste que le leur. Delà ces exhalaisons fétides qui, reçues dans le canal de la respiration, au lieu d'un air pur, n'introduisent dans la machine que les germes de la plus affreuse maladie. Représentons-nous donc le despotisme, non pas seulement tel que le dépeint Sénèque dans une de ses lettres, environné de bûchers, de fer, de flammes et de bourreaux, mais encore escorté par les pestes et les maladies contagieuses, empoisonnant de son souffle l'air, la terre et les eaux. Heureusement l'éléphantiasis paraît presque éteint aujourd'hui en Europe, d'où le despotisme se retire de jour en jour vers l'Asie, le lieu de sa naissance. On ne voit plus de trace de cette maladie que dans quelques pays septentrionaux et maritimes, tels que l'île de Feroë, l'Islande, le Groenland, la Norwège, le nord de la Hollande et les montagnes d'Écosse; mais elle s'en dédommage dans les autres parties du continent, dans les îles de la Grèce, dans la Syrie, dans l'Égypte, la Nigritie, le royaume d'Angola, les îles d'Afrique, le Malabar, Goa, le Bengale, le royaume de Siam, Batavia, les Moluques, le Japon, etc.... Les Européens l'ont trouvée au milieu des richesses du nouveau monde, comme le serpent qui gardait les

pommes d'or des Hespérides; ils l'ont vue régner dans l'île de S. Domingue, dans le quartier du Fort-royal à la Martinique, à la Guadeloupe, à l'île de S. Christophe, aux îles des Caraïbes, aux environs du Mississipi, dans la Jamaïque, dans un canton du Paraguay, dans une partie du Brésil, et dans les riches contrées du Pérou. Cette maladie, qui répond, pour ainsi dire, à tous les points de notre globe, répond aussi à tous les instans de sa durée. Aussi ancienne que le monde, elle naquit de ce même mélange de terre et d'eau auquel les anciens philosophes attribuaient l'origine des premiers hommes. Combien de précautions imaginées par les anciens législateurs pour arrêter les progrès de ce mal naissant! L'usage des viandes proscrit dans les pays chauds, l'interdiction du porc qui se roule dans la fange, des oiseaux aquatiques qui vivent dans les eaux, préceptes que Pythagore puisa chez les Égyptiens, ne nous permettent pas de douter que ce mal n'eût fait dès-lors de terribles ravages. La côte maritime de l'Asie et la basse Égypte ont passé de tout temps pour le sol natal de l'éléphantiasis. Les lois économiques des Hébreux, leur histoire, ce Job abandonné de tout le monde, ce mendiant Lazare, ce général Naaman, et plusieurs autres exemples, ne prouvent-ils pas que les Juifs étaient en proie à cette maladie? Elle était connue dans la Thrace, dans la Mysie, dans la Germanie: elle désolait les Indes du temps d'Alexandre, qui défendit à ses habitants l'usage du poisson; la Perse, sous le nom de *mal persique*; la Grèce, et les régions de l'Afrique voisines de la Mauritanie. Elle s'est aussi fait sentir à l'empire romain; non qu'elle y ait été apportée d'Orient par les troupes de Pompée, mais parceque les mêmes causes qui l'avaient fait naître dans les autres contrées, l'y produisirent aussi. Ne l'attribuons pas non plus parmi nous aux Croisades, mais à d'autres fléaux aussi efficaces. Les irruptions des Barbares, la servitude du gouvernement féodal, l'abrutissement des peuples, l'abandon

de l'agriculture ; voilà les vraies causes qui la perpétuent si longtemps en Occident. La Nature, malheureusement trop féconde, s'est étudiée à la multiplier sous mille formes diverses. Le feu Saint-Antoine, le feu sacré ou feu persique, la plique polonaise, le scorbut et le mal vénérien, sont les résultats des mêmes causes combinées ou modifiées, différents ruisseaux de la même source empoisonnée. Est-ce une consolation pour l'humanité que la contagion de cette maladie soit encore un problème ? On dit que quelquefois la femme la gagne de son mari, sans que les enfants qu'elle met au monde en soient atteints ; que d'autres fois les enfants naissent infectés du virus, sans qu'il se soit communiqué à la femme. Tantôt on la gagne par le simple contact ; tantôt on habite impunément avec des éléphantiaques : mais qu'importe qu'elle se communique ou non par la contagion, quand la Nature a tant d'autres ressources pour la propager ?

Cette note est un précis de l'excellente *Histoire de l'Éléphantiasis*, par M. Raymond.

F I N.